HORS-SÉRIE N° 16

LiRE, HORS-SERIE

Comment Proust
a vécu l'année 1913

Les personnages
de la *Recherche*

Sur ses traces
à Paris, Combray, Cabourg, Amiens, Venise...

Dernières confidences
sur l'enfance, la guerre, les amours

***A la recherche du temps perdu* a 100 ans**

Marcel PROUST

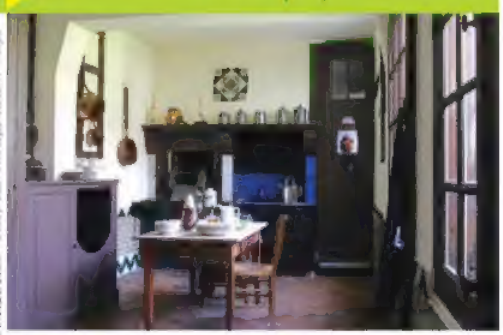
Nouvelle édition augmentée

EXPRESS ROULARTA
M 03544 - 16H - F: 7,50 € - RD

Escapade Littéraire chez Proust

Découverte à deux

Partez à la recherche du temps perdu

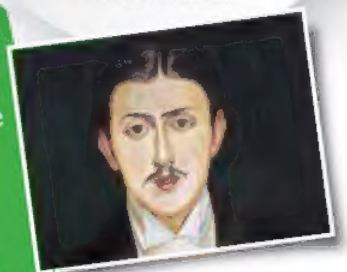


Au cœur d'Illiers-Combray, vous découvrirez, successivement, la maison de Tante Léonie, le jardin du Pré Catelan et sa fameuse haie d'aubépines, le village et ses environs autant de lieux et de sites qui vous plongeront dans l'univers de l'œuvre de Marcel Proust.

1 nuit en hôtel
Logis de France
+ 1 dîner proustien
+ le petit déjeuner
+ 1 visite de la maison de Tante Léonie

A partir de 79 € par personne
(sur la base de 2 personnes en chambre double)

www.tourisme28.com



Accessible par le train

Tél. : 02 37 84 01 01
reservation@tourisme28.com
www.tourisme28.com

Eure & Loir
Agence Départementale de Réservation Touristique

KIOSQUE.FR

LiRE, HORS-SERIE

Editorial
Par François Busnel 5

MAGAZINE
Toute l'actualité des proustolâtres 8

UNE VIE D'ÉCRITURE
Enfance, techniques d'écriture, amitiés, influences, fantasmes : les révélations de Jean-Yves Tadié, auteur d'une biographie de référence 16

PROUST EN 1913
Retour sur une année cruciale dans la vie de l'écrivain et dans l'histoire de la littérature 26

UN POÈTE DANS LA PÉNOMBRE
Comment Proust écrivait-il ? 32

LES DESSOUS DE L'AFFAIRE DREYFUS
Histoire d'un dreyfusard de la première heure 34

DANS LA TOURMENTE DE LA GUERRE
Patriote déclaré inapte pour combattre en 1914, Proust utilise ces quatre années à développer la *Recherche* 35

LES OBJETS DU CULTE
Zoom sur les reliques de la mythologie proustienne au musée Carnavalet, à Paris 36

LA CORRESPONDANCE RETROUVÉE
Pourquoi les lettres de Proust sont-elles conservées dans les archives de l'université d'Urbana-Champaign ? 40

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES DE LA *RECHERCHE*
Les clés d'une comédie humaine 44

LE BANQUET IMAGINAIRE
Hommage festif avec Paul Morand, François Mauriac, Daniel Halévy, Jean Cocteau, Salvador Dalí 49

UNE ŒUVRE DANS SON SIÈCLE
Des premières critiques françaises au rayonnement international, tour d'horizon d'un succès éditorial 51

EXTRAITS
Les temps forts de l'œuvre 53

NOTRE PROUST
Comment l'ont-ils découvert, quels conseils de lecture donneraient-ils ? D'Annie Ernaux à Eric-Emmanuel Schmitt en passant par Mathias Enard, des écrivains contemporains témoignent 60

L'IMPROBABLE PETIT PAN DE MUR JAUNE
Incursion dans le musée pictural de Proust 68

UN STYLE EN QUESTIONS
Entretien croisé avec Antoine Compagnon et Jean-Yves Tadié 70

À LA RECHERCHE DES LIEUX PERDUS
Combray, Paris, Cabourg, Amiens, Venise : reportages, livres en main, dans les villes de l'imaginaire proustien 74

DU CÔTÉ DES PHILOSOPHES
Avec Gilles Deleuze, Anne Henry et Gabriel Tarde 86

LA BOURSE OU LA VIE
Où l'on découvre un mauvais gestionnaire 89

UNE JOURNÉE AVEC MONSIEUR PROUST
Le rituel millimétré, du réveil au coucher 90

UN CHRONIQUEUR MONDAIN
Un article de Proust paru dans *Le Gaulois* 92

LES FONDATIONS D'UNE CATHÉDRALE LITTÉRAIRE
La traduction de deux ouvrages de John Ruskin a déterminé le style de la *Recherche* 93

L'AUTRE PROUST
En dehors de la *Recherche*, les autres textes révèlent une œuvre en gestation 94

UN AUTEUR ENNUYEUX ?
Et si l'ennui tenait à l'entreprise proustienne ? Explication avec *Le Côté de Guermantes* 96

PETITE BIBLIOGRAPHIE PROUSTIENNE 98

ÉDITIONS THÉLÈME
LE LIVRE AUDIO

Écoutez Marcel **PROUST**

À la recherche du temps perdu

L'intégrale lu par
André DUSSOLLIER
Lambert WILSON
Robin RENUCCI
Denis PODALYDÈS
Guillaume GALLIENNE
Michael LONSDALE

OFFRE SPÉCIALE "LIRE"

L'intégrale
Coffret de 111 CD – 300 € au lieu de 365 €

Tome 1 – Du côté de chez Swann
Coffret de 8 CD – 30 € au lieu de 42 €

Portrait de Marcel Proust
conférence par Jean-Yves Tadié
1 CD – 12 € au lieu de 17 €

Lettres à Reynaldo Hahn
lu par Michel Fau
Coffret de 3 CD – 22 € au lieu de 27 €

Tout le catalogue
www.editionstheleme.com

Envoyez cette "Offre Lire", accompagnée d'un chèque à éditions Thélème, 10 rue de Pontoise 75005 Paris ou commander sur notre site www.editionstheleme.com, code-promotion : lire2013 – jusqu'au 31 juillet

Nom - Prénom :
Adresse :
Email :
Titre(s) choisi(s) :

KIOSQUE.FR

FRANCK COURTÈS

L'éditorial

DE FRANÇOIS BUSNEL

Il y a tout juste cent ans paraissait, à compte d'auteur, un livre qui allait changer la face de la littérature. Il y a un avant et un après Proust. Ou, plus exactement, il y a un avant et un après *A la recherche du temps perdu*. Proust a du génie, les autres ont du talent. On mesure cette différence à l'incompréhension que suscita, en 1913, le premier volume de la *Recherche* : tous les éditeurs le refusèrent, réfugiés derrière les notes de lecture assassines ou désabusées de lecteurs qui comptaient pourtant parmi les plus beaux esprits de l'époque, André Gide en tête.

Si le XX[e] siècle débute, en histoire, le 28 juin 1914 à Sarajevo lorsqu'un malade tira sur une altesse, entraînant l'Europe dans un lent suicide, il commence, en littérature, quelques mois plus tôt, le 14 novembre 1913, quand Marcel Proust reçut des presses le premier exemplaire d'un roman dont il avait fini lui-même par douter qu'il fût publiable et qu'il avait intitulé, contre l'avis de tous, *Du côté de chez Swann*.

Comment ce continent inédit a-t-il surgi dans l'océan des lettres françaises ? Voici la question à laquelle répond ce nouveau numéro hors-série de *Lire*.

La tentation est grande, concernant Proust, de jeter un voile pudique sur la vie pour ne se concentrer que sur l'œuvre. Tentation à laquelle il est urgent de résister. Chez Proust, comme chez tout artiste, l'œuvre est le miroir d'options existentielles qui sous-tendent chaque livre. Certes, Proust exigeait une critique formaliste, une analyse stylistique qui ne tiendrait pas compte de l'homme – « L'homme qui fait des vers et qui cause dans un salon n'est pas la même personne », écrira-t-il dans son *Contre Sainte-Beuve*. Sur ce point, ne le suivons pas trop loin. La vie de Proust, riche en secrets, conservera sans doute longtemps encore quelques mystères. Les derniers témoins ont disparu. Mais il reste ses lettres – Proust en écrivit plus de mille !, sur tout ce qui lui tombait à portée de main, papier à cigarette, cartes postales, cartons épars, carnets de notes… Et aussi ses brouillons, ses manuscrits, et tous les ajouts qui forment ses magnifiques « paperoles ».

ROGER-VIOLLET

Proust, cet asthmatique dont les phrases réclament au lecteur un souffle inouï, n'écrivait que la nuit. C'est la nuit proustienne que ce numéro entend éclairer. Pas trop, car les lumières propres à la méditation doivent laisser percer les étoiles, ne jamais éblouir, ne pas être artificielles…

Il n'y a pas de « vrai » Proust. Sauf celui que chaque lecteur imagine. Mais dites-moi, quel livre a changé autant de vies que la *Recherche* ? Proust disait que les grandes œuvres étaient écrites « dans une sorte de langue étrangère » : nul mieux que lui n'a su jouer avec les splendeurs du verbe – luxe suprême.

François Busnel

« [...] les Swann se décidaient à rester à la maison tout l'après-midi. [...] Je voyais bien vite sur le mur du jardinet décliner le soleil de ce jour qui m'avait paru devoir être différent des autres... »

À L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS

Le château de Tansonville, près d'Illiers-Combray, servit de modèle à la maison de Swann.

MK2 DIFFUSION/COLLECTION CHRISTOPHEL

MARCEL SUPERSTAR

Loin d'être relégué dans les oubliettes de l'Histoire, l'écrivain français reste aujourd'hui une référence majeure, très souvent citée dans la culture populaire mondiale.

Cent ans après la parution de *Du côté de chez Swann*, Proust fait toujours l'objet d'un véritable culte. Aidée par l'emblématique madeleine et un célèbre incipit, son aura d'écrivain intello et rétro lui vaut notamment d'être évoqué dans de nombreux livres, longs métrages ou séries télévisées. Déjà mentionné dans le roman *1Q84* de Haruki Murakami ou dans le film *La Vie aquatique* de Wes Anderson, le premier volume de la *Recherche* fait encore une brève apparition à l'écran dans l'adaptation de *Sur la route* de Walter Salles, dans les mains de la starlette Kristen Stewart.

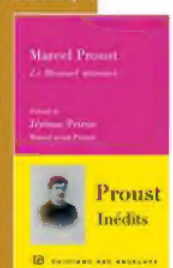
Comment le petit Marcel a-t-il réussi à rester un écrivain branché ? « C'est un raté qui a passé vingt ans de sa vie à écrire un livre qu'à peu près personne ne lit », lâche négligemment l'oncle Frank dans la comédie *Little Miss Sunshine*. Par le biais de ce personnage d'universitaire homosexuel, dépressif et grand spécialiste de l'œuvre proustienne, l'écrivain tient dans le film un rôle de premier plan. Les scénaristes de la série *Les Sopranos* s'amusent, eux, à pasticher l'épisode de la madeleine. Quand Tony, antihéros mafieux, savoure une tranche de saucisson italien, il a des réminiscences de son enfance. La « proustmania » sévit aussi dans la presse : sur son blog, le dessinateur Tom Tomorrow a ainsi compilé les quelque 1 700 « références prétentieuses à Proust » relevées dans les pages du *New York Times* au cours des trente dernières années…

C'est, après tout, le sort de tout chef-d'œuvre que d'être ainsi invoqué à tout-va, répliquerait Roland Barthes, qui concevait la *Recherche* comme « l'œuvre de référence, la mathésis générale, le mandala de toute la cosmogonie littéraire ». Pour les détracteurs du lobby proustien, le nom de Marcel est trop souvent brandi à tort et à travers. Dernier exemple de ce *name dropping* : un essai intitulé *Proust était un neuroscientifique*, dans lequel Jonah Lehrer soutient que l'écrivain a découvert avant tout le monde les connexions cérébrales entre goût, odorat et mémoire. En 1890, Proust indiquait dans son questionnaire que son « principal trait de caractère » était « le besoin d'être aimé ». Le voilà comblé. ESTELLE LENARTOWICZ

INÉDIT : LE MENSUEL RETROUVÉ

Paris, automne 1890. Marcel Proust a 19 ans. De retour du service militaire, il s'inscrit à Sciences-Po, fréquente les salons parisiens et publie ses premiers écrits dans *Le Mensuel*, une éphémère revue étudiante. Ces onze textes – chroniques de la vie mondaine, comptes-rendus de livres et d'expositions – sont pour la première fois réunis et publiés aux Editions des Busclats. Le dandy, qu'on découvre féru de music-hall, signe ses articles par de curieux pseudonymes : Etoile filante, de Brabant, Bob, Fusain ou Pierre de Touche. Entre un poème au ton baudelairien et l'évocation d'un voyage normand intitulée « Souvenir », ce sont aussi les critiques de mode qui raviront les proustiens : dix lignes consacrées à un « peigne en écaille », un paragraphe pour une « toilette grise d'un goût parfait »… « C'est par la mode que le jeune homme découvre le passage du temps », rappelle le biographe de Proust Jean-Yves Tadié. Ces exercices de virtuosité le confirment. Le dandy fourbit sa plume, et la *Recherche* s'annonce déjà. E.L.

Le Mensuel retrouvé, précédé de Marcel avant Proust, 160 p., Editions des Busclats, 15 €.



KIOSQUE.FR

PROUST DE VIVE VOIX

A tous ceux que Proust exaspère ou laisse indifférents, proposons de relire *Du côté de chez Swann*, mais à voix haute ! Les proustiens avertis raffolent de l'exercice. Afin de savourer la prose de leur maître, ils se réunissent pour déclamer religieusement des pans entiers de la *Recherche* et, au passage, conquérir de nouveaux lecteurs. Défendu à pleins poumons par une pléiade de vedettes, dont Fabrice Luchini, Denis Podalydès et Guillaume Gallienne, Marcel Proust figure ainsi parmi les écrivains français les plus lus en public.

C'est surtout sur les planches du théâtre que la voix du Narrateur de la *Recherche* se fait entendre. En 2011, Jean-Laurent Cochet tient en haleine la salle Gaveau à Paris avec la lecture de l'intégralité d'*Albertine disparue*. Entremêlé d'intermèdes musicaux, ce marathon de plus de vingt heures relève de la performance artistique. Moins loquaces, Bernadette Lafont, Xavier Gallais et Robin Renucci se contentent en 2009 de simples « instants choisis » qu'ils interprètent à guichets fermés à la Comédie des Champs-Elysées.

La lecture de l'œuvre de Proust serait-elle devenue un sport collectif ? Oui, à en croire les proustiens de Goodreads, portail de référencement de livres en ligne. Sur la Toile, les internautes ont établi un programme de lecture de la *Recherche* : chaque dimanche, ils lisent ensemble un passage du roman avant d'en discuter sur un forum attitré. Quant à la cinéaste Véronique Aubouy, elle s'est attelée à un projet fou : filmer des anonymes en train de lire, à raison de deux pages chacun, les sept tomes de la *Recherche*. Une centaine d'heures – soit la moitié de l'œuvre – ont pour l'instant été enregistrées. Le pari est de longue haleine… E.L.

VÉRONIQUE AUBOUY

Plus de mille lecteurs, parmi lesquels l'écrivain libanais Alexandre Najjar, se sont déjà succédé devant la caméra de Véronique Aubouy pour lire un extrait de la *Recherche*, dans le décor de leur choix.

UN PRIX À CABOURG

Naguère, Proust avait déjà eu un prix à son nom : créé à l'instigation de Bruno Coquatrix, alors maire de Cabourg, il récompensait un ouvrage consacré à l'auteur de *Du côté de chez Swann*. Entre 1972 à 1994 furent ainsi primés Julien Green, Roger Caillois, Angelo Rinaldi et René de Obaldia. Vingt ans après, le Grand Prix Marcel-Proust revient en piste, cette fois sous la forme… d'une course hippique ! La première édition s'est tenue en octobre dernier sur l'hippodrome de Cabourg. Sur la ligne de départ, une demi-douzaine de personnalités parmi lesquelles Gonzague Saint Bris et Patrick Poivre d'Arvor, troquant leur plume contre une toque et une casaque, avant de s'élancer sur leur monture, aidés par des jockeys. Pour l'anecdote, c'est Françoise Bourdin qui est sortie grande gagnante de cette compétition, amicale mais disputée… Etonnant clin d'œil à celui qui a fait de Cabourg son Balbec et qui, bien que piètre sportif, mettait de temps à autre le pied à l'étrier. E.L.

L'HYPER-RECHERCHE D'UN PASSIONNÉ

« Les convertis de la dernière heure en deviennent toujours les plus ardents défenseurs », assure Patrice Louis, ancien journaliste à Europe 1 et Canal +, devenu proustien convaincu. « Pendant trente ans, la *Recherche* m'est tombée des mains. Et un jour, alors que je vivais encore au Bénin, j'ai repris ma vieille Pléiade. Et cette fois, je n'en suis sorti qu'au dernier mot du roman. » Depuis cette épiphanie, Patrice Louis a trouvé domicile à Illiers-Combray même, où il a achevé un roman, *Le Fou de Proust*, imaginant le dandy de la Belle Epoque élevé au rang d'icône par des slameurs de banlieue ! Surtout, il a entamé un ambitieux projet, à la mesure de son œuvre fétiche : une édition numérique enrichie de la *Recherche*, permettant notamment de visualiser grâce à des liens hypertextes les quelque 300 tableaux mentionnés dans le roman, ou les photos du millier de personnages réels (sur environ 2 500) cités par Proust. Une « hyper-*Recherche* » qu'il espère achever « sous dix ans », et qui permettra ainsi d'ancrer le roman dans la réalité de son époque. J.B.

KIOSQUE.FR

UN QUESTIONNAIRE PAS SI PROUSTIEN

S'il lui a donné ses lettres de noblesse, le jeune Marcel n'a pas pour autant inventé le fameux test de personnalité, aujourd'hui décliné à tout vent.

Bernard Pivot en avait fait l'un des moments forts de son émission *Apostrophes*. James Lipton l'a depuis importé à Hollywood, sur la scène du show *Inside the Actors Studio*. Et des milliers d'autres, après eux, lecteurs ou non de la *Recherche*, se sont adonnés au fameux « questionnaire de Proust ». Une appellation plutôt trompeuse, à vrai dire, puisque l'écrivain n'en est en rien l'inventeur ! Lancé en Angleterre dans les années 1860, ce genre de confessionnal, censé explorer l'identité, les goûts et les aspirations de l'intéressé, était très populaire à la fin du XIXe siècle chez les jeunes gens de bonne famille.

Et c'est dans l'un des albums en anglais de sa camarade Antoinette, fille du futur président Félix Faure, que le jeune Marcel, âgé de 14 ans, découvre ledit questionnaire. Album qui sera vendu aux enchères à Drouot, en 2003, pour la coquette somme de 120 227 euros !

Enthousiaste, Proust fera plusieurs fois le même test. Sa plus célèbre réponse date de 1890, année de son volontariat au 76e régiment d'infanterie. Intitulé « Marcel Proust par lui-même », ce document reste aujourd'hui un témoignage précieux, où transpire déjà la sensibilité du jeune auteur, de même que son humilité ou ses préférences sexuelles… J.B.

LE PRINCIPAL TRAIT DE MON CARACTÈRE. Le besoin d'être aimé et, pour préciser, le besoin d'être caressé et gâté bien plus que le besoin d'être admiré.

LA QUALITÉ QUE JE DÉSIRE CHEZ UN HOMME. Des charmes féminins.

LA QUALITÉ QUE JE DÉSIRE CHEZ UNE FEMME. Des vertus d'homme et la franchise dans la camaraderie.

CE QUE J'APPRÉCIE LE PLUS CHEZ MES AMIS. D'être tendre pour moi, si leur personne est assez exquise pour donner un grand prix à leur tendresse.

MON PRINCIPAL DÉFAUT. Ne pas savoir, ne pas pouvoir « vouloir ».

MON OCCUPATION PRÉFÉRÉE. Aimer.

MON RÊVE DE BONHEUR. J'ai peur qu'il ne soit pas assez élevé, je n'ose pas le dire, j'ai peur de le détruire en le disant.

QUEL SERAIT MON PLUS GRAND MALHEUR. Ne pas avoir connu ma mère ni ma grand-mère.

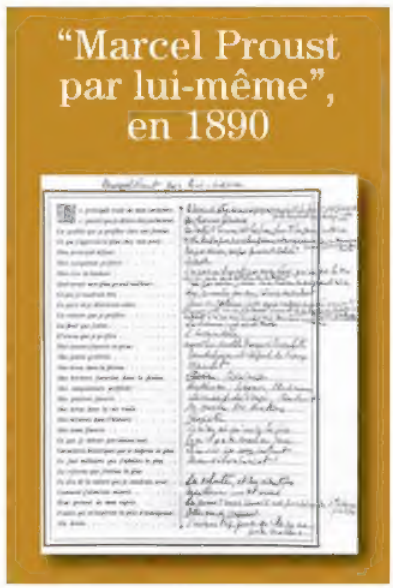
CE QUE JE VOUDRAIS ÊTRE. Moi, comme les gens que j'admire me voudraient.

LE PAYS OÙ JE DÉSIRERAIS VIVRE. Celui où certaines choses que je voudrais se réaliseraient comme par un enchantement et où les tendresses seraient toujours partagées.

LA COULEUR QUE JE PRÉFÈRE. La beauté n'est pas dans les couleurs, mais dans leur harmonie.

LA FLEUR QUE J'AIME. La sienne – et après, toutes.

L'OISEAU QUE JE PRÉFÈRE. L'hirondelle.



MES AUTEURS FAVORIS EN PROSE. Aujourd'hui Anatole France et Pierre Loti.

MES POÈTES PRÉFÉRÉS. Baudelaire et Alfred de Vigny.

MES HÉROS DANS LA FICTION. Hamlet.

MES HÉROÏNES FAVORITES DANS LA FICTION. Bérénice.

MES COMPOSITEURS PRÉFÉRÉS. Beethoven, Wagner, Schumann.

MES PEINTRES FAVORIS. Léonard de Vinci, Rembrandt.

MES HÉROS DANS LA VIE RÉELLE. M. Darlu, M. Boutroux *.

MES HÉROÏNES DANS L'HISTOIRE. Cléopâtre.

MES NOMS FAVORIS. Je n'en ai qu'un à la fois.

CE QUE JE DÉTESTE PAR-DESSUS TOUT. Ce qu'il y a de mal en moi.

CARACTÈRES HISTORIQUES QUE JE MÉPRISE LE PLUS. Je ne suis pas assez instruit.

LE FAIT MILITAIRE QUE J'ADMIRE LE PLUS. Mon volontariat !

LA RÉFORME QUE J'ESTIME LE PLUS. –

LE DON DE LA NATURE QUE JE VOUDRAIS AVOIR. La volonté, et des séductions.

COMMENT J'AIMERAIS MOURIR. Meilleur – et aimé.

ÉTAT PRÉSENT DE MON ESPRIT. L'ennui d'avoir pensé à moi pour répondre à toutes ces questions.

FAUTES QUI M'INSPIRENT LE PLUS D'INDULGENCE. Celles que je comprends.

MA DEVISE. J'aurais trop peur qu'elle ne me porte malheur.

* Deux de ses professeurs.

RUE DES ARCHIVES

EMBARQUEZ
POUR UN VOYAGE AU LONGCOURS

Pour rêver un peu plus haut et un peu plus loin : *Long Cours* prend le temps de raconter autrement le monde.

Laurence Garcia, France Inter

Les 200 pages de ce nouveau magazine devraient vite devenir un incontournable pour tous les lecteurs avides de découvertes, de reportages originaux, non traités par la presse.

Easy Voyage

Long Cours nous emmène vers des terres que l'on aimerait découvrir et que la vie moderne ne nous laisse pas le temps d'arpenter.

Christophe Barbier, L'Express

REVUE TRIMESTRIELLE
196 PAGES
15 EUROS

Pour en savoir plus : www.revue-longcours.fr

EN KIOSQUE ET LIBRAIRIE

FOOTSTOCK/GETTY

MADELEINE OU BISCOTTE ?

A fin de percer le mystère du petit gâteau dodu, un journaliste de Slate s'est mis en tête de rejouer à la lettre la plus célèbre scène de « Combray ». Installé dans son canapé, il trempe dans sa tasse de thé une madeleine de qualité. « A l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait en moi », raconte le Narrateur. Mais, dans la bouche du journaliste, la magie n'opère pas. Il croit identifier, illico, la cause du fiasco : la madeleine du journaliste a beau s'imbiber de thé, contrairement à celle de la tante Léonie, elle refuse de s'émietter.

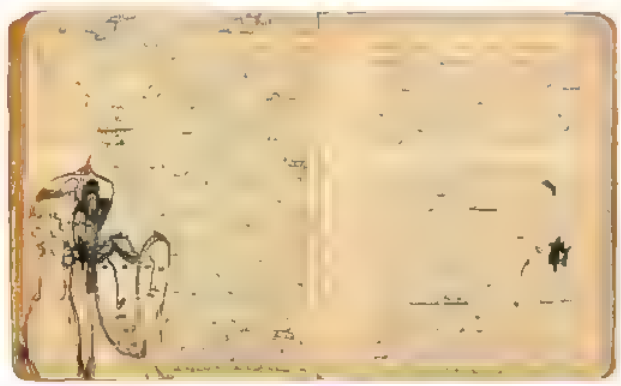
Qu'il soit sec ou bien beurré, tout juste sorti du four ou carrément rassis, le biscuit résiste. L'enquêteur en vient à se demander si la madeleine a vraiment existé. Pour en avoir le cœur net, il s'enquiert auprès de proustiens certifiés. Pour certains, ce n'est que sous la langue que se décollent les morceaux du gâteau. D'autres lui rient au nez, trouvant culotté d'oser ainsi pinailler. Qu'importe ! Le journaliste persévère et, dans les manuscrits de la *Recherche*, il trouve une explication.

Les brouillons du roman révèlent en effet que Proust hésita longtemps sur le choix du gâteau. C'est d'abord une « tranche de pain grillé » puis une « biscotte » qu'il veut tremper et émietter dans sa tasse de thé. Mais la madeleine – plus féminine, plus marine et plus distinguée – l'emportera finalement sur le morceau de pain. ESTELLE LENARTOWICZ

DE COMBRAY À NEW YORK

Célébré à Paris, le premier tome d'*A la recherche du temps perdu* souffle aussi ses bougies aux Etats-Unis. A la Pierpont Morgan Library, une sélection de notes, de brouillons et d'épreuves annotées est présentée pendant trois mois au public new-yorkais. C'est la première fois que ces documents, pour la plupart empruntés à la collection de la BNF, traversent l'Atlantique.

Côté musique, une série de concerts intitulée « Proust le musicien » a rendu hommage aux compositeurs qui ont inspiré la sonate de Vinteuil : Claude Debussy et Camille Saint-Saëns, notamment. A une heure de route de New York, les étudiants francophiles se bousculent pour voir les lettres de Proust, exposées à l'université de Harvard et issues de sa correspondance avec Reynaldo Hahn. Les Américains célèbrent aussi Proust en librairie, grâce la publication d'un recueil bilingue de poésie proustienne. Quant aux diplomates de l'ambassade de France de Washington, ils ont ouvert « Proust and me », un site sur lequel auteurs, professeurs et lecteurs peuvent déclarer leur amour au papa de Swann. En anglais, *of course*. E.L.



BNF DIST RMN GRAND PALAIS

Des manuscrits de la *Recherche* sont exposés jusqu'au 28 avril à New York.

LE GOÛT DU RITZ

En 1920, c'est au Ritz que l'auteur d'*A la recherche du temps perdu* fête son prix Goncourt. Le palace devient vite son QG. Quand il n'y dîne pas avec Paul Morand, Colette ou Jean Cocteau, il y flirte avec les serveurs et plaisante avec les portiers. En témoigne cette courte vidéo dénichée dans les archives de l'INA : Cocteau y raconte, le sourire aux lèvres, le zèle de Proust à distribuer des pourboires au personnel, à la sortie de l'hôtel. Un soir, réalisant qu'il ne lui reste plus un sou en poche, il prie le concierge de lui prêter cinquante francs. Celui-ci s'empresse de lui tendre l'argent. « Mais gardez-les ! C'était pour vous », aurait alors répliqué l'écrivain, dans un trait d'esprit parfaitement proustien ! E.L.

RUE DES ARCHIVES

L'ULTIME PORTRAIT

En 1922, Man Ray vivait à Paris depuis un an et s'était déjà lié d'amitié avec Jean Cocteau. Le matin du lundi 20 novembre, ce dernier l'appelle, d'une voix bouleversée : « Venez tout de suite ! Notre petit Marcel est mort ! » Le photographe ne connaissait certes pas Proust, mais il était habitué à ce genre d'exercice funéraire. Arrivé dans l'appartement de la rue Hamelin, il découvre le corps de l'écrivain, emporté trente-six heures auparavant, à l'âge de 51 ans, par une pneumonie mal soignée. Simplement éclairé par une faible ampoule au-dessus du lit, Man Ray saisit alors l'ultime portrait d'un Proust aux orbites creusées et aux joues mangées par une barbe drue. Portrait dont seuls trois tirages seront effectués, l'un d'eux étant encore visible, aujourd'hui, au musée d'Orsay. JULIEN BISSON

LA RECHERCHE EN NUMÉRIQUE

Plus besoin de s'agglutiner devant une vitrine de musée pour tenter de déchiffrer les pattes de mouche de Marcel Proust. Les manuscrits d'*A la recherche du temps perdu*, entrés en 1962 à la BNF, sont aujourd'hui entièrement numérisés, accessibles librement en ligne, sur le portail Gallica. Soit un total de soixante-quinze cahiers de brouillon de la *Recherche*, d'une vingtaine de cahiers de mise au net et de quatre carnets ! Pour donner une lisibilité à ces milliers de pages, une équipe de chercheurs français et japonais travaille d'arrache-pied depuis quelques années. Réunis à l'Institut des textes et manuscrits de l'Ecole normale supérieure, ils retracent et cartographient les innombrables biffures, réécritures et ajouts qui constituent le gigantesque palimpseste de l'écriture proustienne.

Les chercheurs ne sont pas les seuls à profiter de la numérisation de l'œuvre. Tombés depuis 1987 dans le domaine public, les sept volumes de la *Recherche* sont aujourd'hui disponibles en édition numérique. Et si les versions électroniques du roman ont longtemps souffert d'une mise en page peu aérée et de fréquentes coquilles, ce n'est aujourd'hui plus le cas encouragés par le centenaire de *Du côté de chez Swann*, les éditeurs numériques ont revu et corrigé leur copie. E.L.

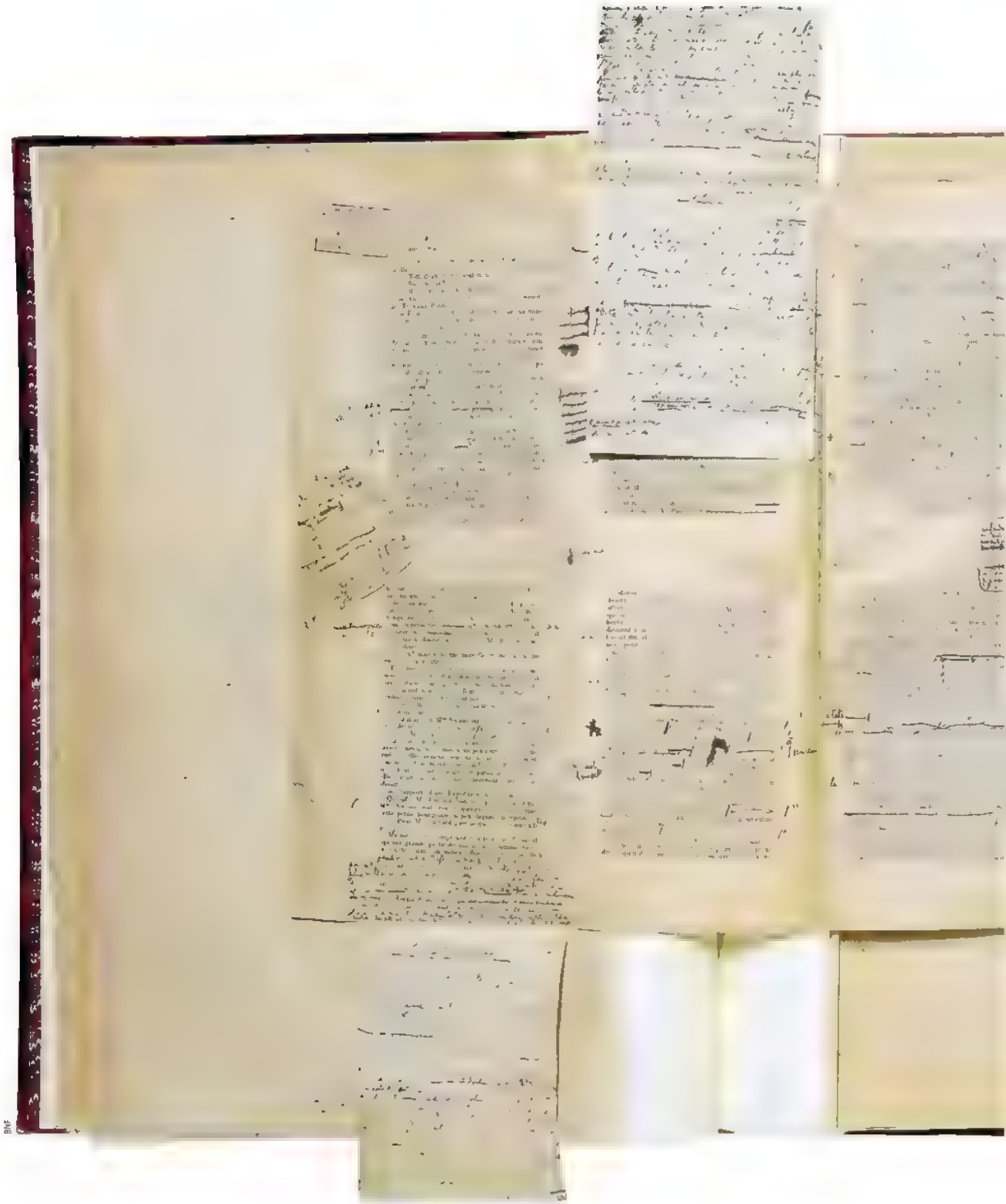
EN BREF

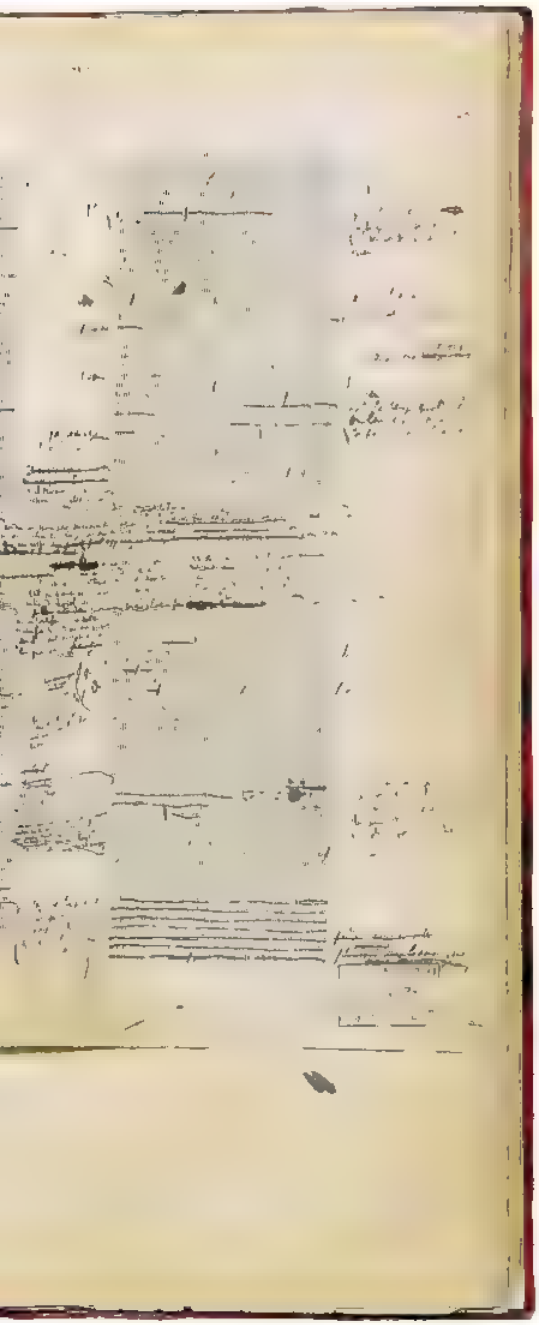
La troupe britannique des Monty Python a créé en 1972 un drôle de concours littéraire consistant à raconter *A la recherche du temps perdu* en moins de quinze secondes. Dans ce sketch, intitulé « All England Summarize Proust Competition », trois finalistes s'affrontent. L'un d'eux récapitule : « Le roman de Proust nous parle ostensiblement de la forfaiture de l'innocence à travers l'expérience et par le recours à des valeurs extra-temporelles contenues dans *Le Temps retrouvé*. » Mais la palme du minimalisme revient au critique Gérard Genette. Trois petits mots lui suffisent pour résumer la *Recherche* : « Marcel devient adulte. » E.L.

ÉCOUTER PROUST

Déjà à l'origine d'une impressionnante cathédrale de 111 CD couvrant l'ensemble de la *Recherche*, les Editions Thélème poursuivent leur exploration proustienne avec l'édition de la correspondance entre l'écrivain et son ami Reynaldo Hahn, lue par l'acteur Michel Fau. Trois nouveaux CD qu'on pourra volontiers compléter d'une conférence inédite de Jean-Yves Tadié, revenant sur l'homme qu'était Proust… J.B.

KIOSQUE.FR





En **1913**, Marcel Proust reçoit les **premiers placards** de son livre alors intitulé *Les Intermittences du cœur*. Son éditeur, **Bernard Grasset**, qui a accepté de publier son **« espèce de roman »** à compte d'auteur, l'oblige à couper son texte. Ces corrections, sans cesse renouvelées, deviendront les fameuses **« paperoles »**, bandelettes collées aux pages.

Proust
une vie d'écriture

ENTRETIEN AVEC JEAN-YVES TADIÉ

Jean-Yves Tadié nous dévoile les liens entre la personnalité et l'œuvre d'un auteur entré en littérature dès l'âge de 18 ans. Au-delà de son adolescence, de sa vie mondaine et de ses techniques d'écriture, le biographe nous révèle les fantasmes torturés d'un homme.

PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE DELAROCHE ET TRISTAN SAVIN

Auteur de plusieurs essais consacrés à Proust et d'une biographie de référence (*Marcel Proust*, Folio/Gallimard), Jean-Yves Tadié a établi la seconde édition d'*A la recherche du temps perdu* dans la Bibliothèque de la Pléiade. Il a dirigé l'Institut français de Londres, enseigné la littérature dans neuf universités (d'Alexandrie à la Sorbonne, de Caen à Tours) et occupé une chaire à Oxford puis à Paris IV. Retraité de l'enseignement depuis 2005, il est désormais responsable de la collection Folio Classique chez Gallimard.

Dans quel contexte avez-vous découvert Marcel Proust ?
Ma mère m'en parlait souvent, elle avait tout Proust à la maison. Mais quand j'ai essayé de le lire, j'avoue que je n'ai pas accroché, c'était trop difficile pour moi. Et ensuite, en classe de philosophie, notre professeur nous a lu la scène des pavés inégaux du *Temps retrouvé*. J'ai eu une sorte de coup de foudre à ce moment-là. Rentré à la maison, je me suis jeté de nouveau sur la *Recherche* que j'ai lue en entier, dans l'édition Gallimard en quinze volumes, d'une traite. Sans aucune hésitation. J'étais happé par ce texte. J'avais seize ans.

Vous donnez raison à Proust qui dit : « L'adolescence est le seul temps où l'on ait appris quelque chose. »
Les lectures que l'on fait à ce moment-là, on ne les oublie jamais. Et on a du mal, après, à considérer des écrivains qu'on découvre beaucoup plus tard comme aussi importants que ceux qu'on a connus à cet âge-là. Comme lecteur, je rêvais déjà d'être écrivain. Mais comme beaucoup d'adolescents, c'est à la poésie que je pensais.

Vous écrivez sur Proust depuis 1959.
J'ai fait mon mémoire – de ce qui ne s'appelait pas encore la maîtrise mais le diplôme d'études supérieures – sur Proust, en 1957-58. Et j'en ai publié un gros extrait dans la *Nouvelle Revue française* vers 1960-61, à l'époque de Jean Paulhan. J'ai eu la chance de le connaître. Il me terrifiait, d'ailleurs. *[Rires]* Mais il confortait ma vocation, cette idée qu'on pouvait parler de littérature de manière à la fois intelligente, originale et drôle. J'ai d'abord lu Paulhan comme humoriste. Je savais aussi qu'il n'était pas vraiment « proustolâtre ». Quand j'ai voulu faire une thèse sur Proust, je lui ai dit que mon patron de thèse trouvait qu'il y avait déjà beaucoup de textes sur lui. Alors Paulhan m'a dit : « Il le mérite, non ? »

EN FAIT, PROUST EST UN AUTEUR SIMPLE, C'EST LA RÉALITÉ QUI EST COMPLEXE

Vous allez alors relever le défi d'une deuxième édition critique de la *Recherche*.
J'avais fait ma thèse sur Proust, *Proust et le roman*, qui a paru chez Gallimard en 1971. A l'époque, au moment où je travaillais, on s'occupait énormément du contenu d'*A la recherche du temps perdu*, on était en plein essor du formalisme littéraire, qu'on a baptisé le Nouveau Roman. La *Recherche* est faite comme un roman et je voulais montrer comment, par quels instruments, par quels outils. C'est ça qu'elle apportait de nouveau, c'est un extraordinaire ouvrage d'artisan.

Dans quel milieu social Proust est-il né ? D'où vient la fortune familiale ?
La fortune vient de la mère de Proust, née Jeanne Weil, dont les ancêtres étaient fabricants de porcelaine. Son père, Nathé Weil, était un « coulissier », c'est-à-dire un financier qui faisait des transactions à la Bourse, non pas à la corbeille mais dans les coulisses. En revanche, le père de Marcel, Adrien, était d'un milieu très simple puisque sa mère était épicière. Mais il est devenu un grand médecin de la plaine Monceau, il avait une clientèle privée et fortunée.

Son père médecin a-t-il tenté de lui communiquer sa vocation ?
Pas du tout, c'est à son second fils, Robert, qu'il l'a communiquée. En revanche, il a communiqué à Marcel une partie de sa science car celui-ci lui posait des questions d'ordre médical par intérêt personnel. Le modèle que le docteur Proust représentait se retrouve assez largement dans le personnage du docteur Cottard, dans la *Recherche*.

Dès l'enfance, il y a un lien fusionnel avec la mère ?
Oui, tout à fait. Qui est bien attesté par leur correspondance : elle exige qu'il l'informe par lettres de tous ses soucis de santé.

Pourquoi Jeanne Proust focalise-t-elle à ce point sur l'aîné et pas sur le cadet ?
Parce que beaucoup de parents, malheureusement, ont un enfant préféré. Le père préférait Robert, la mère préférait Marcel, pour des raisons de ressemblance. Elle pensait que Marcel avait sa sensibilité à elle et que Robert était un peu une brute, comme son père. Son frère a deux ans de moins. C'est le bon fils, celui qui ne donne pas de soucis. Il va faire une carrière médicale, comme son père.

La sensibilité de Marcel est hyperdéveloppée, comme sa mémoire. Il y a un lien entre les deux ?
La question est intéressante. Les centres cérébraux de la mémoire ne sont pas forcément les mêmes que ceux de la sensibilité. On peut dire que Proust avait les deux.

Quelles sont les grandes périodes dans la vie de Proust ?
Il y a l'enfance jusqu'à la puberté, l'indécision sexuelle – peut-être même un amour pour les jeunes filles – avec la décou-

Ed. Gallimard

verte de son orientation vers quinze ans. A ce moment-là, il devient amoureux de plusieurs camarades de la classe de philosophie, à qui il fait des avances avec une audace qu'il n'aura plus ensuite. Deuxième période, la maturité sexuelle, la découverte de l'homosexualité. Il y a le lycée, les études qu'il fait pour obéir à ses parents : Sciences-Po, un an, et la licence de philo à la Sorbonne, encore un an. Après, il y a l'entrée dans la carrière et la carrière, pour lui, c'est la littérature. Il est déjà dedans depuis l'adolescence.

Il songe à devenir écrivain dès l'adolescence ?
Oui, certainement. Ça se manifeste par des petites choses comme les papiers scolaires, des poèmes, qui vont se trouver dans des articles pour *La Revue blanche*, de dix-huit à vingt-quatre ans. Donc, il se veut homme de lettres tout de suite mais ses parents ne veulent pas de ce métier-là. Pour faire plaisir à son père, il fait semblant et suit un stage de quinze jours chez un notaire par exemple. C'est aussi pour cette raison qu'il fait une licence de droit.

Est-il déjà dans la position du Narrateur de la *Recherche*, à savoir quelqu'un d'intégralement spectateur ?
Oui, parce qu'il sait qu'il ne veut jouer aucun rôle actif sur la planète. Il ne veut pas être colonel ou ambassadeur.

A un moment, il a pourtant essayé de se lancer dans une carrière de diplomate.
Oui, mais c'est encore pour faire plaisir à ses parents et Proust, de toute façon, ne se voyait pas dans un bureau. Il fait de remarquables études supérieures, mais il signifie qu'il ne veut pas travailler et son père se résigne assez vite d'ailleurs. Il accepte l'idée que son fils ne gagne pas d'argent et soit écrivain.

Pourquoi Marcel se porte-t-il volontaire pour le service militaire ?
C'est tout simple : à l'époque, le service durait trois ans. Sauf si on devançait l'appel pour une année de volontariat…

A quel âge Proust devient-il réellement écrivain ?
Il le devient à 19 ou 20 ans. A partir de ce moment-là, il n'y a plus de rupture. Sauf dans les soubresauts de la vocation littéraire. Première étape, publier des textes dans les revues, comme beaucoup d'écrivains le font à l'époque.

Quand il signe des articles dans les revues, pourquoi utilise-t-il des pseudonymes comme Horatio ou Laurence ?
C'était très à la mode. Dans le Bottin mondain de 1900, vous trouvez des colonnes de pseudonymes qui ne sont d'ailleurs un mystère pour personne. Horatio, c'est Shakespeare, dans *Hamlet*. Quant à Laurence, c'est masculin en anglais. C'est un petit jeu que Proust abandonnera.

Seconde étape, après les revues ?
Il recueille ses textes dans un premier volume, *Les Plaisirs et les Jours*, qui n'a aucun succès, même auprès d'Anatole France *[qui signe pourtant la préface, NDR]*. Nous sommes en 1896 et Proust commence ensuite un grand roman : *Jean Santeuil*, qu'on ne connaîtra qu'en 1952. Il n'en parlait pas, à personne, même dans la correspondance. Il a juste fait deux allusions dans la *Recherche*. Il dit simplement qu'il a abandonné, faute d'avoir trouvé un style, une forme. C'est un échec terrible pour lui. Et c'est très mystérieux parce que ce roman *[inachevé et publié posthume, NDR]* est bien.

Se dit-il que cela va l'aider à évoluer dans le milieu aristocrate et grand bourgeois ?
En fait, il pense qu'on ne peut bien décrire que ce qu'on a vu. Il n'est pas ouvrier : s'il avait été ouvrier, il aurait décrit la mine. Mais, comme il est sociable, dans sa jeunesse, il va dans le monde. Et il pense en effet – comme l'avait pensé Balzac avant lui, avec la marquise de Castries ou autre, et comme le pensait le grand homme du temps, Paul Bourget – que la vie mondaine offrait un extraordinaire raffinement des sentiments. Donc oui, il y va, simplement parce qu'il se dit que ce sujet-là en vaut un autre. Ni plus ni moins.

En même temps, il n'a pas de sentiment d'appartenance à ce milieu ?
Il n'y appartient pas. Sa grand-mère paternelle s'appelait Virginie Torcheux et l'épicerie qu'elle tenait, ce n'était pas Félix Potin… De même, il a des ancêtres maternels d'origine juive.

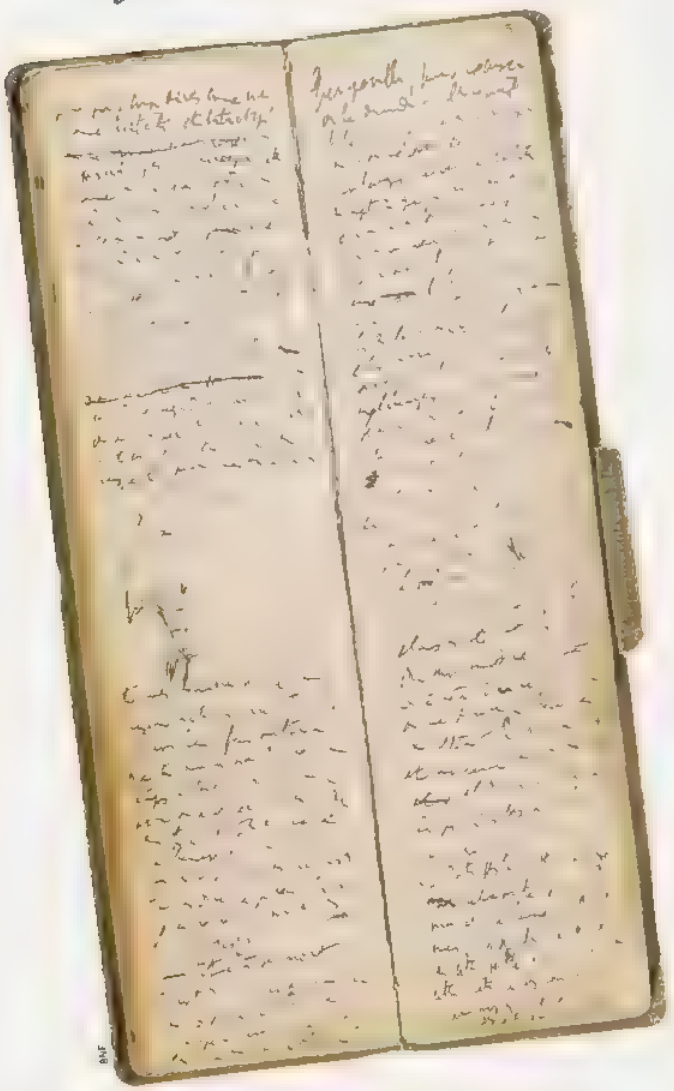
Se sent-il juif ou chrétien ? Ou ni l'un ni l'autre ?
Il engueule Montesquiou pour avoir dit publiquement du mal des Juifs dans un salon, il lui écrit dans une lettre : « Moi, je ne suis pas juif, mais ma mère est juive. » Par sa première communion, il est devenu chrétien, mais il n'est pas chrétien non plus de foi. Il est chrétien comme Malraux, par héritage. Son père a fait des études au petit séminaire, mais c'était le lycée du pauvre. Et il a refusé de prêter serment sur le crucifix. Il est intimement laïc.

Proust avait-il honte d'être juif ? D'avoir une mère juive en tout cas ?
Non, je ne pense pas. En aucun cas, Proust n'a caché ses origines maternelles, et son combat pour Dreyfus d'ailleurs le montre très bien. Je ne le crois nullement antisémite. Mais j'aurais préféré qu'il n'écrive pas certains mots à propos de Bloch, évidemment. Il le compare à une hyène, cela me gêne beaucoup. Proust pense aussi avant la Shoah. Proust ne pouvait pas cacher les origines de sa mère, il ne pouvait pas cacher son orientation sexuelle, il ne pouvait pas cacher qu'il était malade. Avant même qu'il entre dans un salon, les gens chuchotaient déjà.

Supporte-t-il ce milieu bourgeois un peu étouffant, de compétition permanente ?
Il s'agit d'un monde où on est persuadé qu'on fait une carrière littéraire grâce aux salons. Proust aime être invité, il aime sortir, il aime s'amuser follement comme beaucoup de jeunes gens. Les salons l'amusent. Et puis en effet, cela lui apporte mille choses, un espoir de rencontre même. Parce que sur le plan de ses amours, Proust va connaître plusieurs périodes, dont une où ses amis potentiels sont des gens du même milieu social.

Quels sont les garçons qui ont le plus compté pour lui ?
Parmi les camarades de classe, il n'a essuyé que des refus, apparemment. Il a pourtant beaucoup essayé, avec Daniel Halévy, Jacques Bizet, Emile Straus, avec d'autres encore. Son premier grand amour, incontestablement, c'est Reynaldo Hahn. Proust a alors 23 ans. Ensuite, il y a Lucien

Marcel Proust



BNF

ALBERT HARLINGUE/ROGER-VIOLLET

DEUXIÈME ANNÉE — N° 6. — 50 CENTIMES. — 1er FÉVRIER 1890.

LA REVUE BLANCHE

ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE & SCIENTIFIQUE

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Administration et rédaction : 24, rue de la Reine-Blanche.

Abonnements :	PARIS.	DÉPARTEMENTS.	ÉTRANGER.
Un an.....	12 fr.	Un an..... 14 fr.	Un an..... 16 fr.
Six mois...	7 »	Six mois... 8 50	Six mois.... 8 »
Trois mois..	4 50	Trois mois.. 4 »	Trois mois.. 4 »

Tout ce qui concerne la Rédaction est à l'Administration doivent être adressés à M. A. Fayolle, 24, rue de la Reine-Blanche. Les abonnements sont reçus en mandats sur la poste ou en timbres-poste et partent du jour même où ils sont reçus.

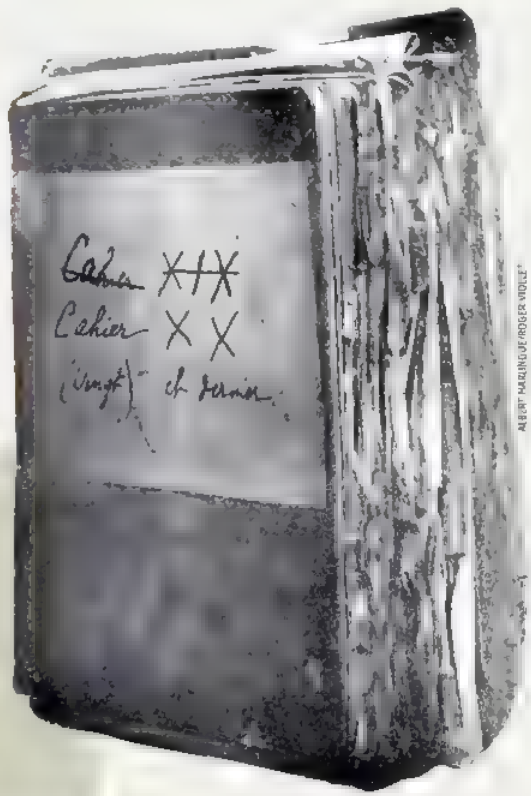
Sommaire : I. Avis aux lecteurs. — II. Paradoxe sur la mise en scène au théâtre, Jean Jullet. — III. Chronique scientifique. Fermenti et microbes, E. P. — IV. Un baiser : nouvelle, Alfred Hunenet. — V. Chronique artistique. Promenades au Louvre (suite), Stéphan. — VI. Les Colliers d'or (suite), Léo. — VII. Notes de la rédaction.

AVIS AUX LECTEURS.

La petite Revue que nous soumettons aujourd'hui à l'appréciation du public est la continuation des publications qui ont déjà paru successivement sous les titres de « *La Gerbe* » et « *Le Sans Titre* ». — Les modifications apportées au mode de publication ne portent que sur le titre et le nombre des pages qui est doublé. — Aucun changement n'a eu lieu ni dans l'administration ni dans la rédaction de la Revue. La périodicité et les conditions de l'abonnement restent ce qu'elles étaient jadis.

PARADOXE SUR LA MISE EN SCÈNE AU THÉATRE.

Il y a deux sortes de paradoxes : les mauvais, qui sont des partis pris ; les bons, qui sont des convictions réfléchies. Celui que je me propose de soutenir est, je le crois, du second genre. Si je l'annonce



ALBERT HARLINGUE/ROGER-VIOLLET

Ci-dessus, un des carnets de notes offerts par Mme Straus. Il contient des allusions autobiographiques, des notes de lecture et des esquisses. En haut, *La Revue blanche* (1889-1903), dirigée par les frères Natanson, accueille Proust qui y débute. Revue de débats, elle a soutenu les dreyfusards. A droite, le dernier cahier du *Temps retrouvé* (n° XX), où figure, à la dernière page, le mot « fin »

En haut, à gauche, Marcel Proust à 14 ans. Ci-dessus, Mme Adrien Proust (1885). Bilingue, elle est à l'origine de la traduction des textes de John Ruskin. Ci-contre, Marcel Proust avec son jeune frère (1885). Comme leur père, Robert deviendra médecin. À droite, le dramaturge Robert de Flers et Lucien Daudet, fils d'Alphonse, autour de leur ami Marcel Proust, vers 1893.

Daudet, autre grand amour, et puis ça n'arrête plus. Il lui faut toujours quelqu'un. Avec Reynaldo Hahn, cela dure dix-huit mois à peu près et avec Lucien Daudet autant, puisque c'était le rythme proustien. Mais il garde quand même le contact avec Reynaldo Hahn alors qu'il a vraiment rompu le premier. Il ne se brouillait jamais.

Que sait-on de son amour de jeunesse, Marie de Benardaky, qu'il a décrite dans *Jean Santeuil* ?
On sait que les familles y ont mis fin, surtout la famille Benardaky d'ailleurs. À l'époque, Proust doit avoir 14 ans. Je pense qu'il était réellement amoureux d'elle. Elle deviendra Gilberte dans la *Recherche*.

C'est son seul amour féminin ?
Il a prétendu être amoureux de Marie Finaly, mais dans quelle mesure n'est-ce pas déjà un masque, un faux-semblant ?

Son homosexualité, s'en est-il ouvert à sa mère, à ses proches ?
Je suis persuadé que ses parents le savaient. Oui, il en a certainement parlé à son père et probablement à sa mère parce qu'elle espérait le marier à la fille d'Anatole France. Proust lui écrit dans une lettre : « Surtout ne te presse pas de me marier. » Et comme on ne lui a jamais plus fait d'offres, je pense qu'il disait, pour paraphraser Gide : « Eh bien, écoutez, moi, je ne suis pas de ceux dont naissent les petits hommes. »

Pourquoi Robert de Montesquiou a-t-il marqué Proust à ce point ?
Parce que c'était la plus grande figure de l'homosexualité littéraire. Il comptait dans les salons, dans les journaux.

KIOSQUE.FR

ALBERT HARLINGUE/ROGER VIOLLET

C'était l'arbitre du goût, de l'élégance. Ce n'était pas un bon écrivain mais c'était un immense collectionneur et il avait découvert nombre d'artistes avant tout le monde. En plus, il était très drôle. Il avait des mots d'esprit d'une rare violence. Il a été décrit dans des romans par Huysmans, par Jean Morin, Henri de Régnier, Edmond Rostand, Colette. Il est partout. Il impressionne tout le monde, il impressionne les maîtres.

En 1896, blessé par une critique sur son premier livre, pleine d'insinuations, Proust provoque Jean Lorrain en duel. Comment expliquez-vous le courage dont ce garçon chétif fait preuve au cours du duel ?
Proust était très courageux. Il n'aurait pas fait son œuvre s'il n'avait pas eu ce courage. Il a eu une pénible ascension sociale à cause de tout ce que l'on sait. Il va la remettre en cause du jour au lendemain. Il est banni d'un certain nombre de salons à cause de son attitude. C'était le bout du monde à l'époque, parce qu'on faisait carrière dans les cafés ou dans les salons.

Il va se chercher longtemps ?
Oui. Donc il abandonne *Jean Santeuil* en 1899. Il est assez désespéré. Il prend encore une décision extrêmement courageuse : au lieu de se vouloir auteur de premier plan, il accepte d'être traducteur. Il se dit que, s'il traduit quelque chose, il formera son style. Mais le problème, c'est qu'il veut traduire de l'anglais. Or il a fait de l'allemand à Condorcet, pas de l'anglais. Sa mère, elle, le parle, elle lui fait une première version et lui la réécrit. Il dira plus tard : « Je ne parle peut-être pas l'anglais, mais je parle l'anglais de Ruskin. » Il comprend admirablement ce qu'est la phrase ruskinienne, alors que Ruskin a un style très difficile. Et en même temps, le style de Marcel Proust – qu'on a énormément étudié dans ses traductions – n'est jamais « traductif ». Ce travail de traducteur va donner deux livres : *La Bible d'Amiens*, qui occupe Proust pendant plusieurs années, et *Sésame et les Lys*, qui paraît en 1906.

***La Bible d'Amiens*, il la dédie à son père, puis *Sésame et les Lys* est dédié à Daudet et non à sa mère. Comment l'expliquez-vous ?**
Effectivement, c'est très bizarre. J'y ai fait allusion *[dans la biographie* Marcel Proust, *NDR]*. Marcel a écrit à Lucien Daudet en l'expliquant ainsi : « Pour qu'il ne soit pas question d'elle, pour ce que j'écris, jusqu'à ce que soit achevé quelque chose que j'ai commencé, et qui n'est rien que sur elle. » Mais qu'a-t-il commencé ? Aucun manuscrit ne nous est parvenu.

Vous dites que c'est « l'épisode le plus mystérieux, d'une vie riche en secrets ».
C'est au plus tard en 1908 que Proust commence à écrire *A la recherche du temps perdu*. On le sait car il consulte ses amis en 1908. Mais a-t-il commencé en 1907 ? C'est une hypothèse que certains signes peuvent éclairer.

Est-ce la mort de la mère, en 1905, qui déclenche le début de l'écriture de la *Recherche* ?
Non, dans la mesure où juste après la mort de sa mère, il y a une période de deuil où Proust ne fait plus rien. C'est donc deux ou trois ans après que l'écriture s'est déclenchée.

De quand date l'éblouissement, le moment où il comprend l'ordonnancement, le temps perdu, le temps retrouvé ?
Ça vient très tôt, en 1908. Il a beaucoup dit, en exagérant un peu, que la fin et le début avaient été écrits en même temps.

Pourquoi a-t-il renoncé à son projet d'essai sur Balzac ?
Ce n'était qu'une partie de *Contre Sainte-Beuve*. Il abandonne parce que, au fond, il est romancier, pas essayiste. Finalement, il fait une critique du concept de l'idée pure dans *A la recherche du temps perdu*. Pour lui, la littérature, ce n'est pas émettre des idées. La critique littéraire, il sait en faire mieux que personne, il ne la méprise pas, il en fera jusqu'à la fin de sa vie, il donne des articles sur Flaubert et Baudelaire.
Il en fait évidemment ici dans ce projet de *Contre Sainte-Beuve*. Ses textes sur Balzac sont méchants mais très bien. Cependant, ce n'est pas ce qu'il veut faire en réalité et cet essai sur Balzac sera recyclé dans la *Recherche* sous différentes formes, notamment des allusions à des romans de

COS ARTCHIVE

Serénade pour jeunes filles en fleurs sur le court de tenn s du boulevard B neau, à Paris, en 1892. Un aparté ludique en extérieur pour le poète de la pénombre! A droite, Mme Emile Straus, grande amie de Proust, qu tenait salon boulevard Haussmann et lui inspira quelques traits de Mme de Guermantes.

ROGER VIOLLET

Balzac, dans la bouche de Charlus par exemple, et aussi la reprise de personnages, ainsi Charlus qui a un côté Vautrin.

Il pratique donc un genre qu'on peut appeler le roman de mœurs ?
Oui, tout à fait. Sans Balzac, il n'y aurait peut-être pas eu de Proust. Cela me frappe toujours quand je relis Balzac, qui est un immense génie évidemment. Ce qu'ils ont de plus profondément en commun me paraît être cette idée : jamais un fait sans signification. Balzac, c'est l'influence la plus importante de Proust Et en second, vraisemblablement Baudelaire.

Et Ruskin, qu'il a traduit, a-t-il eu une influence sur le style de Proust ?
Vous avez raison de soulever la question. John Ruskin, c'est un homme à phrases longues. Mais surtout, la traduction est une affaire que pratiquent à l'époque tous les grands écrivains. Et Gide le dit : « Si on ne traduit pas au moins un ou deux livres, on ne devient pas écrivain. » C'est-à-dire que si on fait beaucoup de traductions, on se forme le style

Qu'avez-vous découvert sur son style en établissant l'édition critique de la Pléiade ?
Proust adore citer, sans le dire, du Baudelaire ou du Balzac. La *Recherche* est un texte, comme chez Joyce d'ailleurs, plein d'allusions littéraires non identifiées. En fait, son vocabulaire n'est pas difficile, il est beaucoup moins riche que celui de Balzac ou de Chateaubriand, par exemple. Etienne Brunet a fait un gros travail informatique sur le vocabulaire de Proust, grâce auquel on découvre qu'il emploie toujours les mêmes mots.

Quels sont les mots qui reviennent le plus souvent dans la *Recherche* ?
Si je me souviens bien, on trouve « temps », on trouve « amour » et le troisième serait « maman » ou « mort ». « Temps », c'est le dernier mot du *Temps retrouvé*, il est partout. Proust emploie des mots très simples. En fait, c'est un auteur simple, c'est la réalité qui est complexe.

Avec ce paradoxe qu'il est asthmatique et qu'il fait des phrases qui réclament du souffle pour le lecteur…
Là encore, on a fait des décomptes savants. Un tiers des phrases de Proust sont longues. Un tiers seulement. Mais elles font impression. Un tiers en revanche sont très courtes, comme par exemple : « Bouleversement de toute ma personne. » Il y a chez lui de magnifiques phrases nominales et des phrases courtes. Nombre de ses maximes auraient pu être composées au XVII[e] siècle, quand il écrit par exemple : « Là où la vie emmure, l'intelligence perce une issue. » Phrase que je trouve bouleversante.

A-t-il été marqué par la Première Guerre mondiale, qui survient au lendemain de la publication de *Du côté de chez Swann* ?
Oui, il a écrit avant l'armistice de 1918 à madame Straus : « Que de choses nous avons vécues, l'affaire Dreyfus, la guerre… » La guerre, il en parle à sa manière, en n'évoquant que ce qu'il voit.

C'est le contraire de l'écrivain engagé, Proust, d'une certaine façon ?
Oui et non. Il y a l'affaire Dreyfus et la guerre. Dans les deux cas, on voit clairement de quel côté il était. Pour la guerre, il n'est évidemment pas belliciste. Il est patriote mais il n'est pas nationaliste.

Quelle répercussion aura la mort de son secrétaire et ami Alfred Agostinelli en 1914 ?
Outre la souffrance personnelle de Proust, certainement un enrichissement de l'intrigue et de la réflexion sur la vie, qui s'incarne principalement dans le personnage asexué de la *Recherche* qui s'appelle Albertine *[et donne son nom au volume* Albertine disparue, *NDR]*. Cette liaison, cet amour et cette souffrance nourrissent l'œuvre.

Agostinelli est-il l'être que Proust a le plus aimé après sa mère, comme cela a été dit ?
C'est lui qui l'a dit. Il a vraisemblablement aimé d'autres êtres : Reynaldo Hahn, Lucien Daudet et bien sûr des personnes de sa famille proche : ses parents et ses grands-parents.

Quelles sont les plus belles années de sa vie ?
Sa jeunesse. Mais tout dépend où on situe la beauté. Si la beauté est dans la réalisation d'un chef-d'œuvre, c'est la fin de sa vie. Mais si le bonheur est dans la jouissance immédiate, il ne l'a connu en effet que dans sa jeunesse.

Le prix Goncourt, en 1919, lui change-t-il la vie ?
Pas pour une question d'argent, de droits d'auteur. Mais il est content parce qu'il sent qu'il va être lu, que ça va le faire connaître. Et ce qu'il veut, c'est être connu. Pas par narcissisme. C'est vraiment l'idée qu'il fait une œuvre extraordinaire et que ce serait très triste de l'enterrer.

ÉCRIRE, POUR LUI, C'EST UN MOMENT DE BONHEUR

Il a besoin de reconnaissance ?
Oui, absolument. C'est pour ça aussi qu'il a été content de recevoir la Légion d'honneur et il aurait peut-être voulu entrer à l'Académie française. L'Académie, à un moment, on lui en parle. Il sonde quelques académiciens qui lui disent : « Attendez, patience. » Il existe un danger que Marcel Proust perçoit évidemment très vite, et dont il fait état dans les dernières pages du *Temps retrouvé*, c'est justement d'être rattrapé par la caricature qu'on donne de lui. Quand il écrit notamment qu'il ne faudrait pas qu'on voie en lui un « fouilleur de détails », alors qu'il cherche les « grandes lois ». Il a l'impression, le pressentiment, qu'une méprise sera régulièrement commise.

Proust arborait-il des masques ? Pour recueillir des informations, saisir sur le vif des propos, des attitudes ?
Oui, absolument. D'ailleurs, on ne peut pas être un grand romancier si on n'est pas, en quelque sorte, invisible. Nous sommes de nos jours encombrés, au contraire, de romanciers qui ne savent pas se cacher. Proust savait se cacher. Il était obligé d'ailleurs. Tous les malheurs qu'il a subis, il les a retournés en bonheurs d'une certaine façon.

Quels sont les lieux qui ont le plus compté pour lui ?
Cabourg bien sûr, Venise aussi, mais fondamentalement c'était un Parisien. Un Parisien né à Auteuil et ayant une maison de campagne à Auteuil, si on peut l'appeler comme ça. Et le VIII[e] arrondissement. Mais, le connaissant, je pense que Paris était un hasard. S'il avait été limousin, cela aurait été Limoges.

D'où viennent ses inventions de noms ? Pourquoi Balbec, par exemple ?
Ces noms, il les prend en Normandie. Avec Bolbec, il change le « o » en « a ».

Vous faites remarquer qu'il n'y a jamais de dates dans la *Recherche*.
Oui, pas de prix, pas de dates, pas de chiffres.

Il ne voulait pas rendre ses textes périssables ?
Oui, c'est sûrement une très bonne raison. Et aussi, tous les temps lui étaient « présent ». Il avait une mémoire qu'il a comparée avec celle de Mozart ou de Georges Enesco, tous ces grands artistes dont on dit qu'ils savaient tout par cœur. De même, il retient tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a senti et tout ce qu'il a écrit. Et il sait où cela se trouve. Cette mémoire expliquerait qu'il n'y ait aucune date, ni dans ses lettres, ni dans son œuvre en général.

Pourquoi n'y a-t-il pas de prix non plus ?
Les prix, il considérait que c'était mal élevé. C'est le contraire de Balzac, qui met tout le temps des chiffres et même des pages entières de comptes dans *La Maison du Chat-qui-pelote*. Alors que Proust vivait dans une sorte de nuage qui faisait que tout ça lui était assez indifférent. Il ne savait pas ce qu'il avait comme économies, comme fortune, combien il fallait donner de pourboire. De même, les dates, il n'en voulait pas. A cause de cela, on n'est jamais absolument sûr de l'âge de ses personnages. Il a fallu des travaux très savants pour essayer d'établir une chronologie de la vie de Swann par exemple. Proust a aboli le temps. C'est une technique comme une autre.

Il a évoqué son « détachement de tout ».
Oui, mais je ne crois pas que ce soit vrai. Proust aimait la vie, ce n'était pas un maniaco-dépressif.

Avait-il une fascination pour les progrès techniques ?
Oui, il les intègre tous. Vous trouvez tout dans son œuvre : la voiture, une allusion au cinéma, et cette invention extraordi-

Célestine Albaret, ici en 1973, travailla aux côtés de Marcel Proust pendant neuf ans, jusqu'à sa mort. « Ce sont vos belles petites mains qui me fermeront les yeux », lui disait-il. On lui doit la sauvegarde des derniers textes de l'auteur.

naire de 1910, le « théâtrophone », qui permettait d'entendre Wagner ou Debussy au téléphone… Tout ça l'intéresse.

Comment s'y prenait-il pour s'atteler à l'écriture ?
Proust écrivait la nuit, comme Balzac et Saint-Simon. Il écrivait sur ses genoux, avec une « plume mécanique » et sur n'importe quoi, comme du papier à cigarettes. Et à une vitesse impressionnante, qui compense les moments où il ne le fait pas. Il met très longtemps à mettre la machine en marche. Ecrire, pour lui, c'est un moment de bonheur.

Curieusement, il n'utilisait pratiquement jamais de carnet de notes.
Il y a quatre carnets, dont un seul peut vraiment être considéré comme un carnet de notes. C'est là que se trouve le point de départ de *Contre Sainte-Beuve*. Mais ces carnets sont à concevoir comme des petits cahiers. C'est un hasard, madame Straus lui offre ces quatre carnets et il commence à écrire là-dessus. Rien n'est très méthodique chez lui. Il commence par des petits carnets puis développe dans les cahiers. Ces quatre carnets ne sont que des supports pour les notations qui auraient pu se trouver ailleurs.

Comment Proust s'y retrouvait-il dans ses textes ?
Il ne numérotait pas les pages, pas plus qu'il ne datait ses lettres. C'est ahurissant en fait. Il avait tout en mémoire. Il jouait avec ses cahiers – on a des témoignages là-dessus. Il plongeait dans ses piles.

Il avait besoin de se mettre en condition ?
Il y a toujours des rituels chez tous les écrivains. Lui, il commence par regarder le journal, lire le courrier, écrire des lettres. Il lit six à huit quotidiens : *Le Gaulois*, *Le Figaro*, etc. Pendant la guerre, il lit même *Le Journal de Genève* pour avoir un autre point de vue sur la guerre de 1914. Il lit aussi *L'Action française* parce que c'était, il faut bien le dire, malheureusement, un grand journal. Il lit beaucoup et très vite. Il ne boit que de la bière ou du lait. Et du café, quatorze tasses.

Est-il mort de surmenage ?
Je crois qu'il est d'abord mort de sa maladie Et ensuite d'une mauvaise hygiène. Mais cinquante et un ans, c'était la moyenne d'âge à l'époque pour la mort des hommes. Il avait un régime alimentaire désastreux. Il prenait énormément de caféine, ce qui lui a usé l'organisme. D'autre part, non seulement il était asthmatique, mais il est mort d'une pneumonie. On n'avait pas d'antibiotiques. Ses poumons ne fonctionnaient presque plus.

Il n'a pas eu l'occasion de corriger sur épreuves ses derniers volumes ?
Non. Il ne corrige pas *Albertine*, il ne corrige pas *Le Temps retrouvé*. A mon avis, il y a quelques classements qui surprennent, quelques petites répétitions, quelques tournures de phrases qu'il aurait changées s'il avait eu le temps. Pas dans la fin du *Temps retrouvé* mais à des moments intermédiaires.

Comment expliquez-vous le nombre de versions de cette dernière publication ?
D'abord, lui-même se relisait très mal. Ensuite, il avait une écriture parfois difficile. Il demandait aussi beaucoup à l'imprimeur, en changeant tout le temps les choses. Il en demandait trop. Mais des fautes de français, on ne peut pas dire qu'on en ait relevé beaucoup.

Est-ce que, à un moment, Marcel Proust se sent soulagé car il a l'essentiel de l'œuvre derrière lui ?
On peut dire que, vers 1918, il a en effet l'essentiel de l'œuvre derrière lui, oui. Mais le véritable soulagement, il l'éprouve au printemps 1922, au cours d'un épisode que Céleste Albaret a raconté de manière très émouvante plusieurs fois. Il l'appelle et lui dit : « Maintenant, Céleste, je peux mourir. J'ai écrit le mot "fin". »

Dessiné de la main même de Proust, cet autoportrait le représente à longe près de son ami Reynaldo Hahn, qui lui fut fidèle ,usqu'à ses derniers jours.

Quel est l'être le plus proche de lui dans les dernières années de sa vie ?
Sur le plan amoureux, on ne sait pas grand-chose. La dernière recrue que j'ai identifiée est un certain Brice, qui ensuite va retourner aux Etats-Unis. Mais sinon, jusqu'à la fin, il recevait Reynaldo Hahn. Lucien Daudet s'était éloigné, il y avait une forme d'amertume, de jalousie, mais ils restent en correspondance. Et puis il avait des amis toujours prêts à venir le voir à trois ou quatre heures du matin. On ne ferait pas ça pour beaucoup de monde.

Il avait tout de même des fantasmes très particuliers. Dans votre biographie, vous racontez une scène incroyable avec des rats…
Elle n'est pas contestable, il y a trop de témoignages. Le premier à l'avoir écrite, c'est Maurice Sachs, puis Walter Benjamin *[traducteur de Proust en allemand, NDR]* et un Anglais, John Agati, dans un livre qui s'appelle *Ego*. Tous sont allés dans la maison de passe, rue de l'Arcade à Paris. On leur a dit qu'un monsieur correspondant au signalement de Proust, blême, lorsqu'il n'arrivait pas à jouir, décidait de le faire non pas avec quelqu'un mais en regardant un jeune homme se masturber. Et il faisait apporter une cage avec des rats, qu'il faisait percer avec des épingles à chapeau…

La vue des rats percés l'excitait ?
Oui.

Il y a des témoins directs ? Cette histoire est-elle vraie ?
Non, il n'y a pas de témoins directs. Agati prétend qu'il voyait passer ce « monsieur blême » dans les couloirs de l'hôtel et parfois un garçon portant une cage. Et je me rappelle le duc de Valmont me disant, quand on passait devant le bar du ratodrome, où avaient lieu des courses de rats, porte de Champerret : « C'est au bar du ratodrome que Proust se procurait les rats. » Il y a un passage, dans la *Recherche*, où le Narrateur rêve de ses parents dans une cage, transformés en rats couverts de pustules. Naturellement, c'est un roman. Adrien Proust avait mené des recherches sur la peste et sur les rats. Dans une interview, il a déclaré à la journaliste : « Mais madame, les rats, les rats, il n'y a que ça ! » Alors j'ai imaginé, dans ma biographie, qu'un petit enfant sensible et fragile, qui écoute à table, voit le personnage si imposant, si terrifiant qu'est son père dire : « Les rats, les rats, il n'y a que ça ! » Donc, je la crois malheureusement vraie cette histoire. C'est une perversion de dernier recours, qui n'apparaît pas dans la jeunesse de Proust mais au contraire dans la période de grande faiblesse sexuelle qui caractérise la fin de sa vie. On peut dire que cela lui permettait de triompher d'une angoisse.

Savez-vous pourquoi il voyait la mort comme « une grosse femme noire » ?
C'est un cauchemar de la fin de sa vie. Un mauvais rêve du malade qui va mourir. Certains ont dit que c'était sa mère.

Que pensez-vous de la postérité de son œuvre ?
Se demander ce qui a vieilli chez Proust, c'est comme se demander ce qui a changé dans un tableau de Rubens. On peut toujours dire que le costume n'est plus de nos jours. Mais cela n'enlève absolument rien à la grandeur de l'œuvre. Pour ce qui est de la difficulté à lire Proust aujourd'hui, il y a tellement de témoignages de gens qui nous disent : « Proust a changé ma vie, j'étais à l'hôpital et sa lecture m'a fait oublier mon mal… » Les grandes œuvres sont des grâces qui touchent.

ANN RONAN PICTURE LIBRARY

ROGER-VIOLLET

Proust en 1913

❖

IL Y A CENT ANS, MARCEL PROUST FAISAIT PARAÎTRE *DU CÔTÉ DE CHEZ SWANN* À COMPTE D'AUTEUR, AUX ÉDITIONS GRASSET. UN TOURNANT DANS LA VIE DE L'ÉCRIVAIN QUI, LA MÊME ANNÉE, APRÈS S'ÊTRE BATTU POUR VOIR SON CHEF-D'ŒUVRE PUBLIÉ, AFFRONTERA SES PREMIERS DÉBOIRES FINANCIERS ET CONNAÎTRA SON PLUS GRAND CHAGRIN D'AMOUR. RÉCIT D'UN MILLÉSIME CRUCIAL POUR L'HOMME, L'ÉCRIVAIN ET LA LITTÉRATURE MONDIALE.

La rue d'Amsterdam, en 1913, à quelques pas du domicile de Marcel Proust, s tué au 102 boulevard Haussmann.

Beaucoup d'hommes sont fêtés lors de leur centenaire. Mais peu d'œuvres ont droit au même traitement. *A la recherche du temps perdu* est de celles-là. Il y a un siècle paraissait *Du côté de chez Swann*, point d'orgue littéraire d'une année 1913 qui est celle de toutes les modernités. Le monde ne va pas tarder à basculer dans un nouveau cycle. Grâce à Marcel Proust, la littérature s'apprête, elle aussi, à changer d'ère.

L'année ne débute pourtant pas sous les meilleurs auspices pour l'écrivain. Son roman, dont l'écriture a débuté depuis bientôt quatre ans, n'a toujours pas trouvé d'éditeur. Le 23 décembre 1912, Proust a appris le refus de Gide de le publier sous la jeune mais déjà prestigieuse couverture de la NRF de Gaston Gallimard. Un rendez-vous manqué : le grand écrivain n'a fait que survoler le début de l'œuvre, sans en apprécier la délicieuse complexité… Le lendemain, c'est Fasquelle qui lui renvoie son texte, après une note de lecture assassine du critique de théâtre Jacques Madeleine : « Au bout des sept cent douze pages de ce manuscrit, après d'infinies désolations d'être noyé dans d'insondables développements et de crispantes impatiences de ne jamais pouvoir remonter à la surface on n'a aucune notion de ce dont il s'agit », assène Madeleine, avant de conclure : « Sa phrase fuit de partout. » Joyeux Noël…

LE TEMPS DES DOUTES

Le mois de janvier ne s'annonce guère plus glorieux : la maison Ollendorff, à qui Proust a proposé de participer aux frais, refuse à son tour le manuscrit, avec cette formule mémorable du directeur de la maison, Alfred Humblot : « Je suis peut-être bouché à l'émeri, mais je ne puis comprendre qu'un monsieur puisse employer trente pages à décrire comment il se tourne et se retourne dans son lit avant de trouver le sommeil. » Le 16 janvier, la *NRF* renonce à programmer la publication d'un extrait du roman. Si bien que, le 25, Proust en vient à se demander s'il faut encore chercher à faire publier son livre, tant il semble « en si profond désaccord avec les moins bêtes de [ses] contemporains ». Cette période lui inspirera, dans *Le Temps retrouvé*, cette conclusion amère du Narrateur : « Bientôt, je pus montrer quelques esquisses. Personne n'y comprit rien. »

« A l'orée de 1913, Proust est encore un homme qui se cherche », analyse aujourd'hui Antoine Compagnon, éminent spécialiste de l'œuvre et auteur, de janvier à avril 2013, d'une série de cours au Collège de France autour de ce fameux millésime. « 1913 est l'année où il se rendra compte qu'il a fait un grand livre. Au début de l'année, il n'en est pas encore sûr, puisqu'il a été refusé par plusieurs éditeurs. Il est donc logique qu'il ait un certain doute sur son entreprise

L'année de la modernité

❖

Le monde ne basculera qu'un an plus tard dans la guerre, mais, pour les arts et la culture, 1913 apparaît déjà comme une année charnière, qui vient consacrer la modernité par une floraison d'œuvres de premier plan. Sur la scène littéraire, outre *Du côté de chez Swann*, paraissent ainsi plusieurs ouvrages qui marqueront profondément leur époque, que ce soit *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier, *Alcools* de Guillaume Apollinaire ou *La Prose du Transsibérien* de Blaise Cendrars. Même effervescence du côté des arts graphiques, qui voient la consécration des mouvements cubiste et fauviste à l'Armory Show de New York, tandis que l'expressionnisme triomphe grâce à *Der Sturm*, à Berlin. L'art abstrait n'est pas en reste, avec la série des *Contrastes de formes* de Fernand Léger. Quant à Marcel Duchamp, il crée avec sa *Roue de bicyclette* son premier ready-made, abolissant la frontière entre l'objet manufacturé et l'œuvre d'art.

Dans le champ musical, tandis que Debussy, Fauré ou Bartók composent quelques œuvres majeures, éclate à Paris *Le Sacre du printemps*, ode à la vie composée par Igor Stravinsky et chorégraphiée par Nijinski pour les Ballets russes de Diaghilev. La première, au théâtre des Champs-Elysées, le 31 mai, occasionne un chahut monstre, ponctué de rires et de moqueries. Ce qui n'empêchera pas le ballet, surnommé « Massacre du printemps » par ses détracteurs, de s'affirmer comme l'une des œuvres les plus influentes du siècle.

La modernité, enfin, est perceptible dans le développement de nouvelles formes artistiques. Les premiers grands studios hollywoodiens sont fondés, sous la houlette de James Goldwyn ou des frères Warner, tandis que Charlie Chaplin débute sa carrière. Et la bande dessinée connaît son premier chef-d'œuvre, avec les débuts du Krazy Kat de George Herriman. Le XX[e] siècle peut débuter. J.B

Le Sacre du printemps de Stravinsky, présenté au théâtre des Champs-Elysées à Paris en 1913, est accueilli par des quolibets.

Mais, à la fin de l'année, il aura le sentiment d'avoir fait quelque chose d'important. Un livre qui compte. » En attendant, en mal de confiance, il se tourne vers un ami de longue date, René Blum, frère cadet de Léon. Ce dernier va lui servir d'intermédiaire auprès d'un jeune éditeur à la gloire naissante et aux méthodes innovantes : Bernard Grasset (lire l'encadré ci-dessous).

PROUST « ÉDITEUR DE LUI-MÊME »

Le 24 février 1913, Proust suggère à Grasset une édition à compte d'auteur, afin de faciliter les négociations. Il sait que, si celles-ci devaient échouer, il n'aurait d'autre choix que d'avoir recours directement à un imprimeur. Cette dernière humiliation lui sera heureusement épargnée : sans avoir jeté un œil au manuscrit, Grasset accepte sa proposition. Marcel consent à un pourcentage sur les ventes mais demande à garder la propriété de l'ouvrage – détail qui aura son importance au moment de son passage chez Gallimard. Il fixe le nombre de lignes par page (35) et le nombre de mots par ligne (entre 45 et 50). S'intéresse à la typographie, aux marges, au papier. Surtout, il exige un prix de vente bas pour un livre aussi épais : 3,50 francs, soit environ 11 euros d'aujourd'hui. Il s'en expliquera ainsi à ses amis : « Mon intérêt pécuniaire est moins grand pour moi que la pénétration de ma pensée dans le plus grand nombre possible de cerveaux susceptibles de la recevoir. »

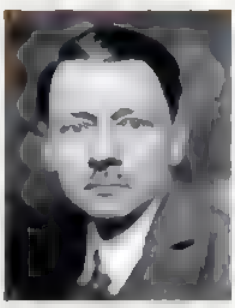
> « Je suis brisé par la correction de mes épreuves »

Le 11 mars, Proust renvoie à Bernard Grasset la proposition de contrat, accompagnée d'un premier versement de 1 750 francs. Et fait parvenir à l'imprimeur Charles Colin le manuscrit du premier tome, qui s'intitule encore *Les Intermittences du cœur* et compte 712 pages. Dès lors commence une intense période de travail où il devient « éditeur de lui-même », selon la formule de Franck Lhomeau et Alain Coelho dans leur *Marcel Proust à la recherche d'un éditeur*. A partir du 31 mars, il commence à recevoir les premières épreuves, soit 95 placards de 8 pages, qu'il s'empresse de remanier en profondeur. Il confie à Jean-Louis Vaudoyer, le 12 avril : « Je suis en train de corriger mes premières épreuves. Il m'en arrive chaque jour. Les corrections, jusqu'ici, j'espère que cela ne durera pas, ne sont pas des corrections. Il ne reste pas une ligne sur vingt du texte primitif. » Et voilà comment Proust inaugure ses fameuses « paperoles »...

« Ce travail d'éditeur, au fond, n'est pas très différent de ce qu'il faisait avant, juge Antoine Compagnon. Proust a l'habitude de réécrire, de remembrer, de découper, de recoller. Il continue donc naturellement à le faire avec ses épreuves. » Ce travail de titan, pourtant, l'assomme rapidement. Dans une lettre de mai à son ami Maurice Duplay, Proust se lamente : « Je suis brisé par la correction de mes épreuves dont je ne peux venir à bout, je change tout, l'imprimeur ne s'y reconnaît pas, mon éditeur me relance de jour en jour, et pendant ce temps ma santé fléchit entièrement. »

Grasset et Gallimard : destins croisés

❖



C'est Bernard Grasset (à gauche) qui publiera le premier tome de la *Recherche*, la NRF de Gaston Gallimard l'ayant refusé

Hormis leur année de naissance – 1881 –, les deux éditeurs qui publieront la *Recherche* paraissent dissemblables en tous points. Né à Montpellier, étudiant en sciences économiques, Bernard Grasset a grandi bien loin du sérail parisien. Ce sont pourtant les écrivains qui l'attirent. Proche de Jean Giraudoux, il fonde en 1907 Les Editions nouvelles, afin de publier son ami Henri Rigal. Le succès n'attendra pas longtemps : Grasset rafle bientôt deux Goncourt consécutifs, en 1911 pour *Monsieur des Lourdines* d'Alphonse de Châteaubriant, et en 1912 pour *Filles de la pluie* d'André Savignon. Il a pour lui des méthodes nouvelles, qui viennent ébranler un monde littéraire encore ancré dans le XIXe siècle : publicité, services de presse, communiqués payés, tirages conséquents. Autant de leviers dont Proust bénéficiera lors de la parution de *Du côté de chez Swann*. Mais les difficiles négociations de 1916 et l'indemnité que demandera l'éditeur pour voir son auteur filer à la concurrence lui vaudront une mention peu flatteuse dans *Sodome et Gomorrhe*, où Proust le compare à « un couteau à papier en ébène ».

Également âgé de 32 ans en 1913, Gaston Gallimard est issu, lui, d'une famille parisienne lettrée. Son père, Paul, est rentier, traducteur de Keats pour le Mercure de France et collectionneur de livres rares. Le fils deviendra dandy, séducteur indolent et passablement désœuvré. Or la *Nouvelle Revue française*, créée en 1908 sous la tutelle de Jean Schlumberger et d'André Gide, cherche un gérant fortuné. Ce sera Gaston, qui adjoint à la revue en 1911 un « comptoir d'édition ». Les premiers livres publiés par la nouvelle maison sont signés Paul Claudel, André Gide et Charles-Louis Philippe. Mais il faut attendre la publication, en 1919, d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs* pour voir Gallimard remporter son premier prix Goncourt. Bien d'autres suivront sous la houlette de Gaston Gallimard, qui dirigera la maison familiale pendant plus d'un demi-siècle.

J.B.

ROGER-VIOLLET

Plus casanier que reclus, Proust profite du nouveau système de théâtrophone pour écouter à distance et en direct les concerts joués dans les salles parisiennes.

Devant le nombre de corrections, l'imprimeur est obligé de recomposer complètement les secondes épreuves, occasionnant un surcoût que Grasset facture à Proust : 595 francs en juin pour les 45 premiers placards, 471 en novembre pour le reste. En tout, c'est plus de 1 000 francs que l'écrivain sortira de sa poche pour financer ces remaniements, qui s'ajoutent aux 1 750 francs du contrat initial – soit un total équivalant à environ 9 500 euros actuels, pour voir enfin son œuvre publiée. Proust assume, de façon poignante, auprès de son ami Louis de Robert : « Je trouve tout naturel de me démener pour elle, comme un père pour son enfant. »

SAVOURER LE PRÉSENT

Cet enfant pèse toujours moins sur les finances de Proust que ses déconvenues à la Bourse. En cette année 1913, il accumule en effet de lourdes pertes qui entament sensiblement son capital – premiers pas vers la banqueroute qu'il connaîtra à la fin de sa vie. En mai, il annonce à Mme Straus qu'il a perdu « plusieurs centaines de mille francs dans un investissement hasardeux dans des mines de Malaisie » – sans doute exagère-t-il la somme. Il se dit « ruiné », mais s'en amuse encore : « Il suffit que je fasse une spéculation financière pour que le roi du Monténégro choisisse le jour de la liquidation pour refuser de rendre Scrutari. »

S'il passe le plus clair de son temps au lit, Marcel ne vit pas pour autant reclus. « Proust lit sept journaux tous les matins, rappelle Antoine Compagnon. Il sait tout ce qui se passe à Paris et dans le monde. Il est attentif à l'actualité politique, comme il le sera à l'activité militaire durant la guerre. » Il suit également les nouveautés musicales grâce au miracle du théâtrophone, un ingénieux système mis au point par le futur aviateur Clément Ader, et qui permet à Proust d'écouter de chez lui les représentations de l'Opéra Garnier et d'autres grandes salles parisiennes. « Je peux dans mon lit être visité par le ruisseau et les oiseaux de *La Symphonie pastorale* dont le pauvre Beethoven ne jouissait pas plus directement que moi puisqu'il était complètement sourd », glisse-t-il non sans malice.

Il savoure néanmoins ses rares sorties, conscient de « l'amour ardent [qu'il a] des choses et qui peut-être en effet est un peu surexcité par la privation ». Le 26 février, il est ainsi à la salle Pleyel, où le quatuor Capet interprète *La Grande Fugue* de Beethoven. Le 19 avril, il va écouter, à la salle Villiers, la sonate de César Franck jouée par Georges Enesco et Paul Goldschmidt, dont il apprécie « les pépiements douloureux ». Le 21 mai, il enfile sa pelisse pour voir *Boris Godounov* aux Ballets russes. Le 29, enfin, il assiste à la première du *Sacre du printemps*, au théâtre des Champs-Elysées (lire l'encadré p. 27). Le soir même, il dîne chez Larue, place de la Madeleine, entouré de Stravinsky, Diaghilev, Nijinski et Cocteau.

AGOSTINELLI : PASSION ET JALOUSIE

Pourtant, Marcel Proust apparaît morose auprès de ses amis. Depuis le début de l'année, il se lamente de ses « chagrins » qui lui rendent la vie « si cruelle ». Cette douleur a un nom : Alfred Agostinelli. L'écrivain a en effet retrouvé son ancien « mécanicien » – nom donné à l'époque aux chauffeurs –, qu'il avait connu à Cabourg en 1907. Ayant perdu sa place dans une compagnie de taxis de Monaco, ce dernier est revenu à Paris au printemps pour proposer ses services à son ancien patron. Ne voulant pas se séparer de son chauffeur, Odilon Albaret, le mari de Céleste, Marcel lui propose alors « sans confiance » un emploi de secrétaire, « pour faire la dactylographie de son livre ». Et l'invite à emménager chez lui, boulevard Haussmann, avec sa compagne Anna.

Agostinelli a 25 ans. Les rares photos qu'on connaît de lui montrent un homme élégant au visage rond, au front haut, à la moustache finement taillée. Rêveur et intelligent, il séduit rapidement Proust, qui voit en lui « un être extraordinaire possédant peut-être les dons intellectuels les plus grands [qu'il ait] connus ». Se noue alors entre l'écrivain et son secré-

Alfred Agostinelli, séduisant secrétaire de Proust, inspirera le personnage d'Albertine.

Un continent sur le pied de guerre

❖

Difficile, à l'orée de 1913, d'imaginer la déflagration que connaîtra bientôt l'Europe. Celle-ci sort en effet d'une rare période de paix. Quatre décennies marquées par une croissance soutenue, dopée par les progrès techniques nés de la révolution industrielle. Autant de gages de prospérité qui devraient inciter à raison garder.

Le Vieux Continent bruisse pourtant d'un sourd mécontentement. De violentes grèves ouvrières y éclatent un peu partout. Les Balkans, déjà, sont sur le pied de guerre. Le 30 mai, la première guerre balkanique prend fin, consacrant la défaite de l'Empire ottoman. Mais les vainqueurs peinent à s'entendre et, un mois plus tard, Grecs et Serbes déclarent la guerre aux Bulgares, excitant les ardeurs de la Russie et de l'Autriche-Hongrie. Une répétition générale qui préfigure l'escalade qui suivra, un an plus tard, l'attentat de Sarajevo.

La situation des Balkans est d'autant plus préoccupante que la rivalité franco-allemande est loin d'être éteinte. Attisé par « l'esprit de revanche » né de la guerre de 1870, ce conflit latent se précise au fil de la course aux armements et de l'accroissement régulier des effectifs militaires. Des tensions éclatent en octobre à Saverne, en Alsace-Lorraine, à la suite de propos injurieux d'un militaire allemand. À l'automne, le kaiser Guillaume II déclare à son allié austro-hongrois que « la guerre entre l'Est et l'Ouest sera inévitable à la longue ». La Belle Époque est bientôt finie. L'Europe vit là sa dernière année de suprématie. J.B.

L'assassinat du roi Georges Ier de Grèce, le 18 mars 1913, fait la une du supplément du quotidien italien, le *Corriere della Sera*.

taire une troublante relation, faite de petits plaisirs physiques et de grandes douleurs intimes. Car, s'il cède volontiers aux avances de Proust, Alfred Agostinelli n'en aime pas moins les femmes, à commencer par sa compagne, que Proust supporte mal et qui le lui rend bien. Terrible passion que celle de Marcel, qui sait son amour impayé de retour mais n'en entretient pas moins avec son employé quelque sombre marchandage. Toute l'année, il couvrira l'objet de son cœur de cadeaux et de reproches, gagné par une intense jalousie qu'il sublimera à travers celle de Swann pour Odette, dans des pages qu'il réécrit pendant l'été.

Le 26 juillet, Proust part pour Cabourg avec Agostinelli, Anna et Nicolas Cottin, son valet de chambre. Voilà six ans que l'écrivain revient chaque été au Grand Hôtel, où il se sent si bien. Le 4 août, pourtant, au retour d'une excursion à Houlgate avec Agostinelli, Proust décide subitement de prendre le train avec le jeune homme – scène magnifiée, des années

> « Pourquoi faut-il qu'il me soit si douloureux de tant l'aimer ? »
>
> ANDRÉ GIDE À MARCEL PROUST, À PROPOS DE *DU CÔTÉ DE CHEZ SWANN*

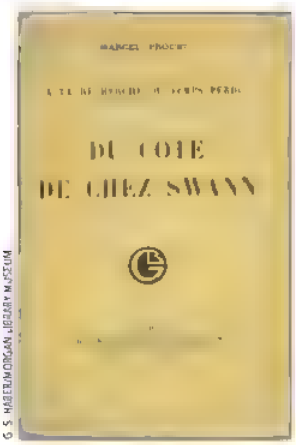
plus tard, dans *La Prisonnière*, qui voit le Narrateur rejoindre Paris avec Albertine afin de l'éloigner de Mlle Vinteuil et de son amie. Pourquoi ce départ précipité ? À tout le moins, Proust semble vouloir cacher sa liaison avec Agostinelli. Il s'en explique auprès de son conseiller financier (et ex-amant) Albert Nahmias, dans une lettre du 11 août : « Évitez de parler de mon secrétaire. Les gens sont si stupides qu'ils pourraient voir là (comme ils ont vu dans notre amitié) quelque chose de pédérastique. Cela me serait bien égal pour moi mais je serais navré de faire du tort à ce garçon. »

Il n'est pas au bout de ses peines. Passionné de mécanique, Agostinelli s'entiche bientôt d'aviation – sujet de nombreuses querelles avec Proust, qui ne veut pas le voir « s'envoler ». Il cède pourtant et, à l'automne, lui offre de coûteuses leçons de pilotage auprès du pionnier Louis Blériot, à l'aérodrome de Buc. Pour subvenir aux besoins du jeune homme, il en vient à vendre des actions de Royal Dutch. « J'aimais vraiment Alfred, confiera-t-il en octobre 1914 à Reynaldo Hahn. Ce n'est pas assez de dire que je l'aimais, je l'adorais. »

LA PUBLICATION, ENFIN !

Cette période clé dans la vie intime de Proust aura une influence majeure sur l'évolution du roman. Depuis la mi-mai, déjà, il a abandonné son titre initial pour *À la recherche du temps perdu*. Quant au premier volume, il s'intitulera *Du côté de chez Swann*, malgré les récriminations de Louis de Robert, qui le trouve « inconcevable tant c'est quelconque ». À la demande de Grasset, Proust accepte de mauvaise grâce d'en limiter la taille à 520 pages, divisant l'œuvre entière en trois volumes – un communiqué de Grasset présente d'ailleurs ce tome comme le premier d'une « trilogie », à com-

COLLECTION DAGLI ORTI



G. S. HARRIMAN LIBRARY MUSEUM

Le premier tome de la *Recherche*, édité à compte d'auteur, connaît dès le 14 novembre 1913 un honorable succès de librairie.

pléter en 1914 par *Le Côté de Guermantes* et *Le Temps retrouvé*! Ce plan sera bouleversé, d'abord par la guerre, bien sûr, mais aussi par l'irruption du personnage d'Albertine dans le roman.

A l'automne, la parution approche, il est temps de mobiliser les soutiens de Proust. Le 30 octobre, Grasset s'en entretient par courrier avec l'auteur : « Il y a trois façons de parler d'un livre journalistiquement, qui sont, dans l'ordre chronologique : les "indiscrétions", les "extraits", et les "articles de critique". » *Du côté de chez Swann* bénéficiera de tous ces moyens, et du soutien d'un Bernard Grasset convaincu sur le tard par son poulain.

Le livre paraît – enfin! – le 14 novembre 1913, truffé de fautes d'impression. La veille, Proust a donné un entretien au journal *Le Temps*, dans lequel il revient sur le propos de son livre, ses personnages et sa conception du temps : « Le style n'est nullement un enjolivement, explique-t-il, c'est la révélation de l'univers particulier que chacun de nous voit, et que ne voient pas les autres. Le plaisir que nous donne un artiste, c'est de nous faire connaître un univers de plus. »

Les premières réactions sont mitigées. Bien sûr, les amis de Proust donnent plusieurs articles dithyrambiques dans la presse, parmi lesquels Léon Daudet dans *Le Figaro*, Jean Cocteau dans *Excelsior* ou, plus tard, Jacques-Emile Blanche dans *L'Echo de Paris*. En décembre, le *Times Literary Supplement* en fait une recension élogieuse, qui compare l'œuvre proustienne à celle de Henry James. D'autres sont plus critiques, à l'image de Paul Souday, chroniqueur du *Temps*, qui s'en prend violemment au livre, en soulignant « les incorrections » et « la naïveté ». A quoi Proust répond : « Mon livre peut ne révéler aucun talent ; il présuppose du moins, il implique assez de culture pour qu'il n'y ait pas vraisemblance morale à ce que je commette des fautes aussi grossières que celles que vous me signalez. »

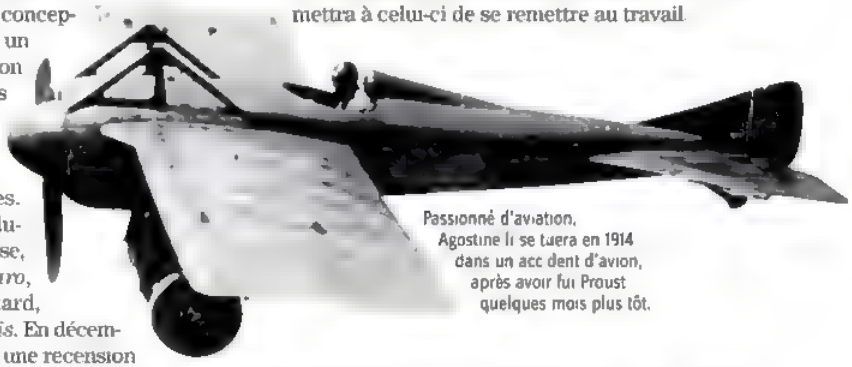
Le compte-rendu de *La Nouvelle Revue française*, signé Henri Ghéon, n'est pas plus enthousiaste, qui n'y voit là qu'une « œuvre de loisir ». Il faut attendre les lectures du jeune secrétaire de la revue, Jacques Rivière, puis d'André Gide pour que la maison Gallimard se ravise. Dans une célèbre lettre du 11 février 1914, Gide fait ainsi son repentir : « Depuis quelques jours je ne quitte plus votre livre. Hélas! Pourquoi faut-il qu'il me soit si douloureux de tant l'aimer?... Le refus de ce livre restera la plus grave erreur de la NRF. » Et l'auteur des *Nourritures terrestres* de confesser ainsi sa lecture trop hâtive de 1912 : « Je vous croyais, vous l'avouerai-je, "du côté de chez Verdurin". Un snob, un mondain amateur. »

ROGER-VIOLLET

ALFRED DISPARU

Contrairement à une légende tenace, les ventes de ce premier volume sont plutôt bonnes. Alors que le contrat initial prévoyait un tirage de 1 750 exemplaires, Grasset demande deux tirages supplémentaires de 500 ouvrages avant même parution, puis un autre de 1 380 exemplaires en décembre. 285 sont envoyés en service de presse, 207 sont remis à l'auteur pour son service personnel. En tout, l'éditeur vendra 3 300 exemplaires de *Du côté de chez Swann*, un relatif succès pour les standards de l'époque.

Ces chiffres devraient réjouir Proust au plus haut point – et sans doute l'assurent-ils au moins de sa qualité d'écrivain. Mais, en cette fin d'année 1913, Marcel est préoccupé par une tout autre affaire. Dans la nuit du 1er décembre, pendant qu'il dormait, Agostinelli et Anna ont quitté sans mot dire le 102 boulevard Haussmann. La « prisonnière » a fui dans le sud de la France, loin de cette relation étouffante. Pour Marcel, coutumier des séparations en douceur, cette rupture soudaine est intolérable. Il appelle aussitôt Nahmias, lui demande l'adresse de policiers capables de « suivre quelqu'un », avant de l'envoyer à Monte-Carlo chez le père d'Agostinelli. Il espère encore récupérer le jeune homme, passer un marché qui le fera revenir à Paris. Mais il faut croire que son secrétaire lui a déjà soutiré suffisamment d'argent, car Nahmias s'entend répondre que « tout est rompu ». Tout juste est-il enclin à reprendre une correspondance – aujourd'hui perdue – avec Proust, ce qui calmera l'écrivain quelques mois et permettra à celui-ci de se remettre au travail.



Passionné d'aviation, Agostinelli se tuera en 1914 dans un accident d'avion, après avoir fui Proust quelques mois plus tôt.

Marcel tentera bien encore d'attendrir son ancien amant, lui promettant une voiture, puis un avion qu'il aurait baptisé « Swann » – procédés transposés plus tard dans la *Recherche* avec la Rolls et le bateau que le Narrateur proposera à Albertine. Mais jamais Agostinelli ne reviendra : six mois plus tard, le 30 mai 1914, le jeune homme s'abîmera en mer lors de son second vol en solo, au large d'Antibes. On retrouvera le corps du noyé une semaine plus tard, avec dans les poches la somme de 6 000 francs (soit environ 20 000 euros). Ravagé par le chagrin, ébranlé par la déclaration de guerre, le 3 août, qui suspend la parution d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Marcel Proust se lancera dès lors à corps perdu dans la poursuite de son œuvre, laissant pour de bon derrière lui cette formidable et dramatique année 1913.

JULIEN BISSON

UN POÈTE DANS LA PÉNOMBRE

COMMENT PROUST ÉCRIVAIT-IL ? MULTIPLIANT LES AJOUTS, LE VOYANT RECLUS A COMPOSÉ L'ENSEMBLE DE LA *RECHERCHE* TELLE UNE MARQUETERIE. UNE « SURNOURRITURE » DESTINÉE À « VIVIFIER » LE TEXTE.

La parution de *Jean Santeuil* a fait litière de la légende d'un Proust mondain qui se serait retiré du monde pour écrire son grand œuvre. Même si la forme, celle du cycle romanesque, n'en a été décidée qu'en 1908, Proust a porté *A la recherche du temps perdu* tout au long de sa vie. Son projet primitif a été l'objet de nombreux remaniements et les « proustologues », en bons archéologues, ont étudié et comparé les différents états de la *Recherche*, des cahiers initiaux, qui forment les premiers brouillons, et du manuscrit de 1912, qui porte encore le titre *Les Intermittences du cœur*, aux divers textes publiés chez Grasset (*Du côté de chez Swann*, 1913), puis chez Gallimard (cinq volumes parus en 1918), sans parler des éditions dites « définitives » d'une œuvre que Proust n'a pu ni achever ni corriger.

On peut se faire une idée de ce « travail » de Proust écrivain en lisant l'édition de la Pléiade dirigée par Jean-Yves Tadié (voir notre entretien, pages 16 à 25), qui donne en appendice les esquisses. Proust n'a donc cessé de réécrire la *Recherche* et celle-ci aurait été bien différente si sa publication, d'abord prévue chez Grasset, n'avait pas été interrompue par des circonstances extérieures : la guerre, bien sûr, et la mort du « secrétaire » Alfred Agostinelli que Proust fait revivre sous les traits d'Albertine et qu'il introduit dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, dont le manuscrit, achevé dès 1912, a été profondément remanié. La *Recherche* croît ainsi par intussusception, craquant par le milieu à cause des nombreux « ajoutages » par lesquels Proust ne cesse de lui « réinfuser » une « surnourriture », comme il le dit lui-même dans une lettre à la *NRF*. D'où des manuscrits surchargés de corrections et des épreuves réécrites comme s'il s'était agi de brouillons. Proust, avec ses repentirs et son souci de « vivifier » le texte, a tourmenté ses éditeurs au point que Jacques Copeau a pu s'exclamer, en lisant les corrections d'une version des *Jeunes filles* : « Mais, c'est un nouveau livre ! »

LES « PAPEROLES » DE CÉLESTE

Le Narrateur se demande, à la fin du *Temps retrouvé*, s'il pourra terminer l'œuvre qu'il projette d'écrire. De même, les dernières années de Proust sont partagées entre la maladie qui le contraint à demeurer alité et le désir de porter son œuvre au degré de perfectionnement que son génie exigeait. Aussi Proust écrivait-il le plus souvent allongé, à la plume mécanique sur des cahiers, des carnets ou des feuilles volantes qu'il noircissait d'une écriture souvent peu lisible. Il ne numérotait ni ne paginait ses brouillons mais arrivait à s'y retrouver au moyen de tout un système de renvois d'un cahier à l'autre, les désignant par de petits dessins et allant jusqu'à baptiser certains cahiers : « Fridolin », « Babouche », « Vénusté »

L'inflation des ajouts a conduit la jeune gouvernante de Proust, Céleste Albaret, à inventer l'ingénieux système des « paperoles », bandelettes de papier qu'elle collait au bord des pages, repliées en accordéon et raboutées les unes aux autres – les plus longues atteignant deux mètres de long. La *Recherche* a ainsi été composée comme une marqueterie, l'écrivain juxtaposant des morceaux d'époques différentes. Ce *work in progress*, caractéristique de l'écriture proustienne, n'est pas sans effet sur son style, souvent raillé à cause de la longueur des phrases. Certains critiques y ont même vu un symptôme de sa complexion d'asthmatique. Ce reproche, fondé pour certains passages, est injuste, car la phrase proustienne n'est en moyenne pas plus longue que celle de Rousseau. Il empêche d'apprécier la spécificité du style proustien : la musicalité de son texte et l'invention des métaphores qui seules peuvent « donner une sorte d'éternité au style[1] ». Proust livre, par ailleurs, une excellente caractérisation de ce qu'est le style : « nullement un enjolivement […], pas même une question de technique, c'est – comme la couleur chez les peintres – une qualité de la vision, la révélation de l'univers particulier que chacun de nous voit et que les autres ne voient pas[2] ». L'écrivain grabataire qui vivait comme un hibou, reclus dans la pénombre de sa chambre, était donc avant tout un voyant, un de ceux auxquels on ne refuse pas le titre de poète.

JEAN MONTENOT

1. « A propos du style de Flaubert », Marcel Proust, *NRF*, 1920.
2. M. Proust au *Temps*, dans *Souvenir sur Marcel Proust*, Robert Dreyfus, Grasset, 1926, p. 287-292.

PAUL ALMÁSY-AKG

sa joie se changerait sans doute en désespoir, à moins que le plaisir de voir l'ingrat ne fût plus vif que tout. Une personne que j'ai trouvée fidèle au système des buts multiples pour une seule action fut M. de Norpois. Il acceptait quelquefois de s'entremettre entre deux personnes, par exemple entre deux amis brouillés, et cela faisait qu'on l'appelait le plus serviable des hommes. Mais il ne lui suffisait pas d'avoir l'air de rendre service à celui qui était venu le solliciter, il présentait à l'autre la démarche qu'il faisait auprès de lui, comme faite non à la requête du premier, mais dans l'intérêt du second, ce qu'il persuadait facilement à un interlocuteur suggestionné d'avance par l'idée que l'homme qui était devant lui était le plus serviable des hommes. De cette façon, jouant sur les deux tableaux, faisant ce qu'on appelle en termes de coulisse, de la contre-partie, il n'y allait jamais de son influence, et les services qu'il rendait ne constituaient pas une aliénation, mais une fructification d'une partie de son crédit. Quant à sa réputation d'homme serviable, elle multipliait d'autant plus, que chaque service rendu il avait l'air en somme d'en avoir rendu deux, et comme les deux intéressés étaient reconnaissants, cela augmentait aussi sa réputation d'ami efficace, qui ne donne pas des coups d'épée dans l'eau et dont toutes les démarches portent. Il était du moins, et avec des démentis comme en toute créature humaine, une partie de son caractère.

Pour en revenir à Albertine, plaisant plus qu'elle ne voulait et n'ayant pas besoin de claironner ses succès, elle ne parla à personne de la scène qu'elle avait eue avec moi auprès de son lit, et qu'une laide aurait voulu faire connaître à l'univers entier. Elle fut certainement désolée de n'avoir pu me faire plaisir et me donner un petit crayon d'or, par cette perversité des gens qui, attendris par notre gentillesse quoique ils ne consentent pas à nous accorder ce qu'elle réclame, veulent cependant faire le sacrifice d'autre chose, comme un critique dont l'article flatterait le romancier qui à la place il invite à dîner, comme la duchesse qui n'invite pas le snob avec elle, mais lui envoie une loge de théâtre un jour où elle ne va pas. Elle qui en me donnant ce souvenir elle me faisait un grand si le soir c « Cela m'a faire; je sai c'est que demande q conduite v mais même ce tort. Je

[illegible] si facile- [illegible] joutai-je [illegible] me rap- [illegible] actrice, [illegible] qu'il n'y [illegible] parliez [illegible] ave cela [illegible] ennemis [illegible] as vrai. [illegible] brasser [illegible] ami... » [illegible] nu des [illegible] l'amitié [illegible] e chose [illegible] lement, [illegible] et

« Oh ! mais non, répondit-elle, je ne fais pas semblant, je suis bien contente. » Mais elle ne m'avait pas répondu quand je lui avais demandé si elle voulait bien rester auprès de moi. Elle avait dit : « Je veux bien » à quelque chose qu'elle avait cru comprendre, mais qui n'était pas ma question. Elle avait répondu à côté, comme elle faisait souvent, ce qui me désolait, car je croyais alors que c'était un signe de sottise. Je ne savais pas encore que c'était un signe de mensonge. Elle avait répondu à côté parce qu'elle avait cru que je lui demandais si elle était contente de rester auprès de moi, ce qu'elle était en effet, mais ce n'était pas cela que je lui demandais. Je lui demandais si elle voulait bien rester auprès de moi, ce qu'elle ne voulait pas. Elle ne voulait pas, parce qu'elle avait un rendez-vous avec Andrée, qu'elle ne pouvait pas me dire, parce qu'elle ne savait pas encore qu'elle l'aurait, et qu'elle ne pouvait pas me dire

LES DESSOUS DE L'AFFAIRE DREYFUS

L'HABITUÉ DES SALONS POUVAIT S'ENGAGER POUR DE JUSTES CAUSES. L'HISTOIRE A SURTOUT RETENU LE NOM DE ZOLA, MAIS MARCEL PROUST FUT UN « DREYFUSARD » DE LA PREMIÈRE HEURE.

Pierre Abraham fait cette remarque que « Marcel Proust a vécu deux fois sa vie mondaine : la première en habit, fleur à la boutonnière, dans le monde réel ; la seconde en chemise de nuit, enveloppé de tricots, dans son lit de malade[1] ». La formule ne vaut pas seulement pour la vie mondaine. Elle vaut aussi pour la vie tout court. On le vérifie sans peine avec l'affaire Dreyfus. Dans le « monde réel », Marcel Proust s'y engagera avec vaillance. Dans la *Recherche*, elle y tient toute sa place, mais son écho en est comme assourdi.

Rappelons brièvement la chronologie des commencements de l'« Affaire ». Le 26 septembre 1894, le commandant Henry, adjoint au chef du contre-espionnage, a en main le « bordereau » qui donne la liste des documents secrets que l'auteur anonyme offre de vendre aux Allemands. Le 15 octobre, sur la foi d'une vague similitude d'écriture, le capitaine Dreyfus, seul officier juif de l'état-major, est arrêté. Désigné comme le traître, il est jugé par un conseil de guerre le 19 décembre, condamné à la dégradation publique et à l'emprisonnement à vie le 22. Il est embarqué, enfin, le 21 février 1895 pour être déporté à l'île du Diable, en Guyane. Il y demeurera plus de quatre ans, dans les affres de la captivité et l'ignorance de son « Affaire ». Celle-ci commence en juillet 1895 avec la découverte par le commandant Picquart que le traître n'est pas Dreyfus mais Esterhazy. Lequel est pourtant innocenté par un conseil de guerre tandis que Picquart est arrêté et que Zola publie dans *L'Aurore* de Clemenceau son fameux « J'accuse ».

« Je crois bien avoir été le premier dreyfusard, déclarera plus tard Marcel Proust, puisque c'est moi qui suis allé demander sa signature à Anatole France. » Dans la mobilisation pour la cause du capitaine, le jeune Marcel et son frère Robert sont bien, en effet, les chevilles ouvrières du « manifeste des intellectuels ». Celui-ci compte très vite plus de trois mille noms. Il suscite l'aigreur de Maurice Barrès – « la liste des intellectuels est faite d'une majorité de nigauds » – qui lance à son tour une contre-pétition prétentieusement dénommée « manifeste de l'intelligence ». Dans cette première période de l'Affaire, l'engagement de Marcel Proust est total. Il est de toutes les audiences du procès Zola et il voue une admiration éperdue au commandant Picquart à qui il parvient à faire passer, dans sa prison du Cherche-Midi, un exemplaire de son livre *Les Plaisirs et les Jours*. Plus tard, Proust prendra ses distances avec ceux qu'il appelait « les dreyfusards de la onzième heure ». Ajoutons qu'il fut déçu par la personnalité du capitaine Dreyfus, plus désireux d'oublier son drame que d'en jouer le héros. Il y a lieu de penser que Marcel Proust partagea le sentiment qu'il prête à la duchesse de Guermantes : « Quel malheur que nous ne puissions changer d'innocent ! »

Toutefois, de cet engagement personnel dans l'affaire Dreyfus, on ne trouve nulle trace dans la *Recherche*. Le Narrateur y semble comme neutre et occupé surtout à décrire les passions qui s'emparent des salons qu'il visite. Là, les correspondances entre le monde réel et le monde recréé sont simples à établir. Le salon de madame Verdurin, c'est celui de madame Straus qui, sous l'influence de Joseph Reinach, est le quartier général du dreyfusisme. Le salon d'Odette Swann, c'est le salon nationaliste de la comtesse de Loynes, l'une et l'autre ayant en commun un passé de « cocotte » et étant promises, dans le futur, selon le mot d'Adrien Hébrard, directeur du *Temps*, à « un demi-monde meilleur ». Du côté de Guermantes enfin, on se permettra de juger assez invraisemblable, quoique superbement décrite dans *Sodome et Gomorrhe*, la scène où le prince et la princesse se cachent à chacun leur conviction de l'innocence de Dreyfus et font dire des messes pour la paix de son âme. A moins qu'il ne s'agisse pour Marcel Proust d'une ultime tentative de sauver ce « monde vide et sans cœur » dont George D. Painter[2] dit justement que « l'affaire Dreyfus en aura rompu l'enchantement ».

MARC RIGLET

1. Cité par Albert Fournier, « Du côté de chez Proust », revue *Europe*, août-septembre 1970.
2. George D. Painter, *Marcel Proust* (Tallandier/Texto).

COLLECTION ROGER VIOLLET

DANS LA TOURMENTE DE LA GUERRE

ENGAGÉ VOLONTAIRE, PROUST AURAIT VOULU PRENDRE PART AU CONFLIT DÉCLARÉ EN 1914. FAUTE D'Y PARTICIPER, CE PATRIOTE METTRA À PROFIT CES QUATRE ANNÉES POUR EN FAIRE L'ÉCHO ET DÉVELOPPER, PLUS QUE PRÉVU, *LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU*.

Marcel Proust fut intensément patriote. Quoiqu'il ait été rayé des rôles de l'armée territoriale en 1912, il lui arrivait, la guerre ayant éclaté, de désirer être déclaré bon pour le service armé. Etant donné son état physique – insomnie, asthme, six jours et demi de réclusion au lit par semaine –, cette perspective n'était pas raisonnable. Lui-même en convenait. « Sans parler de l'incapacité résultant de mon état de santé, je me demande quel trouble je n'apporterais pas dans les services », écrit il à une correspondante. Et son ami, Antoine Bibesco, se moque gentiment de ses velléités guerrières lorsqu'il lui adresse le jour de la mobilisation générale un télégramme ainsi libellé : « J'espère que tu vas être pris dans les troupes de choc ! » Faute d'être embarqué dans la tourmente de la guerre, Proust va faire de la guerre son tourment. Il ressent bien sûr la douleur de savoir ses proches exposés. Son frère Robert est à Verdun, Jacques Rivière est fait prisonnier, Alain-Fournier meurt en septembre 1914. Reynaldo Hahn, mobilisé à Albi (« Mon petit Albigeois, tâchez de le rester », lui écrit Proust), obtient d'être envoyé au front et s'y comporte valeureusement.

Mais surtout, au-delà de l'intérêt permanent que l'écrivain lui porte - lecture quotidienne des journaux et suivi des batailles sur des cartes d'état-major –, la guerre prend le caractère d'une totalité obsédante. « J'ai assimilé la guerre si complètement, hélas, que je ne peux l'isoler ; elle est moins pour moi un objet (au sens philosophique du mot) qu'une substance entre moi et les objets », écrit-il à la princesse Soutzo. « Aussi bien, commente son biographe George D. Painter, il se fit un devoir de s'absorber dans la guerre avec autant de profondeur que dans la recherche de la vérité, dont elle devint, pour lui, un aspect ; la guerre était une mystérieuse entité, sinistre bien que passionnante, qu'il était absolument nécessaire de sonder, quelque impossible que ce fût d'y réussir, comme l'amour et la mort[1]. » La guerre occupe donc tout l'océanique chapitre II du *Temps retrouvé*, qui en compte trois. On comprend, en s'y plongeant, pour ne pas dire en s'y noyant, pourquoi il n'est pas d'usage de faire figurer Proust parmi « les écrivains de la Grande Guerre », en compagnie de Barbusse, de Dorgelès, de Genevoix ou de Céline[2]. D'abord, parce que la guerre dont il s'agit est la guerre vue de « l'arrière ». Ensuite, et surtout, parce qu'elle va fournir à Marcel Proust la matière d'une interprétation inattendue de l'homosexualité. Parce qu'elle sépare les sexes, suggère-t-il, la guerre offre à l'inverti de révéler, ou d'accomplir, l'inclination de sa nature. Deux figures principales soutiennent l'hypothèse.

Celle, noble, de Saint-Loup qui, dans les tranchées, poursuit un « idéal de virilité » et celui d'un « ordre de chevalerie purement masculine ». Celle, abjecte, de la « baronne » Charlus qui, dans le claque de Jupien, se fait flageller par des troufions en permission. Rien de plus insolite, donc, que cette Grande Guerre vue du côté de chez Proust où se mêlent des femmes, des vieillards et des embusqués, les destins d'un oncle et d'un neveu réunis dans leur « vice » caché et la nostalgie de leur aristocratie perdue, le tout subsumé, enfin, dans une théorie générale de l'homosexualité ! Mais la contribution essentielle de la guerre à la *Recherche* est ailleurs et elle est de taille. D'abord, elle fournit la circonstance du changement d'éditeur. Gide étant revenu de sa bévue initiale (voir page 28), la perspective s'offre à Marcel Proust d'être édité, comme il le souhaitait, par la NRF. Grasset, malade, renonce élégamment à ses droits. Surtout, dès lors que Proust prend le parti de ne rien publier tant que la guerre durera, il met à profit ces quatre ans pour développer son œuvre. La *Recherche*, telle que nous la lisons, compte 1 240 000 mots. C'est le triple de ce que nous aurions lu si, comme il était prévu, la suite et la fin du cycle étaient parues… en octobre 1914 !

MARC RIGLET

1. George D. Painter, *Marcel Proust* (Tallandier/Texto).
2. Brigitte Mahuzier, « Proust, écrivain de la Grande Guerre : le front, l'arrière et la question de la distance », *Bulletin Marcel Proust* (n° 52, 2002).

JACQUES BOYER-ROGER HOLLET

Proust, à l'âge de 21 ans. Il conservera jusqu'à sa mort ce tableau peint par Jacques-Emile Blanche.

Les objets du culte

❖

ILS ONT TRAVERSÉ LE TEMPS… DE LA PELISSE DOUBLÉE EN PEAU DE LOUTRE AU PETIT LIT EN CUIVRE OÙ PROUST A ÉCRIT LA *RECHERCHE*, EN PASSANT PAR LA CANNE ORNÉE DE SES INITIALES, LES RELIQUES SONT EXPOSÉES AU MUSÉE CARNAVALET À PARIS, GRÂCE À LA DONATION DU COLLECTIONNEUR JACQUES GUÉRIN.

Une poignée d'hommes et de femmes ont pu la voir, l'effleurer, la caresser, depuis la mort de Marcel Proust, en 1922. La fameuse pelisse doublée en peau de loutre du romancier, dans laquelle, dit-on, il s'enroulait pour écrire la *Recherche*, repose dans un carton des réserves du musée Carnavalet, à Paris. *Lire* a exceptionnellement été autorisé à exhumer cette relique, pièce maîtresse de la mythologie proustienne, célébrée aussi bien par Morand («un homme très pâle, ensaché dans une vieille pelisse») que par Cocteau («De ces randonnées d'où il rentrait à l'aube en croisant sa pelisse, blême…»). Lorsque le conservateur sort la pelisse du carton et la déploie sur une table, ce qui frappe tout de suite, outre le col de fourrure légèrement mité, c'est sa coupe particulière, étroite aux épaules et évasée en bas. Les maniaques proustiens pourront s'interroger à l'infini : est-elle plutôt gris tourterelle ou noir cendré ? La célèbre photo où Marcel Proust pose étrangement recroquevillé dans son manteau, assis sur une chaise, à Evian, en 1905, ne permet pas de trancher. Alors, on observe une dernière fois la pelisse, imaginant le romancier traverser les salons du Ritz revêtu de cette armure de dandy. Puis la pelisse rejoint son carton et les réserves du musée, de façon à demeurer protégée de la lumière.

C'est un véritable miracle si elle a pu parvenir jusqu'à nous, comme l'a raconté Lorenza Foschini dans son délicieux *Manteau de Proust* (Portaparole). On le doit à Jacques Guérin (1902-2000), bibliophile proustien et parfumeur fortuné, protecteur de Jean Genet et collectionneur de haut vol (capable de pister une lettre de Lautréamont quarante années avant de l'acquérir !), qui poussera le fétichisme jusqu'à faire recouvrir son exemplaire de *Du côté de chez Swann* avec le couvre-lit bleu du romancier (une curiosité vendue 21 600 euros chez Sotheby's, en 2007).

En 1935, à la mort du docteur Robert Proust, qui avait hérité de tous les biens de son frère Marcel, Guérin découvre, désolé, que sa veuve a consciencieusement brûlé tous les manuscrits de l'auteur de la *Recherche*. Par chance, il parvient à sauver quelques feuillets de cet autodafé. Un heureux hasard va le mettre en relation avec le brocanteur interlope qui a débarrassé l'appartement du docteur Proust. Dans un hangar de Puteaux, Guérin, médusé, retrouve le lit, le bureau et la canne de l'écrivain. Pour quelques centaines de francs, le collectionneur sauve ces trésors. Mais le plus extraordinaire reste à venir : «J'ai un aveu à vous faire, mais j'ai un peu honte, commence, gêné, le brocanteur. Je vais pêcher chaque dimanche en barque sur la Marne. Un jour, madame Robert Proust m'a dit : "Vous allez prendre froid dans cette humidité. Tenez, prenez la pelisse de Marcel pour mettre autour de vos jambes. ."»

Pièce maîtresse de la mythologie proustienne, la fameuse pel sse, retrouvée dans un hangar de Puteaux.

FRANCK COURTÈS POUR LIRE

Guérin, on s'en doute, s'empresse de racheter le fameux manteau. Il le fait nettoyer, l'enferme dans une boîte en teck et, en 1973, en fait don au musée Carnavalet (avec tous les meubles de Proust). Où il est désormais bichonné à température constante, loin de l'humidité insinuante de la Marne…

JÉRÔME DUPUIS

Portrait d'Adrien Proust

Ce tableau du père du romancier (1834-1903) l'a toujours suivi lors de ses déménagements. Très « IIIe République », il fut réalisé par Laure Brouardel, peintre et épouse d'un confrère médecin du docteur Proust. Il nous montre le père de Marcel, membre de l'Académie de médecine et professeur d'hygiène à la faculté de médecine de Paris, en notable.

La canne

Réalisée en peau de porc garnie d'une virole en or et portant les initiales « MP », elle fut offerte à Proust par le marquis d'Albufera, en 1904. On la voit à la main de l'écrivain sur la fameuse photo dite « du Jeu de paume » (qui fut peut-être prise en un autre lieu…). « Albu », comme l'appelait parfois affectueusement Proust, pur produit de la noblesse d'Empire, fut un grand ami du romancier au début du siècle. Ses relations orageuses avec sa maîtresse, la comédienne Louisa de Mornand, devaient en partie inspirer le personnage de Saint-Loup aux prises avec Rachel. Au point qu'à la sortie de *Sodome et Gomorrhe*, le marquis, furieux de se reconnaître, rompra les ponts avec le romancier.

Le bureau

De style Second Empire en poirier noirci, il était recouvert de piles de livres. Ses tiroirs filetés en laiton renfermaient photographies et souvenirs personnels. Mais Proust n'y écrivait jamais.

La chaise longue

Compositeur et ami intime de Proust – l'un des rares à être reçu boulevard Haussmann jusqu'à la fin, même lorsqu'il ne s'annonçait pas –, Reynaldo Hahn avait rituellement coutume de s'installer dans cette chaise longue. Proust lui-même y lisait parfois. Après la mort de l'auteur de la *Recherche*, son frère Robert l'offrit à Hahn, en souvenir de leur amitié. Bien des années plus tard, en 1952, un proche de Reynaldo Hahn, lui aussi disparu, en fit don au grand collectionneur proustien, Jacques Guérin, qui avait déjà sauvé les autres meubles de la chambre

Le liège En 1910, prenant modèle sur la comtesse de Noailles, Proust fait entièrement tapisser sa chambre quatre mètres sous plafond… de rectangles de liège. C'est le début de la grande réclusion phonique du romancier. On sait qu'il ne supportait pas le moindre bruit. Quand il descendait au Grand Hôtel de Cabourg, il réservait trois chambres au dernier etage, s'installait dans celle du milieu et faisait condamner la terrasse sur le toit. Et lorsqu'il demenagera rue Hamelin, à la toute fin de sa vie, il fera donner de l'argent à sa voisine du dessus, la femme de ménage d'Aristide Briand, pour qu'elle se fasse la plus discrète possible

La table de nuit Proust y déposait soigneusement sa montre, les plumes Sergent Major avec lesquelles il écrivait et les cahiers manuscrits auxquels il travaillait. D'autres cahiers étaient disposés sur une commode, non loin. « Il gardait toujours sur cette commode les trente-deux cahiers à couverture de moleskine noire qui contenaient la première rédaction de la *Recherche* », racontera la fidèle Céleste Albaret. Cahiers inestimables que Proust lui demandera de brûler une fois son grand œuvre composé.

Le lit Longtemps, il s'y est couché de bonne heure. Puis il y a écrit l'intégralité de la *Recherche*, au milieu d'un amoncellement de feuillets manuscrits, de petits papiers annotés et de journaux roulés en boule. Un amas de « tricots » lui tenait lieu d'oreiller. Proust a acquis ce petit lit de cuivre à l'âge de seize ans et y est mort, le 18 novembre 1922. Avec les ans et les fumigations destinées à vaincre l'asthme, les barreaux cuivrés ont fini par se patiner. Le paravent à décor chinois et à cinq feuilles a toujours été disposé à sa tête.

…STITUTION EST VISIBLE DANS LES COLLECTIONS PERMANENTES DU MUSÉE CARNAVALET

La correspondance retrouvée

L'UNIVERSITÉ D'URBANA-CHAMPAIGN, AU FIN FOND DE L'ILLINOIS, DÉTIENT LA PLUS VASTE COLLECTION AU MONDE DE LETTRES DE MARCEL PROUST. PHILIP KOLB, PENDANT SOIXANTE ANS, A TRAQUÉ LES MISSIVES ENVOYÉES OU REÇUES PAR CE GRAPHOMANE QUI EN ÉCRIVIT AU MOINS VINGT MILLE. MAIS POURQUOI DE TELS TRÉSORS SONT-ILS CONSERVÉS AU MILIEU DES CHAMPS DE MAÏS ?

Vue du ciel, c'est une plate immensité de champs encore vides après l'hiver. Un océan de terre noire, où les fermes, arrimées de loin en loin à leurs parcelles géantes, ressemblent à des navires assiégeant Champaign et Urbana. Deux villes jumelles, plantées autour d'une vieille gare du Midwest, à 200 kilomètres de Chicago, ou d'Indianapolis, précisément au milieu de nulle part. Elles évoqueraient toujours un bivouac de l'ère pionnière si Abraham Lincoln n'y avait semé l'Histoire en réquisitionnant, en 1862, les terres fédérales pour construire une université agricole et technique, et damer le pion aux savants de la côte Est.

Les silos à grain veillent maintenant sur une agglomération de 190 000 habitants, dont plus de 35 000 étudient dans la plus grande université publique de l'Etat de l'Illinois et peuplent un campus de la taille d'un arrondissement parisien.

> « Son thé chez Fernand Gregh précédait un dîner chez le marquis de Lauris et un déjeuner chez Suzy Mante-Proust »
>
> KATHERINE KOLB

La Bible de Gutenberg, les originaux de Shakespeare, 1 100 lettres originales de Proust... Le dernier étage de la bibliothèque recèle une fabuleuse collection

Durant soixante ans, Philip Kolb, ancien étudiant en langues romanes à Chicago, a fourni un éclairage précieux sur Proust et la genèse de son œuvre. Un travail publié chez Plon.

Avec les douze millions de volumes de sa bibliothèque principale, longtemps la troisième d'Amérique après celles des riches institutions privées de Harvard et de Yale, les vingt-sept Prix Nobel de ses facultés de sciences, d'ingénierie et de médecine, les dizaines de Prix Pulitzer de ses départements littéraires, Urbana-Champaign est l'une des universités américaines les mieux cotées. Et aucun contribuable de l'Illinois n'irait contester à la fierté du Midwest le droit d'user de son budget annuel de 1,5 milliard de dollars pour étoffer sa collection de livres et de manuscrits rares, au dernier étage de la fameuse bibliothèque. Va pour le fragment de la Bible de Gutenberg ; va pour le premier missel jamais traduit en algonquin, les originaux de Shakespeare, de H.G. Wells ou de Churchill. Mais tout de même… Marcel Proust ?

C'est un secret connu de bien des éditeurs, et chuchoté par les attachés culturels français de Chicago, qui y conduisent parfois des notables effarés : Urbana-Champaign détient bien la plus vaste collection au monde de lettres originales de Marcel Proust – mille cent environ, achetées depuis les années 1950. Des trésors familiaux, intimes, littéraires, couchés dans des cartons estampillés de l'Université et propriété de l'Etat de l'Illinois, que Caroline Szylowicz, la bibliothécaire française du French Department, chargée de ces archives, couve du regard sur la longue table de la salle de consultation.

On découvre une lettre de Proust, rédigée en mai 1914, d'une écriture poignante, fébrile et désespérée, à Alfred Agostinelli, parti apprendre le pilotage dans le sud de la France. L'auteur propose de lui offrir un aéroplane dont il décorerait les flancs de vers de Mallarmé, sans savoir que son amant en fugue s'est tué, certainement le jour même, au large d'Antibes.

La missive voisine, datée de 1907 et adressée à son confident le prince Antoine Bibesco, évoque le souvenir étrange de la voix de sa mère, entendue pour la première fois au téléphone. Une madeleine vocale qui resurgira maintes fois dans sa correspondance.

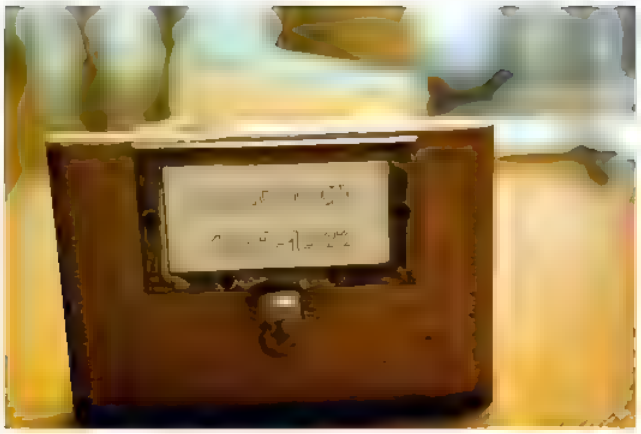
A l'écart, près d'un manuscrit original d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs* constellé de paperoles et de rajouts proustiens, André Gide y va de son mea culpa pour avoir refusé de publier *Du côté de chez Swann* à la NRF. « Je vous croyais, vous l'avouerai-je, du côté de chez Verdurin ! reconnaît-il. Un snob, un mondain amateur, quelque chose d'on ne peut plus fâcheux pour notre revue. »

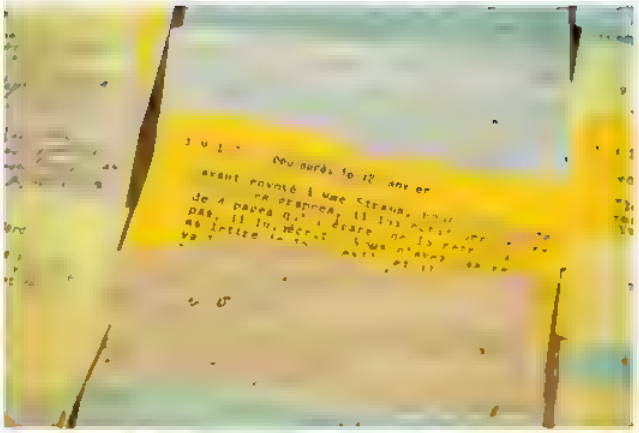
Le précieux déballage, la diversité incroyable des écrits amènent la question : « Pourquoi ici ? Au milieu du maïs et du soja ? s'amuse Caroline Szylowicz. Mieux vaut qu'elles soient chez nous et accessibles, plutôt qu'oubliées chez les descendants de leurs destinataires, ou dans les coffres de collectionneurs. » Une réponse formulée pour la première fois en 1994 quand, en partant à 23 ans pour un stage d'une année aux archives Kolb-Proust d'Urbana, l'étudiante bibliothécaire de l'Institut catholique avait ressenti, dans les réflexions d'un professeur sur ces acquisitions américaines, tout le mépris que l'on réserve aux pilleurs de tombes ou aux « Ricains incultes ».

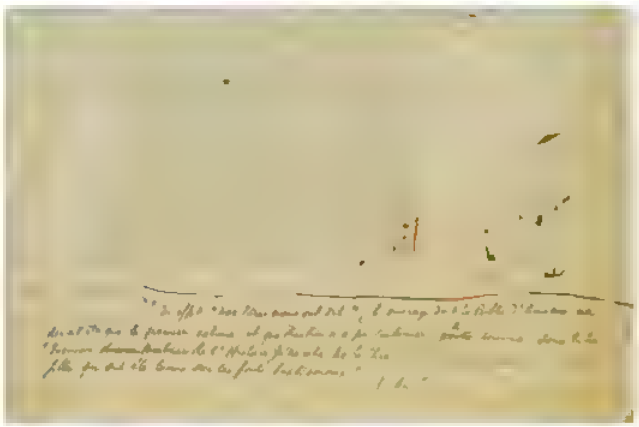
Mais elle est restée, conquise par la passion d'un mentor mort en 1992, deux ans avant son arrivée. Un homme de lettres américain nommé Philip Kolb.

Car la salle vitrée des « *rare books and manuscripts* » n'est qu'une vitrine. L'essentiel réside dans un bureau de quinze mètres carrés du troisième étage, encombré de vilains classeurs recelant en tout les copies de cinq mille lettres écrites ou reçues par Proust. Des catalogues de bois, inchangés depuis les années 1920, contiennent aussi quelque quarante mille fiches, toutes saturées d'une écriture dense, de chiffres, de citations, de notes cryptiques établies par un professeur de français doublé – on s'en douterait – d'une ancienne recrue des services de renseignements de la Navy pendant la Seconde Guerre mondiale.

Si Philip Kolb a travaillé soixante ans, plus longtemps que n'a vécu Proust, à traquer les moindres allusions privées ou politiques contenues dans ces lettres, c'est avant tout parce







Dans la salle des « *rare books and manuscripts* » résident des copies de lettres écrites ou reçues par Proust. Parmi les originaux : le mea culpa d'André Gide et le manuscrit original d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, constellé de paperoles et d'ajouts.

Katherine, la fille aînée de Philip Kolb, et sa mère, Dorothy. Elles évoquent avec plaisir les années passées dans la France d'après guerre aux côtes du chercheur.

que l'écrivain, un graphomane capable de s'épancher sur le papier qui lui servait à rouler ses cigarettes de poudre contre l'asthme, auteur d'au moins vingt mille, peut-être cent mille lettres dans sa vie, omettait presque toujours de les dater.

En les replaçant dans le temps, par des indices multiples, comme un détective, le chercheur offrait une cohérence à la correspondance, un éclairage précieux sur l'homme et la genèse de ses livres. Il en résulte un travail magistral, annoté et édité par ses soins et publié par Plon en vingt et un volumes depuis les années 1970. En français, s'il vous plaît. Mais « *made in Urbana-Champaign* ».

A son arrivée en 1945, ce docteur en langues romanes de Harvard ne comptait pourtant rester qu'un an au fin fond du Midwest, le temps de repartir ailleurs, à Boston ou New York, poursuivre des recherches pour sa thèse sur la correspondance de Marcel Proust.

Il est resté. A cause de la bibliothèque, cette Alexandrie du Midwest conçue pour attirer et maintenir à Urbana les meilleurs universitaires d'Amérique ; et de la liberté que lui promettaient les recteurs. La clé de ses ambitions, et peut-être d'une revanche.

Né en 1907, dans une famille huppée de Chicago, le jeune Philip se savait, comme ses trois frères, promis à un avenir dans le commerce par son père, un fourreur connu de la ville. Sa rébellion l'aurait mené à une carrière militaire si le Cercle de cavalerie de l'académie de Culver, dans l'Indiana, avait admis les juifs…

Il avait opté pour les langues romanes, à l'université de Chicago, découvrant le dénommé Marcel Proust dans les pages des *Jeunes filles en fleurs*. En 1933, l'étudiant entend son professeur, un certain Robert Vigneron, assurer que la méthode qu'il a utilisée pour dater certains manuscrits de Stendhal vaudrait aussi pour la correspondance de Proust. Il tient son sujet de thèse.

Deux ans plus tard, Kolb est à Paris, armé d'une bourse du ministère des Affaires étrangères et bientôt de l'adresse de Suzy Mante, nièce de l'écrivain, qui par chance prépare alors une nouvelle édition de la *Correspondance générale* publiée par son père Robert Proust. Elle le laisse travailler, tenter de dater, par preuves internes – la méthodologie du professeur Vigneron –, les lettres de Proust à Mme Straus, veuve de Bizet et inspiratrice du personnage de la duchesse de Guermantes dans la *Recherche*. Philip Kolb est grisé.

Tout à son succès, il ignore pourtant que son directeur de thèse, par jalousie hystérique, s'acharne de Chicago à tor-

piller son travail. L'étudiant attendra des mois pour obtenir un mot de lui, et autant pour récupérer le seul exemplaire de ses recherches, avant d'obtenir son transfert à Harvard.

« Amer ? Endolori ? Il était furibard, plutôt ! Conforté dans son bon droit, plus déterminé que jamais à travailler », raconte Katherine Kolb, sa fille aînée, attablée avec sa mère devant une pizza de Milo's, un restaurant d'Urbana posé presque en plein champ. Katherine qui, atavisme oblige, enseigne le français à La Nouvelle-Orléans. Elle est restée en tout deux ans dans les lycées parisiens durant les années sabbatiques de son père en France et, comme sa sœur Jocelyne, professeur d'allemand au Smith College dans le Massachusetts, et son frère Richard, aujourd'hui musicien, elle a passé tous ses étés d'enfance dans les colonies de vacances de l'Hexagone.

Dorothy Kolb, la mère, fille de fermiers de l'Indiana, ancienne professeur d'allemand, aujourd'hui âgée de 94 ans et installée dans la maison de retraite de la ville, se souvient de sa paruque initiale, en 1951, en débarquant dans la grisaille de la France d'après guerre. Avant le coup de foudre pour Proust qu'elle a lu en anglais, et pour leur quartier de Montmorency ou de la rue du Ranelagh.

Papa, lui, bûchait son sujet. Son agenda révèle une fantasmagorie littéraire, et mondaine : son thé chez Fernand Gregh précédait un dîner chez le marquis Georges de Lauris et un déjeuner le lendemain chez Suzy Mante-Proust, avant une nouvelle visite à Céleste, la gouvernante de Marcel. « Son principal atout, dans les années 1930, avait été de s'intéresser à Proust à une époque où l'écrivain passionnait moins les Français, explique Virginie Greene, son ancienne assistante à l'Université. Mais après guerre, son statut d'Américain lui ouvrait les milieux les plus fermés de Paris. »

De retour à Urbana, après sa moisson estivale de lettres, sa vie tranquille reprenait. Aussi charmante fût elle, leur maison sur Nevada Street, qui abrita longtemps le canapé des parents de Proust (un don de Suzy Mante à Philip), était aussi éloignée des fastes parisiens que du train de vie luxueux de ses frères enrichis dans le business à Chicago ou ailleurs. Mais elle était à deux pas de ses chers fichiers.

La retraite de Kolb, en 1975, lui a permis de redoubler de travail pour l'édition de la correspondance. « On aurait pu régler sa montre d'après ses allers-retours sur le campus, se souvient Armine Mortimer, professeur émérite de littérature française. De huit heures à cinq heures, qu'il neige ou qu'il vente, au moins cinq jours sur sept. » Après avoir, un samedi à 8 heures 30, trouvé close l'entrée de la bibliothèque, l'exégète de Proust avait pu donner toute la mesure de son pouvoir à Urbana, faisant revenir le directeur de chez lui, avant d'obtenir sa clé personnelle de la porte.

Impatient et rigoureux à la ville, le chercheur semblait baisser sa garde une fois confiné dans ses remparts de catalogues. Chaque fiche était une énigme à savourer. Pour ce travail de Sherlock Holmes littéraire, la qualité d'un papier pouvait indiquer la décennie ou l'année. La mention d'un dîner dans une lettre exigeait le plus souvent de visionner pendant des jours les pages mondaines de la presse parisienne de l'époque, du *Gaulois* ou du *Figaro*.

Si Proust se plaignait du temps, on exhumait des bulletins météo vieux d'un siècle pour resserrer l'éventail des dates possibles. Parfois, c'était l'échec. « J'avais droit à un "alors vous n'avez pas eu de chance ?" affable et fataliste », se souvient Virginie Greene, l'une des deux assistantes normaliennes avec Françoise Leriche, aujourd'hui professeur de littérature française à Harvard, engagées par le chercheur à Urbana dans les années 1980.

La quête, à elle seule, semblait faire le bonheur de Kolb. Mais quelle satisfaction de découvrir, après des semaines de recherches, de quel mystérieux accident s'enquérait un Proust flagorneur auprès d'un inconnu apparemment mal en point ! Il s'agissait en fait d'un membre de la famille Rothschild qui avait reçu, à Deauville, une balle de golf en plein monocle. « On a ri longtemps », se souvient Virginie. Avant de replonger dans de nouvelles fiches, dans d'autres lettres.

Comme Proust, Philip Kolb s'est éteint en novembre. « Nous avons cru que ce serait le même jour », raconte Katherine. La leucémie que Kolb combattait depuis quinze ans avait empiré ces derniers mois. Virginie Greene lui avait apporté à l'hôpital, l'avant-veille de sa mort, les épreuves du vingt et unième volume de la *Correspondance*, contenant les dernières lettres de Proust. Aux années de quête placide succédait une tristesse fébrile. Etait-ce le regret de partir sans avoir commencé la biographie qu'il rêvait de nourrir de son travail pointilliste ? Ou la nostalgie de soixante ans de tête-à-tête avec l'auteur des *Jeunes filles en fleurs*, d'une vie passée à chercher, et à retrouver, date par date, les temps perdus de Monsieur Proust ?

PHILIPPE COSTE

PALLA ROGITS POUR LIRE

DICTIONNAIRE DES

personnages de la *Recherche*

Véritable comédie humaine, la *Recherche du temps perdu* doit une grande partie de son succès à sa galerie de portraits : pas moins de six cents personnages, dont les noms, pour une trentaine d'entre eux, reviennent plus de cent fois. Certains sont devenus des stéréotypes, comme Mme Verdurin ou Charlus. Proust affirmait lui-même que, pour ses personnages, il fallait chercher plusieurs clés… Mais, à la fin de sa vie, il ne voulait plus considérer son chef-d'œuvre comme un roman à clés : « Les gens veulent toujours mettre des noms sur mes personnages. Je ne vois vraiment pas à quoi ça les avance. Est-ce pour pouvoir dire qu'ils ont rencontré Mme de Cambremer chez Rumpelmayer ou à Armenonville ? Relisez le passage où j'ai parlé de la façon dont Françoise faisait son bœuf à la mode, vous savez, ce plat qu'aimait tellement M. de Norpois (qui n'est pas, comme on l'a prétendu, M. Paléologue). Eh bien, je m'y suis pris de la même façon avec mes personnages. S'il y a eu des clefs, il y a longtemps que je les ai perdues ! » *Lire* en a retrouvé quelques-unes.

GERARD BLOT-CHRISTIAN - ARLEQUIN

Pour le portrait du baron de Charlus, Proust s'inspira, entre autres, du dandy Robert de Montesquiou, peint ici par Lucien Doucet en 1879 (musée de Versailles).

Adolphe (oncle) : frère du grand-père du Narrateur. Il se brouillera avec sa famille.

Albertine Simonet : nièce des Bontemps, l'une des « jeunes filles en fleurs ». Brune, avec un « petit nez rose de chatte », un cou puissant, sportive et effrontée, elle est à la fois le mal et le remède du Narrateur. La couleur de ses yeux varie – tantôt verts, tantôt violets – et il ne se souvient jamais de l'emplacement précis de son grain de beauté. Il tombe amoureux d'elle mais finit par avoir des doutes sur sa sexualité : Albertine entretient des relations mystérieuses avec ses amies.

Clés : Proust lui aurait donné le prénom d'une amie de Robert de Montesquiou, la comtesse de Montebello, mais s'est surtout inspiré de modèles masculins, parmi lesquels son secrétaire (et amant) Alfred Agostinelli. A la fin du *Temps retrouvé*, le Narrateur révèle : « L'inverti donne à ses héroïnes un visage masculin. »

Bergotte : incarnation de l'écrivain reconnu, comme Elstir figure le type du peintre ou Vinteuil celui du musicien. Evoqué par Bloch dans *Swann*, barbichu, le nez en tire-bouchon, habitué du salon de la duchesse de Guermantes, peu à peu miné par la maladie, il tend à se replier sur lui-même tout en méprisant le monde. L'épisode de la mort de Bergotte dans *La Prisonnière*, s'effondrant en regardant le « petit pan de mur jaune avec un auvent » de la *Vue de Delft* de Vermeer, est un des plus célèbres de la *Recherche*. Proust se serait inspiré d'un de ses propres malaises. Etrangement, Bergotte réapparaît dans *Albertine disparue* quand il dit au Narrateur avoir apprécié son article du *Figaro*.

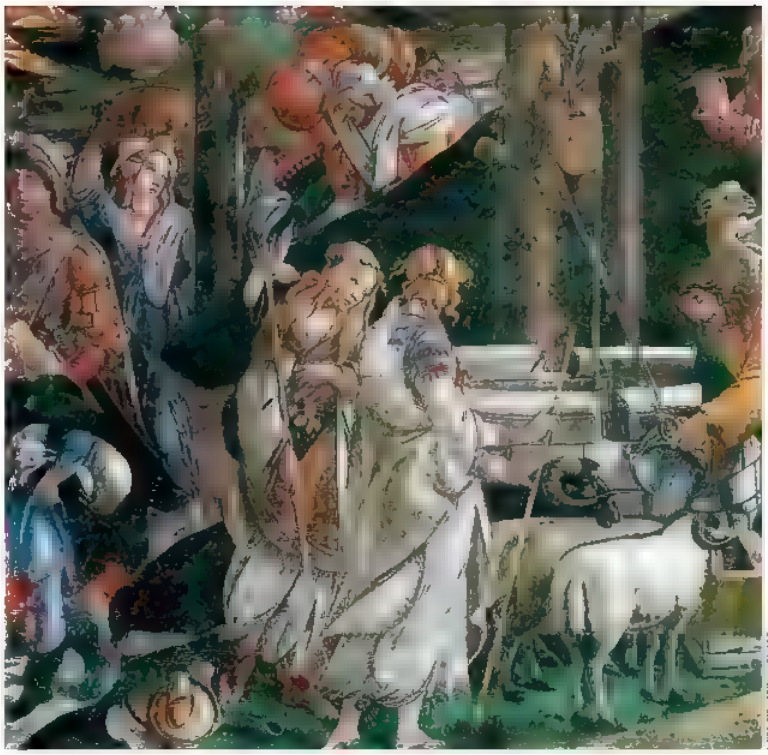
Clés : de nombreux écrivains parmi lesquels Anatole France, John Ruskin, Léon Daudet, Ernest Renan, Paul Bourget, Henri Bergson et… Proust lui-même.

Berma (la) : actrice réputée, admirée par Norpois et Bergotte. Swann en parle au Narrateur, qui assiste, fasciné, à l'une de ses représentations de *Phèdre*. Dans *Le Côté de Guermantes*, il la voit à nouveau jouer et la compare à « une fenêtre donnant sur un chef-d'œuvre ». Dans *Le Temps retrouvé*, il retrouve une actrice usée et malade, oubliée des mondains et méprisée par sa fille tragédienne, devenue une rivale.

Clés : Sarah Bernhardt, Réjane.

Bloch (Albert) : condisciple du Narrateur, il l'initie à la littérature et aux plaisirs des maisons de passe. Issu de la bourgeoisie juive parisienne, Bloch ressemble, selon Swann, au *Mahomet II* de Bellini. Maladroit et assez mal éduqué, il parle un « jargon homérique ». Antisémite contenu puis dreyfusard militant dans *Sodome et Gomorrhe*, patriote tant qu'il est réformé, puis antimilitariste une fois mobilisable, son snobisme le conduit, une fois devenu un homme considéré, à prendre le nom de Jacques du Rozier, à porter monocle et, atteint d'anglomanie, à adopter le « chic anglais ».

Clés : des condisciples de Proust au lycée Condorcet, Daniel Halévy, Horace



Odette de Crécy ressemble à l'une des filles de Jéthro, dans *La Vie de Moïse* de Botticelli, 1481-1482 (chapelle Sixtine)

Finaly (banquier), Léon Brunschvicg, Francis de Croisset.

Bontemps (Mme) : tante d'Albertine, elle cherche à se débarrasser de sa nièce par un riche mariage et rêve de la voir épouser le Narrateur. Celui-ci apprendra la mort d'Albertine par son télégramme. Pendant la guerre, cette antidreyfusarde devient l'une des reines de Paris avec Mme Verdurin.

Brichot : professeur à la Sorbonne, maniaque d'étymologie. Son pédantisme est la forme la plus ostentatoire de son snobisme. Ses déboires en font un morphinomane presque aveugle.

Clés : Victor Brochard, Joseph Reinach.

Cambremer (Renée de) : femme du second marquis de Cambremer et sœur de Legrandin. Folle de Swann, cette grande snob méprise Chopin et sa belle-mère, oublie ses origines modestes, trouve mauvais genre à Albertine et se brouille avec Mme Verdurin.

Céleste Albaret : femme de chambre au Grand Hôtel de Balbec. Elle devient une amie du Narrateur, ce qui provoque la jalousie de Françoise.

Clé : l'un des rares personnages dont le nom est directement emprunté à la réalité, Proust ayant repris celui de sa dernière gouvernante (née Céleste Gineste, puis épouse d'Odilon Albaret).

Charlus (baron de) : Palamède de Guermantes, duc de Brabant, encore appelé damoiseau de Montargis, « Mémé » pour les intimes, « Taquin le Superbe » pour sa belle-sœur, « ma petite gueule » pour Jupien. Personnage complexe et ambigu, aristocrate plein de morgue s'exprimant avec emphase et abusant du subjonctif. Brillant, raffiné et sensible, il est une figure du faubourg Saint-Germain. Né dans les années 1850, veuf, antidreyfusard et au besoin antisémite virulent pour dissimuler son vice fondamental, il devient un personnage central quand le Narrateur découvre, dans un passage d'une haute teneur comique de *Sodome et Gomorrhe*, son secret : M. de Charlus est un inverti, furieusement attiré par les jeunes garçons pas toujours issus des meilleurs milieux. Le Narrateur invente le mot de « charlisme » pour désigner les adeptes de cette « race maudite ». Charlus est amoureux du giletier Jupien, puis du violoniste Morel qui le trompe et le rend follement jaloux. Versant dans le snobisme forcené et la canaille, ce grand seigneur homosexuel se livre à des pratiques sadomasochistes dans le bordel pour homosexuels que tient Jupien, où il se fait enchaîner et flageller par Maurice, un employé qui ressemble à Morel.

Clés : Oscar Wilde et surtout Robert de Montesquiou, le « professeur de beauté » de Proust, qui se fâchera avec lui, le « modèle » n'ayant pas apprécié de se reconnaître dans le personnage.

Cottard (docteur) : l'un des fidèles du « petit clan » des Verdurin. Esprit curieux, il se passionne pour les « locutions toutes faites » mais, naïf et dépourvu de sens critique, prend tout au pied de la lettre. Ses méprises et ses sourires gênés induisent les autres en erreur : Charlus le prendra pour un inverti.

Clés : les médecins de l'entourage du docteur Adrien Proust.

Courvoisier (vicomte Adalbert de) : sa famille rivalise avec celle des Guermantes. Époux modèle en façade, il fréquente néanmoins l'« hôtel » de Jupien.

Elstir : peintre moderne, il évolue des sujets mythologiques à la manière de Gustave Moreau au japonisme puis à l'impressionnisme. Habitué des Verdurin, qui le surnomment M. Biche et dont il est le peintre favori. Son atelier apparaît au Narrateur « comme le laboratoire d'une sorte de nouvelle création du monde, où, du chaos que sont toutes choses que nous voyons, il avait tiré, en les peignant sur divers rectangles de toile qui étaient posés dans tous les sens, ici une vague de la mer écrasant avec colère sur le sable son écume lilas, là un jeune homme en coutil blanc accoudé sur le pont d'un bateau ». Il a peut-être été l'amant d'Odette et il connaît la gloire à la fin du roman.

Clés : Alexander Harrison (impressionniste américain que Proust fréquentait à Beg-Meil), Claude Monet, Auguste Renoir, Gustave Moreau et Édouard Vuillard.

Françoise : cuisinière de tante Léonie à Combray, puis au service de la famille du Narrateur, pour qui elle symbolise la France éternelle.

Clé : Céleste Albaret.

Gilberte : fille de Swann et d'Odette, aimée par le Narrateur. Insaisissable, elle le séduit et le repousse, préfigurant sa relation avec Albertine. Gilberte épousera M. de Saint-Loup, reniera son père puis deviendra duchesse de Guermantes.

DR

Portrait, par Nadar, de Marie de Benardaky, seul amour féminin connu de Marcel Proust. La jeune fille inspirera le personnage de Gilberte Swann

Clé : la première ébauche du personnage fut Marie Kossichef, dans *Jean Santeuil*, inspirée par l'amour de jeunesse de Proust, la jeune Russe Marie de Benardaky.

Guermantes (Basin, duc de) : frère de Charlus. Il trompe sa femme le lendemain de son mariage. Type même de l'opportuniste, l'antidreyfusard devient dreyfusard et l'anglophile accuse les traîtres avant de changer d'avis. Toujours majestueux, il échoue à la présidence du Jockey Club et termine en vieux fauve dompté.

Guermantes (prince de) : cousin du duc de Guermantes. Antisémite et royaliste, il court d'échec en échec. Ruiné par la défaite allemande, il épouse Mme Verdurin en secondes noces.

Jupien : giletier dont la boutique se trouve dans la cour de l'hôtel de Mme de Villeparisis. Amant et protégé de Charlus : le Narrateur compare leur rencontre « à la fécondation de l'orchidée par le bourdon ». Jupien tient, pendant la guerre de 1914, l'hôtel de passe dans lequel le baron peut satisfaire ses tendances.

Clés : un ancien serveur du Ritz, Albert Le Cuziat, et Yturri, factotum de Robert de Montesquiou, d'origine argentine

Larivière (les) : riches cousins de Françoise. Au dire du Narrateur, les seuls personnages directement transposés de la réalité dans le roman : « Dans ce livre où il n'y a pas un seul fait qui ne soit fictif, où il n'y a pas un seul personnage "à clefs", où tout a été inventé par moi selon les besoins de ma démonstration, je dois dire à la louange de mon pays, que seuls les parents millionnaires de Françoise ayant quitté leur retraite pour aider leur nièce sans appui, que seuls ceux-là sont des gens réels, qui existent. Et persuadé que leur modestie ne s'en offensera pas pour la raison qu'ils ne liront jamais ce livre, c'est avec un enfantin plaisir et une profonde émotion que [...] je transcris ici leur nom véritable : ils s'appellent, d'un nom si français, d'ailleurs, Larivière. »

Legrandin : frère de Mme de Cambremer. Ingénieur snob.

Léonie (tante du Narrateur) : également appelée madame Octave, elle garde le lit depuis la mort de son mari. C'est elle qui offrait au Narrateur une madeleine avec du thé Il héritera de sa fortune

Clé : Mme Jules Amiot, née Elisabeth Proust. Proust la confond parfois avec le personnage de la grand-tante.

Mère du Narrateur : appelée « maman ». Affectueuse, délicate, sage et réaliste. Elle s'inquiète de la relation de son fils avec Albertine et finira par ressembler à sa propre mère. Odette trouve que le Narrateur lui ressemble

Morel (Charles dit Charlie) : violoniste, secrétaire et amant du baron de Charlus. Personnage violent à tendance pédophile.

Clés : le jeune pianiste Léon Delafosse, protégé de Robert de Montesquiou , Alfred Douglas, compagnon d'Oscar Wilde

Narrateur (anonyme) : figure centrale et héros « passif » de la *Recherche*, c'est celui qui écrit « je ». Le lecteur ne sait rien de son apparence physique, ni de son état civil et on ne connaît pas davantage les noms de ses parents et de ses grands-parents. Mais on apprend, dans *La Prisonnière*, qu'il pourrait se prénommer Marcel : « en donnant au Narrateur le même prénom qu'à l'auteur de ce livre »... Ce flou facilite l'identification du lecteur au personnage. Directement ou indirectement, c'est à travers le prisme de ses souvenirs que l'ensemble des événements et des personnages sont vus. On le devine très nerveux lorsqu'il piétine le chapeau de Charlus. Sensible, il est plutôt apprécié des milieux qu'il fréquente. Sa santé fragile le conduit à se reposer dans des maisons de santé. Dans *Sodome et Gomorrhe*, il se décrit ainsi : « Moi l'étrange humain qui, en attendant que la mort le délivre, vis les volets clos, ne sais rien du monde, reste immobile comme un hibou et, comme celui-ci ne vois un peu clair que dans les ténèbres. » Ses trois « passions » amoureuses – ou « intermittences du cœur » – rythment le cycle romanesque : pour Gilberte Swann, dans les *Jeunes filles* ; pour la duchesse de Guermantes (passion platonique) dans *Guermantes* ; enfin pour Albertine, épisode le plus important et le plus douloureux. Autre événement décisif, véritable intrigue de la *Recherche* : la prise de conscience de sa vocation artistique, « vocation invisible dont cet ouvrage est l'histoire ».

Clé : essentiellement Proust lui-même, même s'il s'est aussi projeté dans d'autres personnages et a le plus possible réduit la part du Narrateur en tant que personnage objectif. Proust admet cependant en 1920 : « Il est vrai que par excès de fatigue, pour des détails purement matériels, je me dispense d'inventer pour mon héros et prends des traits vrais de moi. »

Norpois (marquis de) : diplomate beau parleur, intrigant et, au fond, vaniteux. Il apparaît dans les *Jeunes filles*. Collègue du père du Narrateur au ministère des Affaires étrangères, « colossalement riche », il a été ambassadeur à Berlin et à Pétersbourg, et est l'amant de la marquise de Villeparisis. Dans *Le Temps retrouvé*, vieilli, le voilà auteur d'articles de propagande – occasion pour Proust de pasticher le style pompeux de la presse des débuts de la guerre de 1914. Norpois, l'« oiseau-prophète » d'une loi, est bien l'incarnation de « l'esprit négatif, routinier, conservateur, dit "esprit de gouvernement" et qui est en effet celui de tous les gouvernements ». Il se caractérise par sa rhétorique conventionnelle et ses propos sont « un répertoire complet des formes surannées du langage particulier à une carrière, à une classe, à un temps ». Il est enfin l'auteur de quelques bons mots : « Que font les Chinois ? Ils ont l'air de gagner du temps, comme si ce n'était pas le plus sûr moyen d'en perdre... »

Clés : on a pu voir en Norpois un composé des relations du père de Proust dans les milieux diplomatiques, comme Gabriel Hanotaux, Armand Nisard, Camille Barrère. Ses affectations ont conduit à le rapprocher du comte de

Swann compare Albert Bloch au portrait de Mahomet II peint par Bellini en 1480 (National Gallery).

Benedetti, un temps en poste à Berlin, et du comte de Fleury, ambassadeur à Saint-Pétersbourg.

Octave (Mme) : voir à Léonie (tante du Narrateur).

Odette : successivement Mme de Crécy, Mme Swann, puis Mme de Forcheville La « dame en rose », menteuse, vulgaire, est le type même de la « cocotte ». Malgré toutes les liaisons qu'on lui prête, c'est le grand amour de Swann.

Oriane de Guermantes : épouse (et cousine) du duc de Guermantes. Liée à Swann, parente de nombreux personnages, elle fascine le Narrateur. Sa mère le guérira de son amour pour elle Il découvre ensuite la méchanceté, l'hypocrisie et la versatilité de celle qui se prétend sa plus vieille amie.

Clés : ce personnage emprunte la beauté et les toilettes de la comtesse Greffulhe mais ses mots d'esprit sont ceux de Mme Straus.

Père (du Narrateur) : le lecteur ne sait pas son nom. Directeur au ministère des Affaires étrangères, il aime la météorologie mais trouve ridicule le « baiser du soir » et s'oppose d'abord à la vocation littéraire du Narrateur. Il l'encourage ensuite à écrire et on découvre un homme d'honneur, désintéressé. Dans *La Prisonnière*, le Narrateur réalise qu'il lui ressemble.

Rachel : actrice et maîtresse de Saint-Loup. Le Narrateur la rencontre dans une maison de passe. Amie de la duchesse de Guermantes, jalouse de la Berma, amoureuse d'un jeune sportif, elle devient célèbre mais le Narrateur la trouve vieille et laide

Saint-Loup-en-Bray (Robert, marquis de) : neveu de Charlus et du duc de Guermantes. Sous-officier, cavalier émérite, lecteur de Nietzsche, c'est le meilleur ami du Narrateur, qu'il admire mais qu'il finira par accuser de l'avoir trahi. Amant de Rachel, il épouse Gilberte Swann, qu'il trompe, puis entretient une liaison avec Morel. Meurt au front.

Clés : Bertrand de Fénelon, rencontré à l'époque des revues et des salons littéraires, mais aussi le comte Clément de Maugny et le marquis d'Albufera qui se reconnut et se brouilla définitivement avec Proust.

Saint-Loup (Mlle de) : fille de Robert et de Gilberte. Elle incarne la jeunesse et la beauté. A la fin de sa vie, le Narrateur la compare à un chef-d'œuvre pétri par le temps : « Pleine encore d'espérances, riante, formée des années mêmes que j'avais perdues, elle ressemblait à ma jeunesse. »

Sidonie : voir à Verdurin (Mme).

Swann (Charles) : fils d'un agent de change juif. Voisin et invité régulier des parents du Narrateur à Combray, il possède la grande propriété de Tansonville. Elégant *clubman* et personnage très en vue à Paris, comparé à un roi mage par le Narrateur. Cependant, parce qu'il est marié à son ancienne maîtresse, Odette de Crécy, la bourgeoisie de Combray lui bat froid. D'abord mal vu par le Narrateur car, en venant dîner, il trouble le cérémonial du coucher, empêchant la mère de venir embrasser son fils. Le point de vue change lorsque Swann devient pour le Narrateur le « père de Gilberte ». C'est aussi celui qui contribue à lui faire apprécier, par ses remarques qui attestent une profonde culture artistique, les beautés de l'église de Balbec, les écrits de Saint-Simon, les tableaux de Giotto, de Botticelli et de Vermeer Hors de sa façade mondaine, ses amours malheureuses avec Odette font de lui un jaloux maniaque, une victime des horreurs de l'amour et, à cet égard, un double du Narrateur. Mais, à la différence de celui-ci, Swann demeure un dilettante, le type du « célibataire de l'art », doué mais velléitaire et paresseux : il ne termine pas l'ouvrage qu'il a entrepris de consacrer à Vermeer. Détourné de sa vocation par la quête des femmes et les plaisirs mondains, il ne parvient jamais à la phase de création. Le Narrateur apprend sa mort dans *La Prisonnière*.

Clés : Charles Haas (fils d'un agent de change israélite), Nicolas de Benardaky, Charles Ephrussi (fondateur de *La Gazette des Beaux Arts*), Paul Hervieu, Emile Straus (qui sacrifia sa fortune aux toilettes de sa femme) et Proust lui-même.

Verdurin (Mme) : riche bourgeoise autoritaire et hypocrite. Type même de la parvenue, elle jalouse les aristocrates. Hôtesse du Tout-Paris, surnommée « la Patronne », elle aime plus que tout réunir dans son fameux salon autour de son « petit clan » des artistes d'avant-garde. D'abord antisémite conformiste, elle devient dreyfusarde. Intrigante, elle brouille les gens entre eux et entretient des rapports conflictuels avec Swann et Charlus. Une fois veuve, elle deviendra duchesse de Duras, puis princesse de Guermantes, dite « Sidonie ».

Clés : Marguerite de Saint-Marceaux (née Jourdain) ; Mme Pasca, artiste dramatique ; Mme Charles Max ; Mme Cahen d'Anvers. Pour décrire son univers, Proust s'inspira également du salon de Mme Ménard-Dorian et du cercle de Mme Aubernon.

Verdurin (M.) : dénommé Auguste, plus souvent Gustave. Personnage falot, entièrement dévoué à son épouse. Ancien critique d'art, il martyrise régulièrement Saniette, un petit archiviste fidèle de la famille

Villeparisis (Madeleine de) : marquise, tante des Guermantes, cousine des ducs de La Rochefoucauld et tante du baron de Charlus. Proust en fait une aristocrate déchue et blasée.

Vinteuil (M.) : d'abord obscur professeur de piano des grand-tantes du Narrateur à Montjouvain, près de Combray. Les conduites « gomorrhéennes » de sa fille « hommasse » le font souffrir sans qu'il se résolve à la tenir en bride. Sa petite phrase devient l'« hymne national » de l'amour de Swann pour Odette. Des années plus tard, il est considéré comme l'un des plus grands musiciens contemporains.

Clés : César Franck, Claude Debussy, Gabriel Fauré, Camille Saint-Saëns, Vincent d'Indy.

Vinteuil (Mlle) : fille du musicien. Le Narrateur découvre l'homosexualité féminine en l'espionnant.

JEAN MONTENOT ET TRISTAN SAVIN

Le banquet imaginaire

EN NOVEMBRE 1922, UNE SEMAINE APRÈS LES OBSÈQUES DE MARCEL PROUST, ANNA DE BRANCOVAN, COMTESSE DE NOAILLES, RÉUNIT CHEZ ELLE LES AMIS DU DÉFUNT POUR ÉVOQUER SON SOUVENIR. PARMI EUX, DES ÉCRIVAINS CÉLÈBRES ET D'AUTRES QUI LE DEVIENDRONT : PAUL MORAND, DANIEL HALÉVY, GEORGES DE LAURIS, FRANÇOIS MAURIAC, ANDRÉ GIDE, JEAN COCTEAU EN COMPAGNIE DE SON AMI RAYMOND RADIGUET, INTIMIDÉ ET SILENCIEUX, ET UN JEUNE PEINTRE CATALAN ALORS INCONNU, SALVADOR DALÍ.
LA COMTESSE A FAIT DISPOSER DES COUPES DE VEUVE CLICQUOT SUR LE PIANO À QUEUE DU GRAND SALON, POUR DÉTENDRE L'ATMOSPHÈRE.

COMTESSE DE NOAILLES : J'ai connu Marcel Proust au temps où sa magnifique intelligence, sa tendresse suave et alarmée, ses propos divisés en fusées d'enthousiasme, d'observation et de ruse étaient uniquement la propriété de ses amis.

PAUL MORAND : Mon admirable ami était le Maître du Temps [...]. Je le revois, enveloppé dans une lourde fourrure de loutre ou allongé sur son petit lit de cuivre [...]. Je me souviens de la boîte de bois blanc où il conservait ses photographies.

JEAN COCTEAU : Comment ne pas songer à ce « cher bon grand fond », à « cette chère petite grotte », dans la chambre close où Proust nous reçoit sur son lit, habillé, colleté, cravaté, ganté, terrifié par la crainte d'un parfum, d'un souffle, d'une fenêtre entrouverte, d'un rayon de soleil ?
– Cher Jean, me demandait-il, n'avez-vous pas tenu la main d'une dame qui aurait touché une rose ?
– Non, Marcel.
– En êtes-vous sûr ?
Et mi-sérieux, mi-pour rire, il expliquait que la phrase de Pelléas où le vent a passé sur la mer suffisait à lui déclencher une crise d'asthme.
Couché raide et de travers [...] dans un sarcophage de détritus d'âmes, de paysages, de tout ce qui ne put lui servir dans Balbec, Combray, Méséglise, dans la comtesse de Chavigné, le comte Greffulhe, Haas et Robert de Montesquiou, bref, tel que nous admirâmes plus tard, pour la dernière fois, sa dépouille auprès de la pile de _cahiers de son œuvre qui

ILLUSTRATION CATHERINE MEURISSE

continuait, elle, à vivre à sa gauche comme le bracelet-montre des soldats morts, Marcel Proust nous lisait, chaque nuit, *Du côté de chez Swann*.

Ces séances ajoutaient au désordre pestilentiel de la chambre un chaos de perspective, car Proust lisait n'importe où, se trompait de page, chevauchait, recommençait, s'interrompait pour nous expliquer qu'un coup de chapeau du premier chapitre trouverait son sens dans le dernier volume, et il pouffait derrière sa main gantée, d'un rire dont il se barbouillait la barbe et les joues. « C'est trop bête, répétait-il, non… je ne lis plus. C'est bête. » Sa voix redevenait une plainte lointaine, une larmoyante musique d'excuses, de politesses, de remords. « C'était trop bête. Il avait honte de nous obliger à écouter des choses si bêtes. C'était sa faute. Du reste, il ne pouvait pas se relire. Il n'aurait jamais dû commencer à lire… »

Et quand nous l'avions décidé à poursuivre, il tendait le bras, tirait n'importe quelle feuille du grimoire, et nous tombions à pic chez les Guermantes ou chez Verdurin. Au bout de cinquante lignes, il recommençait son manège. Il gémissait, pouffait, s'excusait de lire si mal. Parfois il se levait, ôtait une veste courte, passait la main dans les mèches d'encre qu'il coupait lui-même et qui retombaient sur son col empesé. Il passait dans un cabinet de toilette dont l'éclairage livide se découpait dans le mur. Là, on l'apercevait debout, en manches de chemise, en gilet violet sur un torse de jouet mécanique, tenant une assiette d'une main, une fourchette de l'autre, mangeant des nouilles.

PAUL MORAND : Je me souviens aussi de la nuit de 1916 où, pour donner une aubade à ma nouvelle compagne, Proust alla réveiller les musiciens du quatuor Poulet.

JEAN COCTEAU : N'attendez pas que je suive Proust dans ses randonnées nocturnes et que je vous les raconte. Sachez qu'elles avaient lieu dans une voiture de louage d'Albaret, mari de Céleste, véritable fiacre de nuit de Fantômas. De ces randonnées d'où il rentrait à l'aube en croisant sa pelisse, blême, les yeux cernés de bistre, un litre d'eau d'Evian dépassant de sa poche, sa frange noire sur le front, une de ses bottines à boutons déboutonnée, son chapeau melon à la main, pareil au spectre de Sacher-Masoch, Proust rapportait chiffres et calculs qui lui permissent de bâtir une cathédrale dans sa chambre et d'y faire pousser des églantines.

PAUL MORAND : Le « petit Marcel », le « gentil Proust » espérait dans les jeunes. J'allais chez lui après avoir téléphoné, vers dix ou onze heures du soir. Il m'offrait du champagne ou du cidre – souvenir de Normandie.

JEAN COCTEAU : Le fiacre d'Albaret prenait surtout un aspect très funeste dans la journée. Les sorties de jour de Proust avaient lieu une ou deux fois l'an. Nous en fîmes une ensemble. C'était pour aller voir les Gustave Moreau chez Mme Ayen et ensuite, au Louvre, le *Saint Sébastien* de Mantegna et *Le Bain turc* d'Ingres.

PAUL MORAND : J'ai la nostalgie des conversations avec « ce nouveau Faust » que je regrette d'avoir parfois écourtées pour aller me coucher, comme tout le monde, alors que le génie veillait, seul.

SALVADOR DALÍ : J'ai la certitude que mes qualités d'analyste et de psychologue sont supérieures à celles de Marcel Proust.

JEAN COCTEAU : Revenons aux mesures. Je m'attarde à dessiner Proust, parce qu'il illustre bien ma thèse. Et son écriture, à quoi ressemble-t-elle sur les feuilles d'écolier que tous les membres de *La Nouvelle Revue française* consolidaient, découpaient, collaient, tâchaient de déchiffrer, rue Madame ? A des chiffres, comme le mot déchiffrer l'indique. A force d'additionner, de multiplier, de diviser dans le temps et dans l'espace, Proust termine son œuvre par la plus simple des preuves par neuf. Il retrouve les chuffres de l'opération par où son œuvre débute. Et c'est en quoi il m'attache. Car ses intrigues ont perdu des charmes, ses Verdurin du comique, Charlus du tragique, ses duchesses le prestige de Mmes de Maufrigneuse et d'Espars. Mais la bâtisse de ses mesures demeure intacte. Elles s'enchevêtrent, exemptes d'anecdotes. Elles deviennent l'œuvre. Elles sont un échafaudage où s'efface le monument.

> « J'aime dire que **Proust a réussi** à composer […] une **bisque** d'écrevisses […] quasi musicale… »
>
> SALVADOR DALÍ

SALVADOR DALÍ : J'aime dire que Marcel Proust avec son introspection masochiste et sa décortication anale et sadique de la société a réussi à composer une espèce de prodigieuse bisque d'écrevisses, impressionniste, supersensible, et quasi musicale. Il n'y manque que les écrevisses dont on peut dire qu'elles n'y sont que par essence.

FRANÇOIS MAURIAC : J'aimerais vous lire l'éloge nécrologique que je viens de rédiger : « Dieu est terriblement absent de l'œuvre de Marcel Proust. Du point de vue littéraire, c'est sa faiblesse et sa limite […] le défaut de préoccupation morale appauvrit l'humanité créée par Proust, rétrécit son univers […] »

ANNA DE NOAILLES : C'est le langage natal, climat de la pensée, hors de qui nul ne respire amplement et ne ressemble plus à soi-même. Tout ce qui est tient son existence du verbe.

PAUL MORAND : Un mélange de la plaisanterie qui est un acide et de la grâce qui est un fondant.

ANDRÉ GIDE : L'écriture de Proust est […] la plus artiste que je connaisse. Par elle il ne se sent jamais empêché. Je cherche le défaut de ce style et ne puis le trouver

PAUL MORAND : C'est rudement plus fort que Flaubert.

FRANÇOIS MAURIAC : A nous, ses frères plus jeunes qui l'avons admiré et aimé, voilà la leçon terrible qu'il nous laisse : l'art n'est pas une plaisanterie ; il y va de la vie et de bien plus.

PROPOS RECUEILLIS PAR TRISTAN SAVIN

Citations extraites de : *La Difficulté d'être* par Jean Cocteau (Le Livre de poche) ; *Lettres à la comtesse de Noailles* par Marcel Proust (Plon) ; *Lettres de Paris* par Paul Morand (Arléa) ; *Paul Morand* par Ginette Guitard-Auviste (Hachette) ; *Journal d'un génie* par Salvador Dalí (Gallimard).

Nota bene : un anachronisme s'est glissé dans ce banquet imaginaire, le premier voyage de Dalí à Paris datant de 1926.

Une œuvre dans son siècle

❖

LES PREMIERS VOLUMES DE LA *RECHERCHE* SUSCITÈRENT DE NOMBREUX ÉCHOS ET, SI LE COPINAGE FONCTIONNA, NI RENÉ BLUM, NI COCTEAU, NI ALDOUS HUXLEY NE REÇURENT DE PRESSIONS POUR EN LOUER LE STYLE. TRADUITE EN DIX LANGUES, L'ŒUVRE DE PROUST RAYONNE AUJOURD'HUI JUSQU'AU JAPON.

Du côté de chez Swann est publié le 14 novembre 1913. On sait les circonstances laborieuses de cet accouchement (voir page 28) Proust dut faire avec Grasset, une maison dont les méthodes commerciales agressives n'étaient pas, si l'on ose dire, sa tasse de thé. Le livre étant disponible, il fallait maintenant qu'il suscitât quelque écho. Notons d'emblée qu'il n'en manqua pas puisque Marcel Proust obtint des articles dans presque tous les journaux parisiens importants. Mais ce qui nous étonne aujourd'hui, ce sont les moyens mis en branle pour obtenir ce résultat. Si le copinage, les renvois d'ascenseur, les solidarités d'écurie sont les plaies éternelles de la critique littéraire, on peine cependant à imaginer la rude franchise avec laquelle, en ce temps-là, ces vilaines manières étaient pratiquées. Car les comptes rendus critiques de *Du côté de chez Swann*, dans leur quasi-totalité, soit auront été écrits par des amis, soit seront le fruit de l'« obligeance » de directeurs de journaux dûment harcelés à cette fin. Dans *Le Temps*, par exemple, *Swann* sera traité à deux reprises. Une première fois sous la forme d'une interview de l'auteur et selon un procédé assez culotté. Le journal envoie, en effet, un de ses journalistes chez Proust qui lui remet, sans façon, un texte, écrit de sa main, vantant les qualités de son œuvre. Cette « autocritique » sera intégralement publiée, assortie seulement de quelques « Vous savez » ou « Comment dire cela » propres à donner à cet entretien imaginaire le tour oral qui convient ! Voilà pour la com-

ROGER VIOLLET

plaisance, qui sera compensée par l'article – un vrai celui-là – que le critique maison, Paul Souday, commet un mois plus tard et qui n'est pas très aimable : « *Du côté de chez Swann* n'est pas positivement ennuyeux mais un peu banal… Les incorrections pullulent. » Le copinage avait donc ses limites. Autre exemple, cependant, de cette méchante pratique : Marcel Proust attend beaucoup du *Figaro*. Pour faciliter la tâche de Calmette, le directeur, Proust propose que son ami Lucien Daudet écrive l'article Un bien bel article d'ailleurs. On ne jurera pas cependant que c'est ce genre de facilité qui aura convaincu Calmette de rendre compte du livre. Ne serait-ce pas plutôt cette lettre qu'il reçoit du secrétariat de l'impératrice Eugénie et dans laquelle on peut lire : « Il serait personnellement agréable à Sa Majesté impériale que l'article de M. Daudet parût complet et en bonne place » !

> “ Un français où tous les mots sont faciles et toutes les phrases difficiles ”

LA MYSTÉRIEUSE RÉACTION EN CHAÎNE DU SUCCÈS

Tous les articles favorables ne furent pas, cependant, le résultat de pressions de cette sorte. Il n'était nul besoin d'intriguer pour que René Blum officie dans *Gil Blas*, Cocteau dans *Excelsior*, Maurice Rostand dans *Comoedia* et Jacques-Emile Blanche dans *L'Echo de Paris*. En outre, et en contrepoint, sur le modèle de l'article de Paul Souday du *Temps*, on trouve des comptes rendus aussi peu complaisants que celui d'Henri Ghéon dans la *NRF* de janvier 1914 : « *Swann* contient de la poésie – de la plus belle, de la psychologie – et de la plus neuve, de l'ironie – et de la plus originale, une peinture du monde que nul n'avait faite avant Proust » mais c'est « une œuvre de loisir, sans organisation, sans forme et sans choix, bref, tout le contraire d'une œuvre d'art » !

Avec tout cela, le livre, finalement, se vend bien. Grasset procède, à son compte cette fois et en accordant 10 % de droits d'auteur à Proust, à un deuxième tirage Dans le même temps, le vent tourne assez vite à la *NRF*, où Gide se répand en regrets d'avoir manqué de discernement tandis que Robert Fasquelle fait savoir son intérêt pour la publication de la suite annoncée. George D. Painter, à qui nous devons l'enquête, peut en conclure que si « la mystérieuse réaction en chaîne qui transforme un succès d'estime en best-seller ne s'est pas produite, il est faux de croire, comme l'idée s'en est communément répandue, que la première publication de *Swann* se solda par un échec et que ce fut une déception pour Proust lui-même* ».
Ainsi furent reçus, à Paris, et donc en France, puisqu'il s'agit de littérature, les premiers volumes de la *Recherche*. Il y eut ensuite la guerre – et le sacre du Goncourt, en 1919, pour *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*…

UNE AURA INTERNATIONALE

Puis Marcel Proust mourut, en 1922, non sans avoir eu le temps de goûter les premières critiques de son œuvre à l'étranger. Un savoureux petit livre, *La Réception de Proust à l'étranger* (issu d'un colloque tenu en l'an 2000 à la Bibliothèque nationale de France, édité par Mireille Naturel, secrétaire générale de la Société des amis de Marcel Proust), nous permet de prendre la mesure de l'aura internationale qui, très tôt, va nimber notre grand écrivain. L'œuvre est aujourd'hui traduite en plus de dix langues. Son audience combine une influence modeste mais significative dans les milieux cultivés et des phénomènes cocasses pour happy few tel, à San Francisco, ce Marcel Proust Support Group constitué « pour se donner mutuellement le courage de lire Proust » ! La blague sur la difficulté d'accès de l'œuvre se porte manifestement bien outre-Atlantique puisque le best seller de Phyllis Rose, *The Year of Reading Proust*, publié en 1997, s'ouvre par un « Longtemps, j'ai essayé de lire Proust », facile mais néanmoins rigolo.
En Angleterre, on ne rencontra pas, semble-t-il, ce genre de difficulté. Dès le 4 décembre 1913, dans le *Time Literary Supplement*, un article non signé salue la parution de *Du côté de chez Swann*. Les termes sont élogieux : le titre est « énigmatique » mais le roman est « extraordinaire ». Les comparaisons avec *A Small Boy and Others* et *What Maisie Knew*, de Henry James, sont flatteuses. Proust en eut connaissance et en fut très heureux. Mais c'est après 1919 que l'œuvre s'installe solidement. Proust compte « au moins dix articles » sur ses *Jeunes filles en fleurs*, dont un d'Aldous Huxley. Quelques semaines avant sa mort paraît la première traduction de *Remembrance of Things Past* et l'on ne sait s'il eut le temps de s'effrayer du titre auquel il avait échappé : *The Harvest of Lost Days* (« La moisson des jours perdus »), qui aurait mieux convenu à Daphné Du Maurier.

DU DEBUSSY POUR HARMONICA

Cette question de la traduction est évidemment majeure. En 1922, un critique anglais souligne la difficulté de la syntaxe de Proust, « un français où tous les mots sont faciles et toutes les phrases difficiles ». En Allemagne, si Adorno estime que « Proust semble allemand à beaucoup de Français » et si, très tôt, Rilke, Hermann Hesse et surtout Walter Benjamin disent tout le bien qu'ils pensent de l'œuvre, la première traduction, dans les années 1930, sera considérée comme calamiteuse et comparée cruellement à du « Debussy pour harmonica » ! Peut-être est-ce finalement dans le lointain Japon que le voyage des figures, des images et des symboles de la *Recherche* se sera accompli le plus harmonieusement. Dès les années 1930, on s'attelle à la traduction Au milieu des années 1950, elle est bouclée pour la *Recherche* et, en 1999, la traduction des œuvres complètes est achevée. On n'aime pas seulement Alain Delon au Japon. On y lit et on y goûte Marcel Proust. Est-ce parce que le roman national, *Le Dit du Genji*, est, comme la *Recherche* nulle ans plus tard, une vaste fresque d'une société aristocratique disparue ? Ou parce que les Japonais aiment les fleurs, les petits oiseaux, les rivières ? Peut-être se trouvent-ils mieux disposés à goûter les senteurs d'une haie d'églantines et la douceur de l'ombre où passent des jeunes filles en fleurs. **MARC RIGLET**

* George D. Painter, *Marcel Proust* (Tallandier/Texto)

KIOSQUE.FR

EXTRAITS

« LONGTEMPS, JE ME SUIS COUCHÉ DE BONNE HEURE »

Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : « Je m'endors. » Et, une demi heure après, la pensée qu'il était temps de chercher le sommeil m'éveillait ; je voulais poser le volume que je croyais avoir encore dans les mains et souffler ma lumière ; je n'avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions avaient pris un tour un peu particulier ; il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage : une église, un quatuor, la rivalité de François Ier et de Charles Quint. Cette croyance survivait pendant quelques secondes à mon réveil ; elle ne choquait pas ma raison mais pesait comme des écailles sur mes yeux et les empêchait de se rendre compte que le bougeoir n'était plus allumé. Puis elle commençait à me devenir inintelligible, comme après la métempsycose les pensées d'une existence antérieure ; le sujet du livre se détachait de moi, j'étais libre de m'y appliquer ou non ; aussitôt je recouvrais la vue et j'étais bien étonné de trouver autour de moi une obscurité, douce et reposante pour mes yeux, mais peut-être plus encore pour mon esprit, à qui elle apparaissait comme une chose sans cause, incompréhensible, comme une chose vraiment obscure. Je me demandais quelle heure il pouvait être ; j'entendais le sifflement des trains qui, plus ou moins éloigné, comme le chant d'un oiseau dans une forêt, relevant les distances, me décrivait l'étendue de la campagne déserte où le voyageur se hâte vers la station prochaine ; et le petit chemin qu'il suit va être gravé dans son souvenir par l'excitation qu'il doit à des lieux nouveaux, à des actes inaccoutumés, à la causerie récente et aux adieux sous la lampe étrangère qui le suivent encore dans le silence de la nuit, à la douceur prochaine du retour.

J'appuyais tendrement mes joues contre les belles joues de l'oreiller qui, pleines et fraîches, sont comme les joues de notre enfance. Je frottais une allumette pour regarder ma montre. Bientôt minuit. C'est l'instant où le malade, qui a été obligé de partir en voyage et a dû coucher dans un hôtel inconnu, réveillé par une crise, se réjouit en apercevant sous la porte une raie de jour. Quel bonheur, c'est déjà le matin ! Dans un moment les domestiques seront levés, il pourra sonner, on viendra lui porter secours. L'espérance d'être soulagé lui donne du courage pour souffrir. Justement il a cru entendre des pas ; les pas se rapprochent, puis s'éloignent. Et la raie de jour qui était sous sa porte a disparu. C'est minuit ; on vient d'éteindre le gaz ; le dernier domestique est parti et il faudra rester toute la nuit à souffrir sans remède.

(*Du côté de chez Swann*)

LA MADELEINE

Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher, n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblaient avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. Il l'y a éveillée, mais ne la connaît pas, et ne peut que répéter indéfiniment, avec de moins en moins de force, ce même témoignage que je ne sais pas interpréter et que je veux au moins pouvoir lui redemander et retrouver intact, à ma disposition, tout à l'heure, pour un éclaircissement décisif. Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment ? Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépassé par lui-même ; quand lui, le chercheur, est tout ensemble le pays obscur où il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera de rien. Chercher ? pas seulement : créer Il est en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans sa lumière.

(*Du côté de chez Swann*)

LA LAITIÈRE

Le paysage devint accidenté, abrupt, le train s'arrêta à une petite gare entre deux montagnes. On ne voyait au fond de la gorge, au bord du torrent, qu'une maison de garde enfoncée dans l'eau qui coulait au ras des fenêtres. Si un être peut être le produit d'un sol dont on goûte en lui le charme particulier, plus encore que la paysanne que j'avais tant désiré voir apparaître quand j'errais seul du côté de Méséglise, dans les bois de Roussainville, ce devait être la grande fille que je vis sortir de cette maison et, sur le sentier qu'illuminait obliquement le soleil levant, venir vers la gare en portant une jarre de lait. Dans la vallée à qui ces hauteurs cachaient le reste du monde, elle ne devait jamais voir personne que dans ces trains qui ne s'arrêtaient qu'un instant. Elle longea les wagons, offrant du café au lait à quelques voyageurs réveillés. Empourpré des

reflets du matin, son visage était plus rose que le ciel. Je ressentis devant elle ce désir de vivre qui renaît en nous chaque fois que nous prenons de nouveau conscience de la beauté et du bonheur. Nous oublions toujours qu'ils sont individuels et, leur substituant dans notre esprit un type de convention que nous formons en faisant une sorte de moyenne entre les différents visages qui nous ont plu, entre les plaisirs que nous avons connus, nous n'avons que des images abstraites qui sont languissantes et fades parce qu'il leur manque précisément ce caractère d'une chose nouvelle, différente de ce que nous avons connu, ce caractère qui est propre à la beauté et au bonheur. Et nous portons sur la vie un jugement pessimiste et que nous supposons juste, car nous avons cru y faire entrer en ligne de compte le bonheur et la beauté quand nous les avons omis et remplacés par des synthèses où d'eux il n'y a pas un seul atome. C'est ainsi que bâille d'avance d'ennui un lettré à qui on parle d'un nouveau « beau livre », parce qu'il imagine une sorte de composé de tous les beaux livres qu'il a lus, tandis qu'un beau livre est particulier, imprévisible, et n'est pas fait de la somme de tous les chefs-d'œuvre précédents mais de quelque chose que s'être parfaitement assimilé cette somme ne suffit nullement à faire trouver, car c'est justement en dehors d'elle.

(*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*)

LES JEUNES FILLES EN FLEURS

Si nous pensions que les yeux d'une telle fille ne sont qu'une brillante rondelle de mica, nous ne serions pas avides de connaître et d'unir à nous sa vie. Mais nous sentons que ce qui luit dans ce disque réfléchissant n'est pas dû uniquement à sa composition matérielle ; que ce sont, inconnues de nous, les noires ombres des idées que cet être se fait, relativement aux gens et aux lieux qu'il connaît – pelouses des hippodromes, sable des chemins où, pédalant à travers champs et bois, m'eût entraîné cette petite péri, plus séduisante pour moi que celle du paradis persan –, les ombres aussi de la maison où elle va rentrer, des projets qu'elle forme ou qu'on a formés pour elle ; et surtout que c'est elle, avec ses désirs, ses sympathies, ses répulsions, son obscure et incessante volonté. Je savais que je ne posséderais pas cette jeune cycliste si je ne possédais aussi ce qu'il y avait dans ses yeux. Et c'était par conséquent toute sa vie qui m'inspirait du désir ; désir douloureux, parce que je le sentais irréalisable, mais enivrant, parce que ce qui avait été jusque-là ma vie ayant brusquement cessé d'être ma vie totale, n'étant plus qu'une petite partie de l'espace étendu devant moi que je brûlais de couvrir, et qui était fait de la vie de ces jeunes filles, m'offrait ce prolongement, cette multiplication possible de soi-même, qui est le bonheur. Et, sans doute, qu'il n'y eût entre nous aucune habitude – comme aucune idée – communes, devait me rendre plus difficile de me lier avec elles et de leur plaire. Mais peut être aussi c'était grâce à ces différences, à la conscience qu'il n'entrait pas dans la composition de la nature et des actions de ces filles, un seul élément que je connusse ou possédasse, que venait en moi de succéder à la satiété, la soif – pareille à celle dont brûle une terre altérée –, d'une vie que mon âme, parce qu'elle n'en avait jamais reçu jusqu'ici une seule goutte, absorberait d'autant plus avidement, à longs traits, dans une plus parfaite imbibition.

(*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*)

LES DEMOISELLES DU TÉLÉPHONE

Un matin, Saint-Loup m'avoua, qu'il avait écrit à ma grand'mère pour lui donner de mes nouvelles et lui suggérer l'idée, puisque un service téléphonique fonctionnait entre Doncières et Paris, de causer avec moi. Bref, le même jour, elle devait me faire appeler à l'appareil et il me conseilla d'être vers quatre heures moins un quart à la poste. Le téléphone n'était pas encore à cette époque d'un usage aussi courant qu'aujourd'hui. Et pourtant l'habitude met si peu de temps à dépouiller de leur mystère les forces sacrées avec lesquelles nous sommes en contact que, n'ayant pas eu ma communication immédiatement, la seule pensée que j'eus ce fut que c'était bien long, bien incommode, et presque l'intention d'adresser une plainte. Comme nous tous maintenant, je ne trouvais pas assez rapide à mon gré, dans ses brusques changements, l'admirable féerie à laquelle quelques instants suffisent pour qu'apparaisse près de nous, invisible mais présent, l'être à qui nous voulions parler, et qui restant à sa table, dans la ville qu'il habite (pour ma grand'mère c'était Paris), sous un ciel différent du nôtre, par un temps qui n'est pas forcément le même, au milieu de circonstances et de préoccupations que nous ignorons et que cet être va nous dire, se trouve tout à coup transporté à des centaines de lieues (lui et toute l'ambiance où il reste plongé) près de notre oreille, au moment où notre caprice l'a ordonné. Et nous sommes comme le personnage du conte à qui une magicienne, sur le souhait qu'il en exprime, fait apparaître dans une clarté surnaturelle sa grand'mère ou sa fiancée, en train de feuilleter un livre, de verser des larmes, de cueillir des fleurs, tout près du spectateur et pourtant très loin, à l'endroit même où elle se trouve réellement. Nous n'avons, pour que ce miracle s'accomplisse, qu'a approcher nos lèvres de la planchette magique et à appeler – quelquefois un peu trop longtemps, je le veux bien – les Vierges Vigilantes dont nous entendons chaque jour la voix sans jamais connaître le visage, et qui sont nos Anges gardiens dans les ténèbres vertigineuses dont elles surveillent jalousement les portes ; les Toutes-Puissantes par qui les absents surgissent à notre côté, sans qu'il soit permis de les apercevoir : les Danaïdes de l'invisible qui sans cesse vident, remplissent, se transmettent les urnes des sons ; les ironiques Furies qui, au moment que nous murmurions une confidence à une amie, avec l'espoir que personne ne nous entendait, nous crient cruellement « J'écoute » , les servantes toujours irritées du Mystère, les ombrageuses prêtresses de l'Invisible, les Demoiselles du téléphone !

(*Le Côté de Guermantes*)

UNE SERVANTE DÉVOUÉE

La neige m'avait arrêté là. D'ailleurs Robert ne devait pas ce soir-là dîner à l'hôtel et je n'avais pas voulu aller plus loin. On m'apporta les plats, en haut, dans une petite pièce toute en bois. La lampe s'éteignit pendant le dîner, la servante m'alluma deux bougies. Moi, feignant de ne pas voir très clair en lui tendant mon assiette, pendant qu'elle y mettait des pommes de terre, je pris dans ma main son avant-bras nu comme pour la guider. Voyant qu'elle ne le retirait pas, je le caressai, puis, sans prononcer un mot, l'attirai tout entière à moi, soufflai la bougie et alors lui dis de me fouiller, pour qu'elle eût un peu d'argent. Pendant les jours qui suivirent, le plaisir physique me parut exiger, pour être goûté, non seulement cette servante mais la salle à manger de bois, si isolée.

(*Le Côté de Guermantes*)

JEUX INTERDITS

Je n'osais bouger. Le palefrenier des Guermantes, profitant sans doute de leur absence, avait bien transféré dans la boutique où je me trouvais une échelle serrée jusque-là dans la remise. Et si j'y étais monté j'aurais pu ouvrir le vasistas et entendre comme si j'avais été chez Jupien même. Mais je craignais de faire du bruit. Du reste c'était inutile. Je n'eus même pas à regretter de n'être arrivé qu'au bout de quelques minutes dans ma boutique. Car d'après ce que j'entendis les premiers temps dans celle de Jupien et qui ne furent que des sons inarticulés, je suppose que peu de paroles furent prononcées. Il est vrai que ces sons étaient si violents que, s'ils n'avaient pas été toujours repris un octave plus haut par une plainte parallèle, j'aurais pu croire qu'une personne en égorgeait une autre à côté de moi et qu'ensuite le meurtrier et sa victime ressuscitée prenaient un bain pour effacer les traces du crime. J'en conclus plus tard qu'il y a une chose aussi bruyante que la souffrance, c'est le plaisir, surtout quand s'y ajoutent – à défaut de la peur d'avoir des enfants, ce qui ne pouvait être le cas ici, malgré l'exemple peu probant de la Légende dorée – des soucis immédiats de propreté. Enfin au bout d'une demi-heure environ (pendant laquelle je m'étais hissé à pas de loup sur mon échelle afin de voir par le vasistas que je n'ouvris pas), une conversation s'engagea. Jupien refusait avec force l'argent que M. de Charlus voulait lui donner.

Au bout d'une demi-heure, M. de Charlus ressortit. « Pourquoi avez-vous votre menton rasé comme cela, dit-il au baron d'un ton de câlinerie. C'est si beau une belle barbe ! – Fi ! c'est dégoûtant », répondit le baron.

(*Sodome et Gomorrhe*)

LES PAVÉS DE LA COUR DE L'HÔTEL DE GUERMANTES

En roulant les tristes pensées que je disais il y a un instant j'étais entré dans la cour de l'hôtel de Guermantes et dans ma distraction je n'avais pas vu une voiture qui s'avançait ; au cri du wattman je n'eus que le temps de me ranger vivement de côté, et je reculai assez pour buter malgré moi contre des pavés assez mal équarris derrière lesquels était une remise. Mais au moment où me remettant d'aplomb, je posai mon pied sur un pavé qui était un peu moins élevé que le précédent, tout mon découragement s'évanouit devant la même félicité qu'à diverses époques de ma vie m'avaient donnée la vue d'arbres que j'avais cru reconnaître dans une promenade en voiture autour de Balbec, la vue des clochers de Martinville, la saveur d'une madeleine trempée dans une infusion, tant d'autres sensations dont j'ai parlé et que les dernières œuvres de Vinteuil m'avaient paru synthétiser Comme au moment où je goûtais la madeleine, toute inquiétude sur l'avenir, tout doute intellectuel étaient dissipés Ceux qui m'assaillaient tout à l'heure au sujet de la réalité de mes dons littéraires et même de la réalité de la littérature se trouvaient levés comme par enchantement. Cette fois je me promettais bien de ne pas me résigner à ignorer pourquoi, sans que j'eusse fait aucun raisonnement nouveau, trouvé aucun argument décisif, les difficultés insolubles tout à l'heure avaient perdu toute importance, comme je l'avais fait le jour où j'avais goûté d'une madeleine trempée dans une infusion. La félicité que je venais d'éprouver était bien

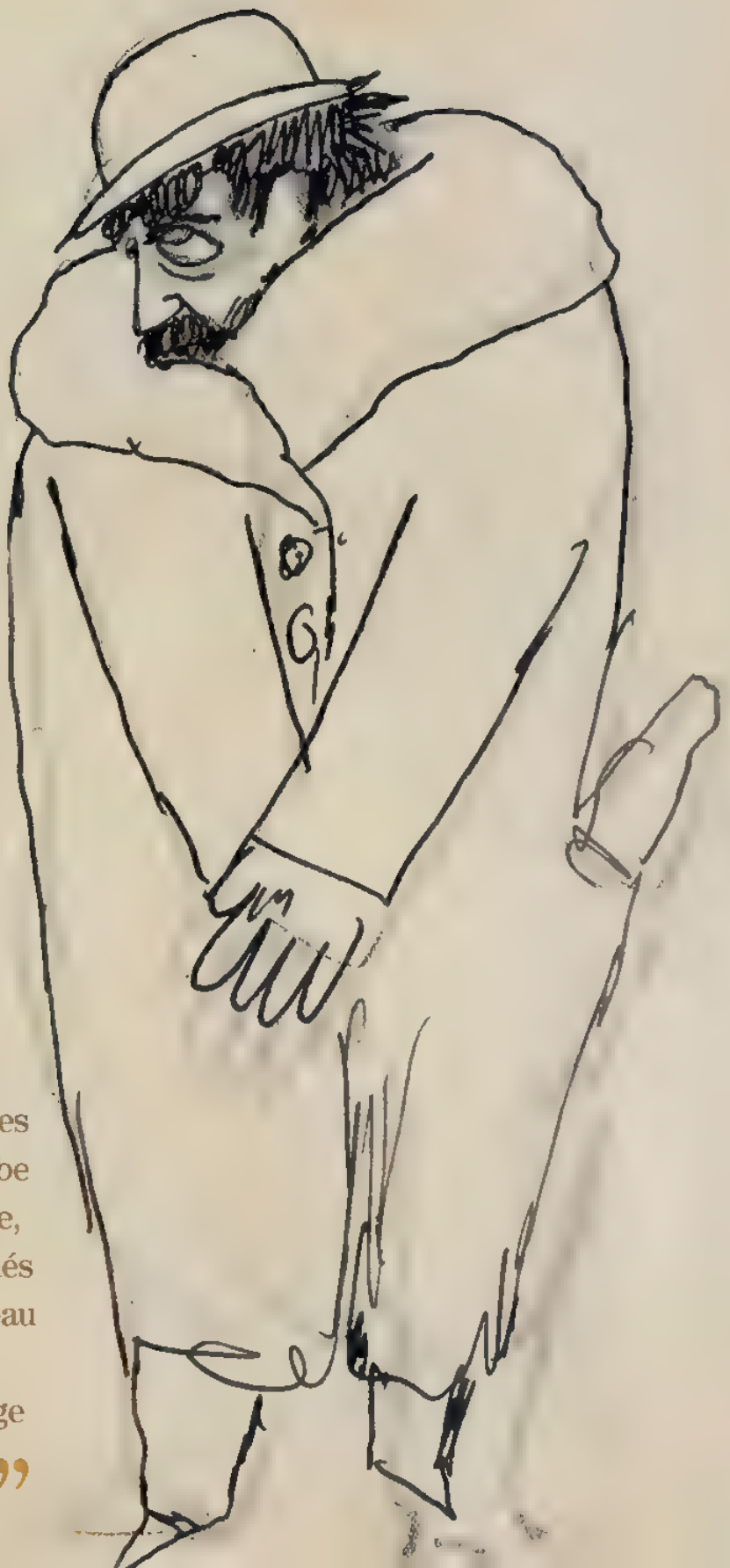
en effet la même que celle que j'avais éprouvée en mangeant la madeleine et dont j'avais alors ajourné de rechercher les causes profondes. La différence purement matérielle était dans les images évoquées. Un azur profond enivrait mes yeux, des impressions de fraîcheur, d'éblouissante lumière tournoyaient près de moi et dans mon désir de les saisir, sans oser plus bouger que quand je goûtais la saveur de la madeleine en tâchant de faire parvenir jusqu'à moi ce qu'elle me rappelait, je restais, quitte à faire rire la foule innombrable des wattmen, à tituber comme j'avais fait tout à l'heure, un pied sur le pavé plus élevé, l'autre pied sur le pavé le plus bas. Chaque fois que je refaisais rien que matériellement ce même pas, il me restait inutile ; mais si je réussissais, oubliant la matinée Guermantes, à retrouver ce que j'avais senti en posant ainsi mes pieds, de nouveau la vision éblouissante et indistincte me frôlait comme si elle m'avait dit : « Saisis-moi au passage si tu en as la force et tâche à résoudre l'énigme du bonheur que je te propose. » Et presque tout de suite je le reconnus, c'était Venise dont mes efforts pour la décrire et les prétendus instantanés pris par ma mémoire ne m'avaient jamais rien dit et que la sensation que j'avais ressentie jadis sur deux dalles inégales du baptistère de Saint-Marc, m'avait rendue avec toutes les autres sensations jointes ce jour-là à cette sensations-là, et qui étaient restées dans l'attente, à leur rang, d'où un brusque hasard les avait impérieusement fait sortir, dans la série des jours oubliés.

(*Le Temps retrouvé*)

« LA VRAIE VIE »

La grandeur de l'art véritable, au contraire, de celui que M. de Norpois eût appelé un jeu de dilettante, c'était de retrouver, de ressaisir, de nous faire connaître cette réalité loin de laquelle nous vivons, de laquelle nous nous écartons de plus en plus au fur et à mesure que prend plus d'épaisseur et d'imperméabilité la connaissance conventionnelle que nous lui substituons, cette réalité que nous risquerions fort de mourir sans avoir connue, et qui est tout simplement notre vie, la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, cette vie qui en un sens, habite à chaque instant chez tous les hommes aussi bien que chez l'artiste. Mais ils ne la voient pas, parce qu'ils ne cherchent pas à l'éclaircir. Et ainsi leur passé est encombré d'innombrables clichés qui restent inutiles parce que l'intelligence ne les a pas « développés ». Ressaisir notre vie ; et aussi la vie des autres ; car le style pour l'écrivain aussi bien que pour le peintre est une question non de technique, mais de vision. Il est la révélation, qui serait impossible par des moyens directs et conscients de la différence qualitative qu'il y a dans la façon dont nous apparaît le monde, différence qui s'il n'y avait pas l'art, resterait le secret éternel de chacun. Par l'art seulement, nous pouvons sortir de nous, savoir ce que voit un autre de cet univers qui n'est pas le même que le nôtre et dont les paysages nous seraient restés aussi inconnus que ceux qu'il peut y avoir dans la lune. Grâce à l'art au lieu de voir un seul monde, le nôtre, nous le voyons se multiplier et autant qu'il y a des artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition, plus différents les uns des autres que ceux qui roulent dans l'infini, et qui bien des siècles après qu'est éteint le foyer dont ils émanaient, qu'il s'appelât Rembrandt ou Ver Meer, nous envoient leur rayon spécial.

(*Le Temps retrouvé*)



“ De ces randonnées d’où il rentrait à l’aube en croisant sa pelisse, blême, les yeux cernés de bistre, un litre d’eau d’Evian dépassant de sa poche, sa frange noire sur le front… ”

COCTEAU

Notre Proust

Peu d'écrivains français ont autant influencé la littérature du XX[e] siècle. Mais comment nos contemporains ont-ils découvert Proust ? Ont-ils eu des difficultés à le lire ? Que conseillent-ils aux novices ? D'Annie Ernaux à Philippe Sollers, en passant par Eric-Emmanuel Schmitt, Mathias Enard, Charles Juliet ou Jean Teulé, *Lire* a interrogé une quinzaine de témoins…

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTINE FERNIOT ET MARC RIGLET

Annie Ernaux et Philippe Sollers.

Annie Ernaux

« C'est une œuvre qui "oblige", je veux dire qui interdit la facilité »

COMMENT AVEZ-VOUS DÉCOUVERT PROUST ?

J'avais 14 ans, la prof de français nous a fait faire en dictée le passage de la madeleine trempée dans le thé. J'ai immédiatement été « alertée ». A la suite, elle nous a donné un sujet de composition française. Il s'agissait de souvenir, pas de réminiscence – sûrement trop difficile en quatrième – et j'ai raconté – pure imagination – le souvenir que je gardais des matins où je préparais à ma vieille cousine Rachel (sans doute à cause du roman de Daphné Du Maurier !) son café au lait. Mais je ne sais pas comment j'aurais pu lire Proust, où j'aurais pu trouver *A la recherche du temps perdu*. La littérature était une espèce de rumeur lointaine, seul le hasard me mettait entre les mains les textes évoqués dans les manuels. En seconde, dans l'*Histoire de la littérature* que nous avions, d'un certain monsieur Crouzet, j'ai sans doute lu et relu ce qui concernait Proust puisque, aujourd'hui encore, je me souviens des phrases de la *Recherche* qui y figuraient, comme « Notre mémoire est hors de nous, dans un souffle pluvieux du temps – ». C'est seulement au cours de ma première année à la fac de lettres que j'ai lu pour la première fois Proust autrement qu'en citations : c'était *Un amour de Swann* et j'avais 20 ans. Curieusement, un an après, j'ai lu *Jean Santeuil*, première ébauche de la *Recherche*, peut-être parce que c'était tout ce qu'il y avait de Proust à la bibliothèque universitaire de Rouen. Ma vraie grande lecture de la *Recherche*, en entier et de façon continue, date de l'été de mes 25 ans. J'avais désiré avoir comme cadeau de la part de mon mari les trois tomes de la *Recherche* en Pléiade, édition établie par Pierre Clarac, et je les ai emportés en vacances dans ma belle-famille, ce qui a provoqué tensions et commérages : « Elle lit Proust au lieu d'être avec tout le monde… » Depuis, j'ai repris entièrement la *Recherche* deux fois, avec des intervalles de dix ans.

AVEZ-VOUS ÉPROUVÉ DES DIFFICULTÉS À LA LECTURE ?

Je ne me souviens pas que lire Proust m'ait paru difficile, c'est une plongée, avec des moments lents, voire ennuyeux, presque didactiques (sur les noms de lieux par exemple) mais qui font partie de l'édifice prodigieux. Je crois qu'il faut commencer par « Longtemps, je me suis couché de bonne heure. – ». J'ai toujours regretté d'avoir lu *Un amour de Swann* en premier. Il faut que la voix du Narrateur entre d'abord en soi, qu'on ne puisse plus s'en passer. Il me semble qu'une bonne « introduction » à Proust peut aussi être la merveilleuse BD de Stéphane Heuet, qui comporte actuellement cinq volumes.

QUELLE PARTIE DE LA *RECHERCHE* PRÉFÉREZ-VOUS ?

Question embarrassante, car tout se tient. Peut-être *La Prisonnière* et *Le Temps retrouvé*. Mais j'ai plutôt tendance à détacher des « moments », scènes, passages, sans me soucier du livre où ils figurent.

ET VOTRE PERSONNAGE ?

Mon personnage préféré, c'est le Narrateur… Il est la conscience et le siège de tous les sentiments, de toutes les sensations. C'est avec lui et au travers de lui qu'on vit « dans le temps », dernier mot de la *Recherche*.

PROUST VOUS A-T-IL INFLUENCÉE ?

J'ai entamé une sorte de discussion, un dialogue avec l'œuvre de Proust, depuis très longtemps. Modèle et contre-modèle, c'est une œuvre qui « oblige », je veux dire qui interdit la facilité, le déjà fait. Il y a une telle espérance mystique de l'art dans la mort de Bergotte…

Dernier ouvrage paru : *L'Atelier noir* (Editions des Busclats)

Philippe Sollers

« Une traversée magnifique »

COMMENT AVEZ-VOUS DÉCOUVERT PROUST ?

Je l'ai découvert à 16 ans, un an après avoir lu Baudelaire. Ma mère l'avait dans sa bibliothèque et je lui ai emprunté la *Recherche*. Ce fut un éblouissement immédiat au point que j'avais peur de terminer cette œuvre, tellement c'était beau. Je l'ai lu dans la continuité, c'était une lecture hypnotique, une traversée magnifique.

AVEZ-VOUS ÉPROUVÉ DES DIFFICULTÉS À LA LECTURE ?

Ce n'était pas une lecture difficile. Absolument pas, car j'étais déjà attiré, éduqué par la poésie.

QUELLE PARTIE DE LA *RECHERCHE* PRÉFÉREZ-VOUS ?

Je relis des passages de ce grand voyageur du temps. Mon livre préféré reste *Le Temps retrouvé*, et en particulier la grande scène finale dont je ne me lasse pas. J'aime la drôlerie de Charlus. En fait, Proust est un grand auteur comique.

VOTRE PERSONNAGE FAVORI ?

Mon personnage préféré est le Narrateur.

PROUST VOUS A-T-IL INFLUENCÉ ?

Bien sûr, son influence est sensible sur mon travail. Dès mon premier livre écrit à 21 ans. Une influence de pensée, évidemment. Je retiens trois auteurs : Proust, Céline et Saint-Simon.

Dernier ouvrage paru : Portraits de femmes (Flammarion).

Leïla Sebbar

« Proust, c'est l'intime et le politique »

COMMENT AVEZ-VOUS DÉCOUVERT PROUST ?

Au lycée, à Alger, pendant la guerre. J'avais 16 ans et je lisais beaucoup, j'empruntais de nombreux livres à la bibliothèque qui était très importante et j'appréciais les conseils de la bibliothécaire. Je me souviens avoir lu Proust en Pléiade. C'était la première fois que j'avais un livre de cette collection. J'ai été prise tout de suite, sans réticence. Puis je l'ai relu pendant mes études et là, c'était devenu une lecture savante. J'ai d'abord acheté la *Recherche* en collection Blanche de Gallimard (j'en ai même volé chez un bouquiniste d'Aix-en-Provence), puis en poche pour gribouiller dans les marges. Proust est partout dans la maison. C'est l'auteur, avec Virginia Woolf, Colette et Céline, que je lis et relis sans cesse quand je suis mal. Quand je voyage, j'en emporte toujours un exemplaire, n'importe lequel.

QUELLE PARTIE DE LA *RECHERCHE* PRÉFÉREZ-VOUS ?

J'aime particulièrement, *Le Côté de Guermantes* et *Sodome et Gomorrhe* pour la finesse de l'analyse sociale. Mais chaque lecture est à la fois retrouvailles et redécouverte.

ET VOS PERSONNAGES PRÉFÉRÉS ?

La duchesse de Guermantes et Swann, leur façon de s'exprimer qui en dit tellement sur l'époque et leurs relations.

PROUST VOUS A-T-IL INFLUENCÉE ?

C'est très souterrain, ni explicite ni évident, mais cette influence existe dans le regard sur le monde, la société, les rapports sociaux et la place de l'affect. Proust, c'est l'intime et le politique.

Dernier ouvrage paru : *Ecrivain public* (Bleu autour).

PATRICE NORMAND

CATHERINE CABROL

Eric-Emmanuel Schmitt

« La *Recherche*, c'est une cathédrale de camées »

COMMENT AVEZ-VOUS DÉCOUVERT PROUST ?

Je l'ai lu en attendant les résultats du bac. J'étais tellement absorbé que j'ai raté le jour des résultats. Etendu dans un hamac, sous un saule pleureur, j'étais passionné. Auparavant, entre 16 et 18 ans, j'avais essayé plusieurs fois de l'aborder. Mais je m'interrompais, car je ne m'habituais pas à cette langue. A l'époque, je lisais plutôt Sartre et Camus, l'ampleur de Proust n'était pas dans mon code. Puis, le bac passé, je me suis absorbé dans cette lecture du début à la fin. J'ai lu intégralement la *Recherche* deux fois dans ma vie. La seconde fois, j'avais 30 ans et je me suis demandé ce que j'avais bien pu lire à 18 ans. Ce n'était pas le même livre. Et là, j'ai vu la dimension comique de Proust. Il y a une telle gaieté chez lui. La *Recherche*, c'est une cathédrale de camées : chaque page est une miniature extraordinaire, et en même temps l'architecture est grandiose. C'est une œuvre de miniaturiste et une encyclopédie de la comédie humaine.

QUELS CONSEILS DONNERIEZ-VOUS À CEUX QUI ÉPROUVENT DES DIFFICULTÉS À LIRE PROUST ?

Il faut briser la langue, aller au-delà des cent premières pages et entrer dans ce code déconcertant pour un lecteur d'aujourd'hui, habitué à des écrivains qui concentrent la langue. Il faut commencer par le début car ce n'est qu'un seul livre.

VOTRE PERSONNAGE FAVORI ?

Madame Verdurin, car j'en connais tellement ! Celui qui me touche le plus reste Swann, amoureux d'un être vide. Or, en amour, on est dupe et en même temps on a des prémonitions… Swann a la prémonition du vide d'Odette mais il l'aime.

PROUST VOUS A-T-IL INFLUENCÉ ?

Je me dis que la *Recherche* est faite, elle n'est plus à faire. C'est le repoussoir que j'admire le plus. Il n'y a pas à aller jouer dans cette cour-là. Livrons-nous à d'autres jeux.

Dernier ouvrage paru : *Un homme trop facile* (Albin Michel)

Mathias Enard

« Un projet insensé : faire d'un sujet inintéressant quelque chose d'immense »

COMMENT AVEZ-VOUS DÉCOUVERT PROUST ?

Je l'ai lu deux fois. La première, j'avais 12 ans et on m'a suggéré des passages du *Côté de Guermantes*. J'ai détesté. Puis, à 19 ans, je l'ai repris et lu d'une traite. Le souvenir de cette lecture est très précis : c'était en juin, j'habitais une chambre de bonne exiguë dans l'île Saint-Louis. Si bien que j'allais lire sur un banc, en bord de Seine. Et j'ai découvert que, derrière moi, il y avait la maison de Swann. Le texte m'a passionné, bouleversé. Je trouvais que c'était un projet insensé : faire d'un sujet inintéressant quelque chose d'immense. C'était la preuve du pouvoir de la littérature.

AVEZ-VOUS ÉPROUVÉ DES DIFFICULTÉS À LA LECTURE ?

Je n'ai eu aucune difficulté de lecture, aucune hésitation. Dès les premières pages, c'était une révélation.

QUELLE PARTIE DE LA *RECHERCHE* PRÉFÉREZ-VOUS ?

Pour moi, la *Recherche* est une grande œuvre avec certaines parties que j'adore (*Le Temps retrouvé* par exemple) mais c'est surtout un long et grand roman.

VOTRE PERSONNAGE FAVORI ?

Charlus car il n'est pas vraiment dans la norme, il y a une vraie liberté chez lui, une façon d'utiliser les mœurs bourgeoises qui ne sont qu'une façade.

PROUST VOUS A-T-IL INFLUENCÉ ?

C'est plus un souvenir qu'une influence, un moment de lecture, un pur plaisir, mais toute influence est diffuse, à l'image de la *Recherche*, comme une longue promenade.

Dernier ouvrage paru : *Tout sera oublié* (Actes Sud).

Michel Braudeau

« C'est un maître sans enfants »

COMMENT AVEZ-VOUS DÉCOUVERT PROUST ?

J'ai appris à lire avant 4 ans. Trop tôt pour comprendre, peut-être. J'étais plus *Spirou* que *Tintin*, j'aimais les *Mousquetaires*, et surtout *Monte-Cristo*, *Arsène Lupin* et *Fantômas*. A 14 ans, en vacances à Royan, un coup de soleil me tient cloué dans ma chambre. Mon grand-père me donne à lire *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, non sans malice. En fait, j'ai été complètement ébloui.

LA LECTURE A-T-ELLE ÉTÉ DIFFICILE ?

Un peu laborieuse, avouons-le, l'intrigue m'échappait au début. Mais j'ai été immédiatement enchanté par les phrases, leur longueur mystérieuse. Sans doute parce que je faisais du latin, que j'aimais découvrir le sens d'une phrase à travers une syntaxe parfois opaque. Comme un exercice ou un jeu. Je crois que je retrouvais quelque chose de cette sinuosité qui permet de nouer ensemble, simultanément, tant d'images, tant d'impressions, et d'abolir le temps, un instant.

PAR QUEL BOUT RECOMMANDERIEZ-VOUS D'ENTRER DANS LA *RECHERCHE* ?

Comme je l'ai fait moi-même, un peu au hasard. Au fond, commencer par le commencement ne me semble pas vraiment important. Ne serait-ce, d'ailleurs, que parce que toute la *Recherche* est faite de commencements recommencés, remémorés, ressassés.

VOTRE LIVRE ET VOS PERSONNAGES PRÉFÉRÉS ?

Pour le livre, sans doute *Sodome et Gomorrhe*, où l'on trouve les morceaux de bravoure les plus éblouissants : Charlus et Jupien… Pour les personnages, j'hésite. Swann ou Odette. Charlus est plus sulfureusement séduisant. Finalement, c'est le Narrateur qui l'emporte, ce « je » qui n'est pas Marcel tout en étant lui et dont l'invention ambiguë rend assez vaines les illusions contemporaines de l'autofiction.

PROUST VOUS A-T-IL INFLUENCÉ ?

Forcément. Lire Proust est une expérience qui provoque l'admiration, expose au découragement, laisse à chacun, lecteur ou écrivain, une forte empreinte. Mais c'est un maître sans enfants, comme Céline ou Rimbaud. Au moment d'écrire, mieux vaut l'oublier. Espérer l'égaler, vouloir consciemment ou inconsciemment « écrire comme Proust » condamnerait à coup sûr au ridicule.

Dernier ouvrage paru : *Zoo. Chroniques littéraires 1977-2008* (Gallimard)

Christian Signol

« Indispensable pour lutter contre le temps qui passe »

COMMENT AVEZ-VOUS DÉCOUVERT PROUST ?

J'ai commencé à lire Proust à l'adolescence, avec *Du côté de chez Swann*, mais j'ai eu beaucoup de mal à entrer dans son univers. J'ai eu encore plus de difficultés en lisant *Le côté de Guermantes*. En fait, je n'ai compris de quoi il s'agissait qu'avec *Le temps retrouvé* : le sens de cette œuvre totalement construite était là. Ce livre me donnait des clés indispensables qui correspondaient à ce que je cherchais. Proust est alors devenu très important pour moi, qui souffre de « névrose cosmique » comme écrivait Jean Carriere. Chaque fois que je le relis, je découvre un nouveau détail.

QUEL CONSEIL DONNERIEZ-VOUS À UN NOUVEAU LECTEUR ?

Je lui recommanderais de commencer par la fin, car toutes les clés y sont : cette recherche du temps aboli, de l'éternité qui est en nous.

VOTRE PERSONNAGE FAVORI ?

Le Narrateur, ce « je » qui n'est pas Proust mais un personnage à part entière.

PROUST VOUS A-T-IL INFLUENCÉ ?

Proust a confirmé ce que je pense profondément : la litterature est indispensable pour lutter contre le temps qui passe. Chez Proust, l'émotion et la sensation l'emportent sur la raison.

Dernier ouvrage paru : *Les Enfants des justes* (Albin Michel).

Viviane Forrester

« Ma vie est imprégnée de lui »

QUAND ET COMMENT AVEZ-VOUS DÉCOUVERT PROUST ?

Lorsque ma mère, lectrice de cet auteur dès sa parution, me l'a donné à lire, j'avais quinze ans. Je ne pouvais plus le quitter. C'était comme une sorte de nouvelle naissance, de plongée dans ce qui était acceptable de la vie : la reconnue. Je me sentais fusionnelle. Proust accepte, pourtant, l'existence comme évidente et, à partir de là, lui insuffle la vie, la ressuscite dans chacun de ses enfers, ses plénitudes, ses fluctuations ; lorsqu'il écrit : « Moi, l'étrange humain », il ne trouve pas étrange d'être humain. Moi, je trouve étrange d'être et suspect le langage à travers lequel nous le percevons. La *Recherche* m'offre un espace hors métaphysique où m'abandonner. Proust est le dernier écrivain à avoir cru au salut par l'écriture. Le dernier et par là si enviable.

COMMENT L'AVEZ-VOUS LU ET QUELS CONSEILS DONNERIEZ-VOUS À UN NOUVEAU LECTEUR ?

Comme l'entrée dans une patrie. Comme un lieu désormais à jamais inépuisable. De telles œuvres, leurs habitants sont des êtres plus vivants qu'aucun autre, plus palpitants de vie ; ils participent de la nôtre plus qu'aucun contemporain. Même si, nés de personnes biologiques, ils n'ont pas été conçus biologiquement, ce sont des êtres biologiques. Au nouveau lecteur, je ne donnerais aucun conseil. J'espérerais cette rencontre qu'il peut, seul et libre, amorcer. Je l'encouragerais alors à la reconnaître, s'y adonner, en jouir

UN PERSONNAGE ET UN LIVRE PRÉFÉRÉS ?

Je suis amoureuse de tous. Un nom, un seul de leurs noms et c'est toute la magie de la *Recherche*. Ils sont tous imbriqués dans sa musique. Dites Swann, dites Oriane, Vinteuil, Gilberte, Verdurin, et c'est l'ensorcellement immédiat. Mais le « personnage » essentiel, extérieur, demeure Jeanne Proust, la mère de Marcel. A partir d'elle naît l'oscillation, en particulier des sexes. Charlus, par exemple, est son alter ego. A ces vacillations angoissantes, Proust oppose les lois arbitraires, fabriquées, donc contrôlables, stables du snobisme.

QUELLE INFLUENCE PROUST A-T-IL EUE SUR VOTRE ÉCRITURE ?

Personne n'a influencé mon écriture. Mais je garde certainement des traces de ce que j'ai vécu avec Proust. Si mon écriture n'est pas influencée par lui, ma vie est imprégnée de lui. Et j'écris avec ma vie… même si j'ignore le sens de ce mot. Une question que Proust ne se posait pas.

Dernier ouvrage paru : *Dans la fureur glaciale* (Gallimard).

Marc Dugain

« Le lecteur sourit du fond de l'âme »

COMMENT AVEZ-VOUS DÉCOUVERT PROUST ?

C'est Fred Vargas qui m'a fait connaître Proust. Nous le lisions en même temps quand nous avions 14 ou 15 ans. J'ai eu un sentiment de grande intimité, d'identification. Au début, c'est un très jeune homme qui parle et je me suis senti proche de lui, dans sa façon de regarder les adultes et de tout désamorcer. La *Recherche* me touchait dans cette période d'adolescence, je trouvais en cet auteur une hypersensibilité, bien plus grande que la mienne et surtout bien plus aboutie. Je l'ai souvent relu, je le relis toujours par bribes, des passages d'une cinquantaine de pages. Un peu comme je reprends Beckett ou Tchekhov. Il est la colonne vertébrale de la littérature française, l'un des plus grands, celui qui va le plus loin dans l'introspection. Et dans son style, il y a des fulgurances.

Chaque relecture est différente car mon œil a changé : quand on écrit, on ne lit plus de la même façon. Je vois mieux aujourd'hui la finesse de son analyse. Je trouve qu'il va plus loin que Balzac dans son analyse sociale d'un certain milieu. Et il y a une telle drôlerie ! Une drôlerie qui n'a rien de spectaculaire : le lecteur sourit du fond de l'âme.

QUELS CONSEILS DONNERIEZ-VOUS À UN NOUVEAU LECTEUR ?

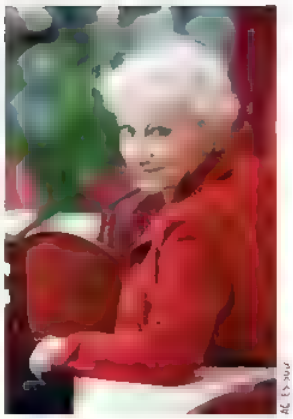
Je proposerais de commencer par le début et de s'accrocher car il n'y a pas de plaisir de lecture sans effort. La lecture semble être devenue exclusivement une détente. La publication de Proust ou de Beckett aujourd'hui serait un vrai désastre commercial. Pourtant, lorsqu'on lit leurs livres, on est payé de son effort.

PROUST VOUS A-T-IL INFLUENCÉ ?

J'aime sentir le poids des maîtres lorsque j'écris. C'est une leçon de modestie permanente. Je sais que je n'y arriverai jamais mais ça ne me décourage pas, ça me rend même joyeux. Avec Proust, il n'y a jamais de consensus mou. Certains le détestent, d'autres l'aiment profondément et je comprends les deux points de vue. Moi, je trouve qu'il est l'un des plus grands et je crains qu'il ne soit lu que par des étudiants et des universitaires et ne finisse en autopsie permanente. Le lire et le relire est pour moi une joie, un encouragement et un exemple ; comme avec Tchekhov ou Carver. Relire des stylistes me donne un tel plaisir !

Dernier ouvrage paru : *Avenue des geants* (Gallimard).

SASSIER / AR. MEN



Anne-Marie Garat

« Sa façon de serpenter la langue me galvanise »

COMMENT AVEZ-VOUS DÉCOUVERT PROUST ?

J'étais en terminale. Je lisais en même temps Claude Simon. Et j'ai commencé par la fin. J'ai alors découvert cette phrase exotique et étrangère en tombant sur la matinée chez les Guermantes, toute cette galerie de portraits que j'ai retrouvée ensuite et qui m'a aidée à remonter le temps de Proust, sans le savoir. Je ne l'ai jamais lu dans la linéarité, plutôt dans tous les sens. C'est une démarche que j'ai toujours : celle d'ouvrir un livre n'importe où. Ce sondage définit ma lecture, en y allant à tâtons. C'est ma manière de lire en entrant dans une langue par des extraits qui sont de vrais moments de lecture.

QUELS CONSEILS DONNERIEZ-VOUS À UN NOUVEAU LECTEUR ?

Je suggérerais volontiers cette forme de lecture : tomber sur un passage de façon hasardeuse. Proust est si dépaysant ! Il ne vieillit pas, même s'il est daté. Et il est touchant avec ses références contemporaines sur la photo, le cinéma, ce qu'il dit sur la guerre. La continuité ressemble à un devoir de lecture. Le sondage est une liberté et, parfois, tomber dans un texte et lire trois pages en dit tellement plus. Il faut encourager les jeunes à s'affranchir de ce devoir.

QUELLE PARTIE DE LA *RECHERCHE* PRÉFÉREZ-VOUS ?

Le Temps retrouvé. Quand le Narrateur est dans la bibliothèque, qu'il attend. Ah, cette évocation du train arrêté au bord du talus…

ET VOTRE PERSONNAGE FAVORI ?

Peut-être la grand-mère, grâce au regard que le Narrateur pose sur elle.

PROUST VOUS A-T-IL INFLUENCÉE ?

Le relire n'importe où relance mon écriture. Sa façon de serpenter la langue me galvanise. Proust m'a réconciliée avec le narrateur au moment où le Nouveau Roman le chassait. Il est un garde-fou de cette littérature car, loin du narcissisme, il est une manière d'être au monde aux antipodes du nombrilisme et construit de l'universel à partir de lui-même. Dernier ouvrage paru : *Programme sensible* (Actes Sud).

Charles Juliet

« Une œuvre qui fascine, qui écrase »

COMMENT AVEZ-VOUS DÉCOUVERT PROUST ?

En raison de mes origines sociales, j'ai longtemps eu un préjugé concernant Proust et son œuvre. Mais il a disparu de lui-même lorsque j'ai pu me faire une certaine idée de l'importance de la *Recherche*. J'ai alors consacré tout un été à la lire. Mais, à cette époque, je n'étais pas à même de la savourer et d'en saisir les inépuisables richesses. Depuis, en dépit de l'engagement que je prends chaque année avec moi-même, je ne l'ai toujours pas relue. En revanche, j'ai consulté des biographies et de nombreux essais qui lui ont été consacrés. Je n'ai donc qu'une médiocre connaissance de cette œuvre. Pourtant, grâce à ces autres lectures, j'ose dire qu'elle m'est familière.

AVEZ-VOUS ÉPROUVÉ DES DIFFICULTÉS À LA LECTURE ?

Oui, j'avais eu de la peine. Des phrases parfois trop longues, des analyses interminables. Mais je sais que lorsque je la relirai, mon approche sera tout autre car je serai capable d'apprécier ses infinies richesses.

Pour favoriser un premier contact avec cette œuvre, je suggérerais aux nouveaux lecteurs de lire *Proust : la cathédrale du temps* de Jean-Yves Tadié (Découvertes/Gallimard).

QUELLE PARTIE DE LA *RECHERCHE* PRÉFÉREZ-VOUS ?

Ma préférence va au *Temps retrouvé* – que Proust a rédigé quand il commençait à écrire son œuvre – et à un personnage qui ne fait pas partie de l'œuvre, et qui est Céleste Albaret, une femme qui a aimé Proust et qui me l'a fait aimer.

PROUST VOUS A-T-IL INFLUENCÉ ?

Non, mais c'est évidemment une œuvre qui fascine, qui écrase – et qui pourrait vous détourner de l'écriture.

Dernier ouvrage paru : *Moisson* (P.O.L)

FABIEN FT - INCOSMOS

MELIE GAL - MARO

Catherine Cusset

« J'y voyais ma propre histoire avec ma mère »

COMMENT AVEZ-VOUS DÉCOUVERT PROUST ?

J'ai lu Proust en entier deux fois. La première à 15 ans. J'étais déjà une grande lectrice, j'avais lu Balzac, Stendhal… Ma mère me conseillait et c'est elle, sans doute, qui m'a mis Proust entre les mains. A cet âge-là, j'y ai vu une grande histoire psychologique, je m'identifiais totalement, j'y voyais ma propre histoire avec ma mère. Puis, je l'ai repris à 20 ans et j'ai eu l'impression de lire un autre Proust : j'ai alors été sensible aux détails du comportement social et mondain, à la langue, au décodage de la société. Ces lectures étaient comme des plongées. D'ailleurs, à cette époque, j'étais jeune fille au pair : je lisais *Sodome et Gomorrhe* lorsque le petit enfant dont je m'occupais a échappé à ma surveillance ! Ce souvenir me revient comme un cauchemar.

AVEZ-VOUS ÉPROUVÉ DES DIFFICULTÉS À LA LECTURE ?

Lorsque j'en ai utilisé des fragments pour mes élèves, à l'université de Yale, ça me tombait des mains. Il faut donc lire Proust quand il y a un vrai désir. Je pense aussi qu'il convient de s'y plonger dans la continuité car on y entre peu à peu, il faut du temps. Peut-être ai-je moins de temps aujourd'hui.

VOTRE PERSONNAGE PRÉFÉRÉ ?

A 15 ans, c'était le Narrateur. A 20 ans, c'était Charlus que j'ai d'ailleurs comparé à Philippe Sollers, plus tard, dans *A vous*.

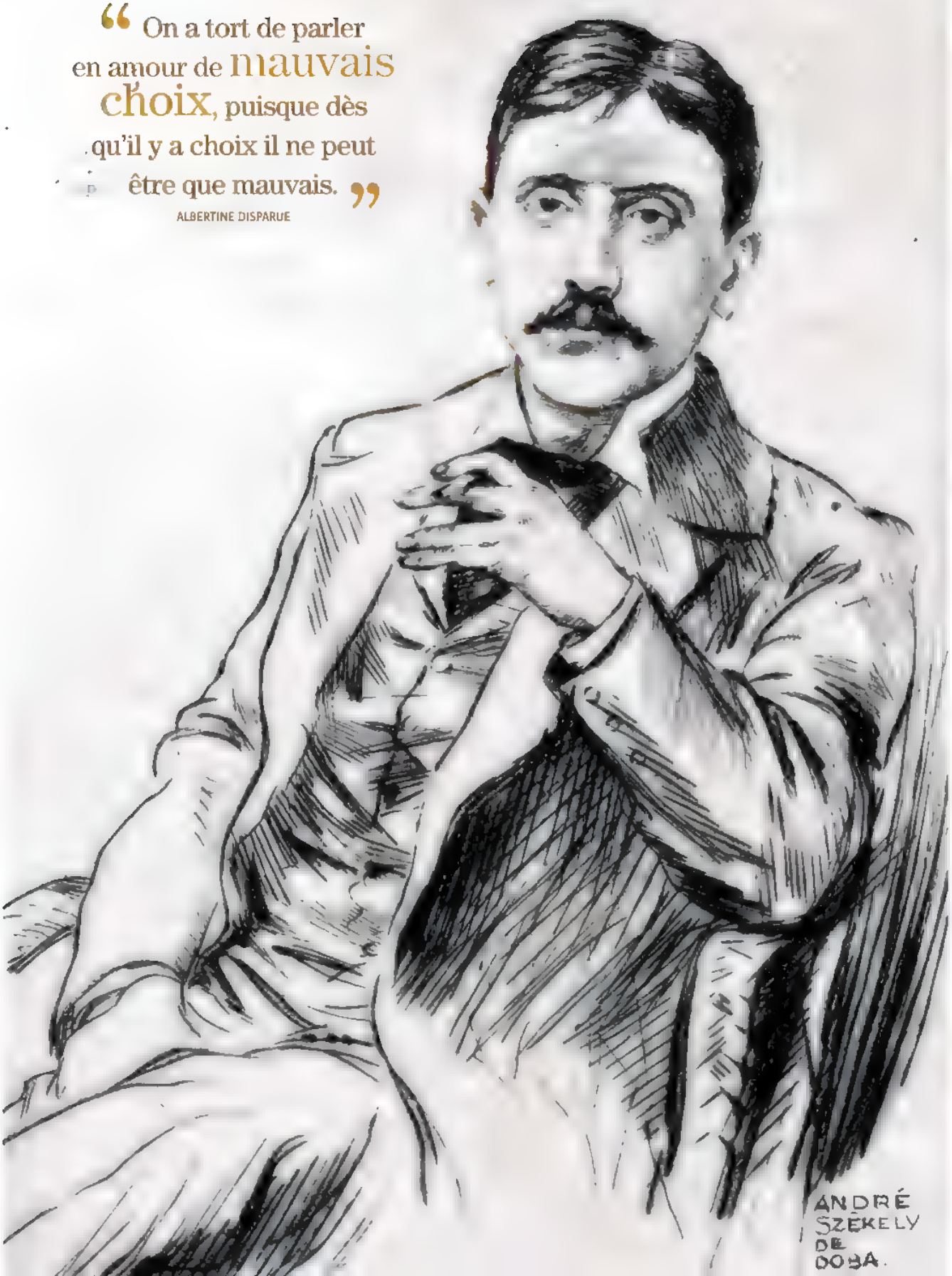
PROUST VOUS A-T-IL INFLUENCÉE ?

Mes premières lectures sont lointaines et, curieusement, lorsque j'ai écrit *New York, journal d'un cycle*, quand je parlais de New York entre Est et Ouest, m'est revenue la comparaison entre Guermantes et Méséglise. Ce sont comme des îlots qui réapparaissent soudain. Mon écriture est directe et sans métaphore, absolument pas proustienne, mais mon travail est fondé sur la sensibilité et l'émotion, il y a donc une filiation et c'est sans doute l'auteur qui m'a le plus marquée après Dostoïevski et avant Flaubert. Il n'y a rien de plus exaltant pour un écrivain que de lire un bon livre. Un mauvais livre ne me donne plus envie d'écrire et m'accable. Un beau texte me porte car un écrivain est poreux.

Dernier ouvrage paru : *Indigo* (Mercure de France)

“ On a tort de parler en amour de mauvais choix, puisque dès qu’il y a choix il ne peut être que mauvais. ”

ALBERTINE DISPARUE



L'improbable petit pan de mur jaune

❖

EN FEUILLETANT LA *RECHERCHE*, ON DÉCOUVRE LES NOMS DE BOTTICELLI, DE CARPACCIO, DE TITIEN OU DE VERMEER. AMATEUR D'ART, PROUST UTILISE LES TABLEAUX POUR SES DESCRIPTIONS QUI CONTRIBUENT AU BONHEUR DE LA LECTURE. DÉCRYPTAGE.

Il ne faut pas attendre bien longtemps, une dizaine de pages seulement, pour que soit cité dans la *Recherche* un premier nom de peintre. L'une des grand-tantes du petit Marcel vient en effet de découvrir que Charles Swann a prêté un tableau de sa collection pour l'exposition Corot. De Giotto à Monet, le lecteur de Proust croise ainsi plus d'une centaine de peintres. Certains lui sont familiers, d'autres moins. Quelques-uns, en vogue à la Belle Epoque, ont sombré dans l'oubli.

La tentation était grande de publier, comme l'a fait récemment Eric Karpeles, un *Musée imaginaire de Marcel Proust* (Thames & Hudson). L'écrivain n'eût sans doute pas accordé une égale admiration à chacune des œuvres rassemblées dans ce livre. Aussi cette récapitulation en images doit-elle être considérée davantage comme un outil que comme le trésor de la cathédrale proustienne. L'interrogation du Narrateur, dans *Le Temps retrouvé*, suffit à nous en assurer : « La poésie d'un élégant foyer et de belles toilettes de notre temps ne se trouvera-t-elle pas plutôt pour la postérité dans le salon de l'éditeur Charpentier par Renoir que dans le portrait de la princesse de Sagan ou de la comtesse de La Rochefoucauld par Cot ou Chaplin ? » Eric Karpeles reproduit, en regard de cet extrait, d'un côté le *Portrait d'une dame du monde* par le peintre « pompier » Pierre-Auguste Cot, de l'autre *Madame Georges Charpentier et ses enfants* de Renoir. Le réalisme photographique du premier ignore ce que Braque appellera le « fait pictural » et qui fait la poésie du second. Comment une telle poésie pourrait-elle avoir sa chance dans une peinture académique non plus gouvernée par l'esprit mais par l'optique ?

Bien qu'imaginaire, le musée de Proust a les inévitables défauts d'un musée bien réel. S'il a ses maîtres, il a aussi ses « raseurs », pour emprunter à Mme de Cambremer-Legrandin un qualificatif dont elle affublait sottement Poussin, croyant défendre ainsi le génie de Monet.

Toutes les images que Proust a pu voir dans les musées, les galeries, les collections privées, les églises italiennes, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, le *Burlington Magazine* ou dans les descriptions de Ruskin constituent une réserve dans laquelle il pioche pour écrire la *Recherche*. Aussi ce *Musée imaginaire* doit-il être considéré avant tout comme une anthologie des différentes façons dont Proust se sert des œuvres qu'il a vues pour camper les personnages de son univers.

Ici, le souvenir de Mantegna ou de Michel-Ange lui permet de préciser la nature de « l'intense netteté presque grimaçante à force d'immobilité » qu'ont les traits d'un visage. Là, une œuvre de David lui sert à dénouer les raisons pour lesquelles Mme de Saint-Euverte restait étendue : « Le plus probable est que, fière de ses belles soies rouges, elle pensait faire sur sa chaise longue un effet genre Récamier. »

Ailleurs, le Narrateur pense à la composition d'une œuvre du Greco, *L'Enterrement du comte d'Orgaz*, en évoquant devant Saint-Loup le spectacle absurde de la guerre. Les deux mondes nettement séparés (monde de Dieu dans la moitié supérieure du tableau, monde des hommes dans la moitié inférieure) deviennent une « apocalypse » aérienne et, sur terre, « un vrai vaudeville joué par des personnages en chemise de nuit ».

Parfois, une comparaison pourrait paraître banale, voire incompréhensible. « La coupole silhouettée de l'Institut fait penser à la Salute dans les tableaux de Guardi », par exemple. Quoi de plus semblable à une coupole qu'une autre coupole ? Pour apprécier la justesse du propos, le lecteur doit avoir en mémoire l'œuvre du peintre de Venise. Car, devant la Salute de Guardi, plus que devant la vraie, la comparaison devient singulièrement pertinente. Sans doute grâce au point de vue en légère contre-plongée, au cadrage réduisant à presque rien l'eau du Grand Canal, à la foule qui cache les marches de l'édifice.

Le Narrateur trouvera Albertine « renversante » quand elle se rappellera avoir vu, chez lui, à l'arrière-plan d'une reproduction du *Saint Sébastien* de Mantegna, « une ville en amphithéâtre et où on jurerait qu'il y a le Trocadéro ». Au-delà de leur justesse, ces rapprochements sont l'occasion pour l'écrivain de confirmer le profil de ses personnages, en soulignant un trait imperceptible : trivialité, arrogance, snobisme, vanité, sensibilité, humour, naïveté.

SWANN, AMOUREUX D'UNE MADONE DE BOTTICELLI

Le cas de Swann est le plus connu. Cet esthète travaille en dilettante à une étude sur Vermeer de Delft, qu'il ne terminera jamais. Entiché d'une demi-mondaine, Odette de Crécy, il fait preuve d'une parfaite mauvaise foi pour cacher sa paresse. Pourquoi écrire quand la vie vous permet de « serrer sur votre

La Vue de Delft de Vermeer devant laquelle Proust fait mourir Bergotte

cœur » la Zéphora de Botticelli ? Pour lui, Odette est une beauté précieuse « qu'on voit dans une fresque de la chapelle Sixtine ». Notre esthète vit dans un monde où les citrouilles se métamorphosent en carrosses : la ressemblance de son cocher Rémi avec un personnage d'Antoine Rizzo est à ses yeux « criante » ; pour partager le même nez affreux avec un personnage de Ghirlandajo, le visage de M. de Palancy en est comme acceptable ; et le docteur du Boulbon n'a plus le physique ingrat de son nom depuis qu'il est devenu un Tintoret. Swann est un homme d'images, il les fait glisser sur la réalité et cela l'enchante. Sur l'une des « mains pensives » d'Odette, convoquant le souvenir d'une Madone de Botticelli, il superpose « le mouvement délié, un peu tourmenté de la Vierge qui trempe sa plume dans l'encrier que lui tend l'ange ».

Swann est la figure inversée de Bergotte. Si sa vie de dandy est séduisante, son existence est inutile. Bergotte, lui, l'écrivain de génie dont la beauté d'une œuvre semble justifier la vie, décevra le Narrateur. L'homme ne ressemble pas à ses livres. Comme la vie et son prosaïsme ne ressemblent pas aux œuvres et à leur poésie ! Ce grand principe proustien, on le retrouve jusque dans la scène superbe de *La Prisonnière*. Proust y fait mourir Bergotte, devant la *Vue de Delft* de Vermeer. « Bergotte mangea quelques pommes de terre, sortit et entra à l'exposition. Dès les premières marches qu'il eut à gravir, il fut pris d'étourdissements. Il passa devant plusieurs tableaux et eut l'impression de la sécheresse et de l'inutilité d'un art si factice. […] Enfin il fut devant le Vermeer […]. Grâce à l'article du critique, il remarqua pour la première fois des petits personnages en bleu, que le sable était rose, et enfin la précieuse matière du tout petit pan de mur jaune. Ses étourdissements augmentaient. […] "C'est ainsi que j'aurais dû écrire, disait-il. Mes derniers livres sont trop secs, il aurait fallu passer plusieurs couches de couleur, rendre ma phrase en elle-même précieuse, comme ce petit pan de mur jaune." » Dans un monologue poignant où il se rend compte qu'il a imprudemment donné sa vie pour « le petit pan de mur si bien peint en jaune », Bergotte se répétera encore plusieurs fois ces quelques mots : « petit pan de mur jaune », avant de s'abattre sur un canapé et de rouler par terre. Mort. Au pied de la *Vue de Delft*.

D'un côté, les pommes de terre, les étourdissements, la brutalité de l'effondrement, le corps qui roule. De l'autre, la lumière du « petit pan de mur jaune ». Personne n'a jamais pu localiser avec certitude ce détail du tableau. Aucune évocation de ce mur, non plus, dans les articles du critique Jean-Louis Vaudoyer auquel Proust rend ici hommage. Les cinq mots du « petit pan de mur jaune », loin de désigner un quelconque détail, miment par la douceur de leur rythme, leur simplicité et l'éclat du dernier d'entre eux le schème créateur de Vermeer à l'œuvre dans tous ses tableaux. Ils disent la raison même de l'émotion de Bergotte. De Proust aussi bien sûr qui, touché par les articles de son ami Vaudoyer, lui avait écrit : « Depuis que j'ai vu au musée de La Haye la *Vue de Delft*, j'ai su que j'avais vu le plus beau tableau du monde. »

Chez Proust, les références picturales ne sont pas étalage d'un vernis culturel. Elles renvoient à la profondeur même du peintre.

JÉRÔME SERRI AEG

« Le propre de tous les grands romans est de vous transformer »

❖

LIRE A RÉUNI LES DEUX SPÉCIALISTES FRANÇAIS INCONTESTÉS DE PROUST, ANTOINE COMPAGNON ET JEAN-YVES TADIÉ, POUR DÉBATTRE DE SON STYLE, DE SON ÉVOLUTION, DE SON INFLUENCE ET DES MÉPRISES QU'IL SUSCITE.

ERIC GARAULT POUR LIRE

Antoine Compagnon (à gauche) et Jean-Yves Tadié.

ANTOINE COMPAGNON, ancien polytechnicien et ingénieur des Ponts et Chaussées, docteur ès lettres, est, depuis 2006, titulaire au Collège de France de la chaire intitulée « Littérature française moderne et contemporaine : histoire, critique et théorie ». Outre *Sodome et Gomorrhe* (Pléiade), il a édité les *Carnets* (Gallimard, 2002) et a consacré une partie de son enseignement au Collège de France aux « morales de Proust » et à « Proust, mémoire de la littérature ».

JEAN-YVES TADIÉ est l'auteur d'une biographie de référence, *Marcel Proust* (voir notre entretien page 16).

En quoi le style de Proust se distingue-t-il de celui de ses contemporains ?

ANTOINE COMPAGNON : Commençons par un truisme : c'est la longueur des phrases qui a inquiété, mais aussi séduit, les premiers lecteurs, leur structure syntaxique compliquée visant à épouser la complexité de l'interprétation à donner de toute personne, tout geste, toute action, toute repartie.

JEAN-YVES TADIÉ : Ça dépend de ce qu'on appelle contemporain. Si l'on pense au style néoclassique d'Anatole France, la rupture est absolue. Si l'on pense à celui de Maurice Barrès et à sa nouveauté cinquante, Proust, lui, n'est jamais cinquant. Si l'on pense à Paul Bourget et à ses analyses psychologiques laborieuses, là encore, la phrase proustienne a un élan qu'on ne trouve pas chez Bourget. Proust conserve néanmoins certaines caractéristiques du style 1900, du style nouille, celui d'Hector Guimard ou de Jules Lavirotte en architecture, de Fauré ou de Debussy en musique.

> « Le grand changement stylistique tient au passage à la première personne »
>
> ANTOINE COMPAGNON

Sachant que Proust prisait l'art du pastiche et combien il était attentif aux manières de dire de ses personnages, pensez-vous qu'on puisse parler d'un style unique de Proust ?

A.C. : Quand on parle du style de Proust, on pense d'abord à un certain type de phrases exprimant au plus près la profondeur psychologique. Mais dans les grands moments mondains, quand les idiolectes caractérisant les personnages se multiplient, on ne peut plus parler d'un seul style proustien. L'absorption de tous les discours est même une des grandeurs du livre. Elle suppose une grande faculté d'écoute qui fait le romancier.

Peut-on aller jusqu'à parler d'un roman polyphonique ?

J.-Y.T. : Pas au sens de Mikhaïl Bakhtine. Il y a polyphonie, car on entend toutes les voix, mais elles sont reprises par celle du Narrateur. On oscille entre des moments de dialogues qui pourraient être portés à la scène et des moments d'analyses qui reprennent, récapitulent, réinterprètent la situation. Polyphonique donc, mais ce ne sont pas des voix contradictoires. Alors que chez Dostoïevski, comme l'a montré Bakhtine, il y a véritablement contradiction.

A.C. : Il n'y a pas de contradiction, mais il y a quand même un premier roman et un deuxième roman : ce changement, lié au retard de la publication causé par la guerre de 14, a entraîné une transformation qui, sans être seulement stylistique, donne à l'œuvre la dimension plus balzacienne, plus romanesque et moins poétique, du roman d'Albertine.

Avant la *Recherche*, Proust s'est essayé au roman avec *Jean Santeuil*. Quelles considérations d'ordre stylistique l'ont conduit à l'abandonner ?

J.-Y.T. : Il a très peu parlé de ce roman et, quand il en a parlé, il a bien dit qu'il l'avait abandonné pour des questions de style et de forme. Visiblement, il n'est pas parvenu à trouver la structure qui sera celle de la *Recherche*. Le style, la longueur des phrases ou la quête de l'image peuvent être les mêmes, mais il y a souvent quelque chose qui rate. C'est néanmoins un roman bien supérieur à ceux publiés à l'époque, mais, comparé à la *Recherche*, il est moins réussi. Proust cherche, mais ne trouve pas encore

Auriez-vous des exemples de « trouvailles » de *Jean Santeuil* qui auraient disparu par la suite et auraient mérité d'être conservées ?

J.-Y.T. : Je ne crois pas parce que l'essentiel a été repris au point qu'on peut penser que Proust rouvrait les cahiers de *Jean Santeuil* pour rédiger la *Recherche*.

A.C. : Le grand changement stylistique tient au passage à la première personne. Mais il est aussi lié à un changement d'époque sociale et politique. Par exemple, le traitement de l'affaire Dreyfus était passionnant dans *Jean Santeuil*. Il s'y trouve des informations qui n'existent que là.

Y a-t-il une évolution du style de Proust et comment la caractériseriez-vous ?

A.C. : Son style devient de plus en plus classique. Dans *Albertine disparue*, la jalousie et le deuil sont traités très différemment de ce qu'ils sont dans *Les Plaisirs et les Jours* et dans *Du côté de chez Swann*.

J.-Y.T. : La recherche de la poésie en prose est caractéristique du jeune Proust et, au total, cela nuit à la qualité de la phrase. Il ne deviendra vraiment poète qu'en renonçant à cette poésie apparente, faite de sonorités un peu molles et d'images un peu hâtées, caractéristiques de *Jean Santeuil*.

Proust a traduit Ruskin avec l'aide de sa mère. Dans quelle mesure ce travail a-t-il influencé Proust écrivain ?

A.C. : À lire les notes de *Sésame et les lys* sur la lecture, sur le rapport d'un écrivain à ses maîtres, c'est bien dans les traductions de Ruskin que s'élaborent la plupart des grandes conceptions proustiennes sur la littérature.

J.-Y.T. : Proust a retenu de la traduction l'idée qu'on doit approcher le plus près possible d'un modèle idéal. Le modèle est extérieur avec Ruskin. Il devient intérieur au moment où Proust commence *Du côté de chez Swann*. Il n'y a plus qu'à s'efforcer de traduire avec le plus d'exactitude possible ce modèle intérieur.

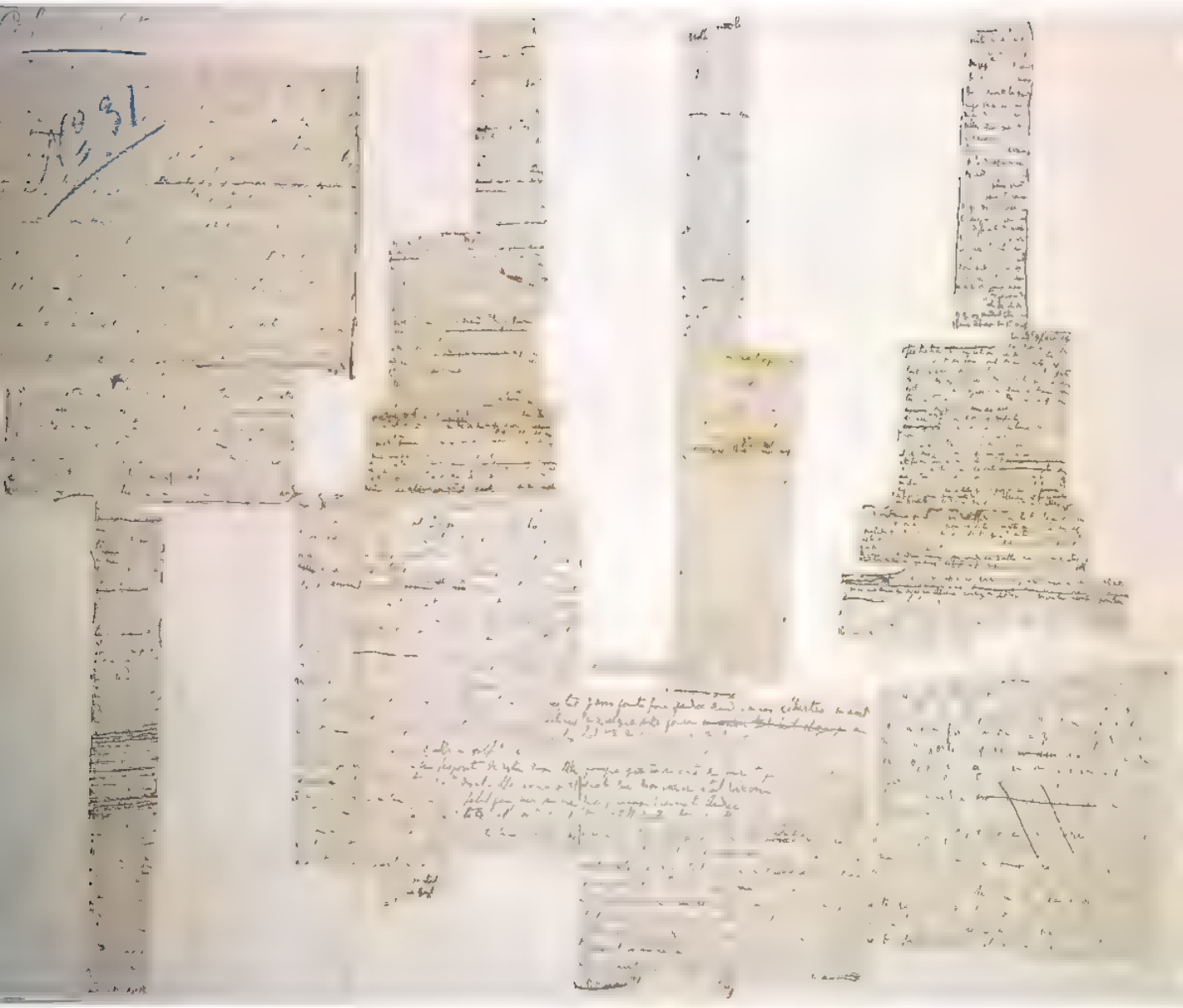
Que diriez-vous à ceux qui n'arrivent pas à entrer dans la *Recherche* ?

A.C. : Il faut lire Proust assez vite, sans s'arrêter. Ses longueurs peuvent rebuter. On peut passer tout son temps sur une phrase à essayer de la comprendre dans sa complexité. Mais il est bon de commencer par lire Proust assez vite, puis d'y revenir.

J.-Y.T. : Il est indispensable pour les grandes lectures de se forcer de temps en temps. Un monde où on ne se forcerait pour rien serait un monde qui irait à vau-l'eau, un monde sans structure, sans morale et sans esthétique.

Quel rôle jouent les métaphores chez Proust ?

J.-Y.T. : Celles de *Jean Santeuil* sont assez souvent ratées. Les meilleures remarques de Proust sur l'image se trouvent dans sa préface à *Tendres stocks* de Paul Morand. Il dit qu'une image ne bout pas à 98 ou 99 degrés mais à 100 degrés. Il faut donc atteindre un certain degré de perfection. L'image proustienne n'est pas une image convenue et n'est jamais un lieu commun. En ce sens, elle se rapproche de l'image surréaliste ou de l'image selon Lautréamont. Il faut qu'il y ait une surprise. Par exemple, lorsqu'il décrit la lune qui passe à travers des volets, il écrit que « le clair de lune appuyé aux volets entr'ouverts jette jusqu'au pied du lit son échelle enchantée ». Voilà l'exem-



Ces fragments autographes du « cahier violet » correspondent au manuscrit partiel d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

ple même d'une métaphore enchantée qui surprend. Elle est d'une grande beauté qui ne se démode pas. C'est là qu'il réintègre la poésie dans l'écriture de son roman.

A.C. : Il y a une théorie de la métaphore, une théorie du style comme métaphore. Et puis, il y a les métaphores proustiennes. Sans nécessairement de totale cohérence ni de solidarité entre les deux. Il reste un certain nombre de clichés ou de poncifs poétiques dans la *Recherche*, en particulier quand Proust évoque la mer et le soleil. Aussi bien dans les *Jeunes filles* que dans *Sodome et Gomorrhe*, il y a des images baudelairiennes, mêlées sans doute d'un peu d'ironie. Et d'un autre côté, il y a les images qui ont un effet de surprise, d'écart par rapport aux clichés poétiques.

J.-Y.T. : Certaines images ont d'ailleurs une fonction comique.

En quoi consiste le comique proustien ?

A.C. : Il me semble surtout lié à la langue. Le comique de personnages, comme le directeur du Grand Hôtel de Balbec, Norpois, Brichot et tant d'autres, est lié à leur caractérisation par la langue, à des tics, à des cuirs, à des clichés, et à tout ce qui introduit une distance grâce à la prodigieuse sensibilité de la langue de Proust. Ce qui n'empêche pas un comique lié aux quiproquos, aux gaffes. Bloch fait des gaffes, le Narrateur aussi.

J.-Y.T. : Chez Proust, le comique est lié à cette distance ironique qui est aussi un phénomène de culture théâtrale.

A.C. : Jean-Yves évoque le théâtre, il faut ajouter la conversation. Avec Proust, quand on rit, c'est d'un art de la conversation, d'un esprit lié à la conversation.

J.-Y.T. : En effet, il les tire de l'art de la grande conversation française fait pour aboutir à des mots d'esprit, parfois très cruels. Certains de ceux qui fusent dans le salon des Guermantes avaient fait le tour de Paris.

Comment caractériser les rapports entre le style d'écriture de Proust et la musique ?

J.-Y.T. : Proust avait appris à jouer du piano et savait lire une partition. Il ne s'est jamais dépris de la musique. Elle est pour lui à la fois un sujet qu'il traite et un objet qu'il intègre à son œuvre. C'est aussi un modèle parce que la musique implique de grandes structures et de grandes formes sans autre contenu que celui qui est immédiatement sensible. Il y a enfin la musicalité de la phrase proustienne qui reprend à son compte la grande leçon du symbolisme. On est à un tournant capital dans l'histoire de la poésie française, qui abandonne la musique pour l'image. Chez Proust, on trouve encore les deux, tandis que le surréalisme n'aime pas la musique.

A.C. : Ce moment musical de la poésie française allant de Baudelaire à Mallarmé, mais guère au-delà, est un trait d'époque. Alors que le modèle classique, puis avant-gardiste, de la poésie demeure quand même la peinture – *ut pictura poesis*. Mais, au fond, c'est une chimère. Tout le monde à cette époque rêvait d'une composition romanesque « musicale » qui ferait sortir du récit classique. Dans la *Recherche*, on peut qualifier de musicales, mais d'assez loin, la grande structure de l'œuvre et la phrase elle-même. Entre les deux, ce qu'il y a de plus consistant, c'est le leitmotiv de type wagnérien, associant des thèmes aux personnages.

Quel rôle attribuez-vous à l'œuvre de Proust dans l'évolution du genre romanesque ?

A.C. : Il a très tôt été reconnu comme un classique. La consécration avait eu lieu de son vivant, en France et hors de France. Il y a un passage à vide au moment du surréalisme, de Malraux, de Céline, de Sartre, mais en réalité ils ne cessent de parler de Proust. Les remarques de Céline ou de Sartre, plus ou moins hostiles, sont au fond aussi des manières de le consacrer.

J.-Y.T. : Selon moi, le rôle de Proust est nul. Au sens où, comme le remarque Elstir Chardin dans la *Recherche* : « On ne peut refaire ce qu'on aime qu'en le renonçant. » En ce sens, les romanciers fidèles à Proust sont ceux qui ne lui ressemblent pas. Et si vous regardez tous les noms importants, Malraux, Montherlant, Sartre et la plupart des romanciers des années 1930, ils ne doivent à peu près rien à Proust. Il aurait dû, au contraire, jouer un rôle dissuasif important, rendre impossible un type d'écriture qui, néanmoins, continue tous les jours. Les écrivains ont le devoir de ne pas subir son influence ou de se taire. Proust est si à part – « novateur pour l'éternité », comme il dit à propos de Vinteuil – si au-dessus, si en dehors, qu'il n'a influencé presque personne de manière visible. Il est à part et en dehors de la question des influençables.

A.C. : On a parlé des lectures de Proust. A ce propos, il faut évoquer le rôle très important de la presse. Proust en était un avide lecteur et cela se ressent.

J.-Y.T. : La presse nourrit sa connaissance des actualités culturelles, politiques et militaires.

A.C. : Sa connaissance encyclopédique du monde est très médiatisée par les journaux. Il ne faut donc pas se représenter Proust comme isolé du monde.

J.-Y.T. : Il ne me semble pas qu'il y ait de personnages de journalistes dans la *Recherche*, contrairement à Balzac.

A.C. : Et pourtant, il en connaissait beaucoup, certains étaient ses amis. Lui-même a collaboré au *Figaro*. Joseph Reinach ou Henry Bidou sont parmi les grandes plumes journalistiques dont on peut repérer l'influence dans la *Recherche*.

Quel est selon vous le contresens majeur que l'on peut faire quand on lit Proust aujourd'hui ?

Portrait réalisé par l'atelier de photographie Otto et Pirou (1922).

A.C. : L'idée qu'on aurait affaire à un livre intellectuel, dogmatique, qui exigerait pour le comprendre qu'on maîtrise une théorie. Or c'est un roman. Il doit être lu comme tel, c'est-à-dire en s'y perdant, en s'y égarant et en s'y retrouvant.

J.-Y.T. : Il y a aussi le contresens consistant à rejeter l'œuvre en disant : c'est un mondain, un snob, le peintre d'une vie mondaine dépassée. Contresens qu'on rencontre surtout – paradoxalement – dans les milieux aisés ou bourgeois. Mais ce n'est pas grave qu'on puisse commettre des contresens, ce qui est ennuyeux, c'est le rejet, et le contresens est toujours lié à la justification de ce rejet. Comme une névrose, vouloir la réfuter revient à l'alimenter.

Vous dites qu'on ne doit pas avoir peur de lire Proust, mais on n'en sort pas forcément indemne ?

A.C. : C'est le propre de tous les grands romans que de vous transformer. Lire Dostoïevski, ça peut aussi vous faire peur, mais vous devenez quelqu'un d'autre.

J.-Y.T. : En cela, il s'apparente aux grands écrivains classiques. Je ne crois pas beaucoup aux caractéristiques nationales en littérature, mais on a là un lieu commun de la littérature française – celle qui a été congédiée en haut lieu, entraînant des ventes pharaoniques de *La Princesse de Clèves* –, selon lequel la littérature doit aider à se connaître soi-même.

A.C. : C'est la fonction morale de la littérature que Proust réaffirme. On s'apprend dans les livres.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN MONTENOT

A la recherche des **lieux perdus**

Parisien à vie, beauceron par nostalgie de l'enfance, normand d'adoption, Marcel Proust fut vénitien de cœur et ses pèlerinages artistiques le conduisirent en Picardie. Dans quelle mesure ces lieux de la mémoire ont-ils influencé la *Recherche* ? Quelles traces y ont-ils laissées ? Combray, Balbec et Guermantes sont-ils vraiment imaginaires ? Et quels parcours les lecteurs d'aujourd'hui peuvent-ils entreprendre ? *Lire* s'est rendu sur place, livres en main.

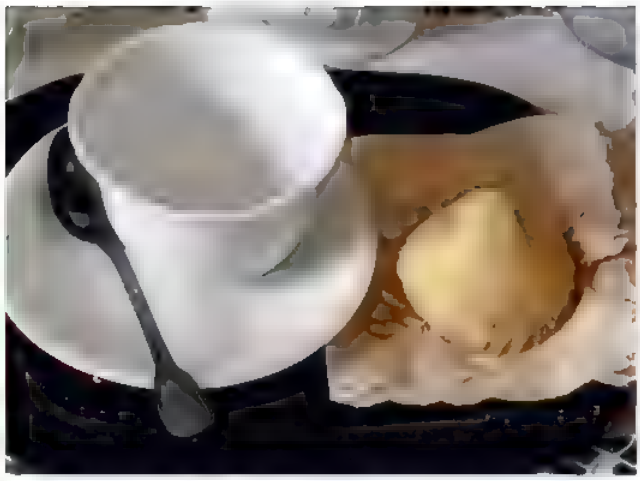
PHOTOS FRANCK COURTÈS POUR LIRE

Ci-contre, la fameuse église d'Illiers-Combray telle que la voyait du train le jeune Marcel, avant de rejoindre la maison de « tante Léonie » (ci-dessus) avec la cuisine de « Françoise » et l'escalier qui le séparait douloureusement de sa mère, le soir.

DU CÔTÉ DE COMBRAY

Avouons-le : à force d'entendre tous ces exégètes structuralistes théoriser à l'infini sur la *Recherche* à grand renfort de « signifiant/signifié » et de « paradigmes métonymiques », on avait presque fini par se laisser convaincre que vouloir établir des passerelles entre l'œuvre de Proust et la réalité relevait de la vulgarité la plus blasphématoire. Le « texte en soi », rien que le « texte en soi », professaient tous ces adeptes de *Contre Sainte-Beuve*, qui auraient préféré perdre un bras plutôt que de pousser jusqu'à Illiers, le petit village au sud de Chartres, modèle du Combray de *Du côté de chez Swann*. Et tous ces spécialistes avaient ricané lorsque, en 1971, pour le centenaire de la naissance de l'écrivain, quelques hauts fonctionnaires ignares du Conseil d'Etat avaient officiellement rebaptisé la commune « Illiers-Combray ». Ironie de l'histoire littéraire, ce petit village de la Beauce est à ce jour le seul au monde à confondre dans son toponyme un lieu réel et le décor d'un roman…

Eh bien, disons-le d'emblée aux lecteurs de la *Recherche* : visiter Illiers – pardon, Illiers-Combray… – et ses environs constitue un plaisir délicieux dont ils auraient tort de se priver. Bien sûr, on pourra s'amuser d'une certaine « récupération » commerciale par ce village de trois mille âmes, où Marcel Proust a passé ses vacances entre l'âge de six et neuf ans, entre 1877 et 1880, avant de le déserter pour cause d'asthme : collège Marcel-Proust par-ci, hôtel Les Aubépines par-là, confiserie La Proustille – « C'est ici que tante Léonie achetait ses madeleines », lit-on sur la devanture –, un peu plus loin, sigle de l'Union des commerçants représentant un Proust pensif (on le serait à moins…), jumelage improbable avec la ville anglaise de



Le petit lit dans lequel le jeune Marcel se couchait de bonne heure et la fameuse madeleine en forme de coquillage accompagnant le thé.

Coniston, où vécut John Ruskin (un match au sommet entre le onze proustien d'Illiers-Combray et les « ruskiniens » du Coniston Football Club a même eu lieu en 2009)…

Mais tous ces gentils sarcasmes s'évanouissent aussitôt arrivé devant la grille de la maison de tante Léonie. Le petit grelot par lequel Swann s'annonçait à la famille du Narrateur est toujours là. On vérifie qu'il rend bien son petit tintement « ferrugineux » et on pénètre, un peu ému, dans la cour où Swann venait bavarder sous le grand marronnier. La maison appartenait à Jules et Elisabeth Amiot, oncle et tante du petit Marcel. Elisabeth n'était autre que la sœur d'Adrien Proust, le père de l'écrivain qui, en un bel exemple d'ascension républicaine, s'éleva de son petit village beauceron jusqu'à l'Académie de médecine.

Tout, dans cette vaste demeure aux plafonds bas, a été conservé « dans son jus », odeur d'encaustique et papier peint à fleurs compris. Dans la chambre du petit Marcel, on trouve donc son lit à courtines – ce fameux lit où il se couchait de bonne heure, théâtre de la scène du baiser qui inaugure la *Recherche* —, la lanterne magique à l'aide de laquelle il se projetait la légende de Geneviève de Brabant et un exemplaire défraîchi de *François le Champi*, ce roman de George Sand qu'il aimait tant…

De l'autre côté du couloir, la chambre de tante Léonie avec, clou (un tantinet kitsch) de la visite, la tasse de thé, les feuilles de tilleul et la trop fameuse madeleine en forme de coquillage. Pour accéder à ces deux chambres, on emprunte l'escalier en bois, « si cruel à monter » pour le petit Marcel, car il marquait la séparation du soir avec sa mère. Bref, le lecteur de « Combray », première partie de *Du côté de chez Swann*, se délectera de cette atmosphère très « maison de famille » provinciale. Il n'est pas jusqu'au Président François Mitterrand qui n'ait fait le pèlerinage, en compagnie de Robert Badinter. Quelques habitants d'Illiers se souviennent, encore un peu éberlués, d'avoir vu l'hélicoptère présidentiel se poser sur le terrain de sport du village pour une visite totalement impromptue chez tante Léonie…

En revanche, ce qui désarçonne le proustien, dans cette solide maison beauceronne, c'est sa dimension orientale, à laquelle Proust ne fait que brièvement allusion dans *Jean Santeuil*. Certes, nous ne sommes pas dans le palais ottoman de Pierre Loti, mais tout de même dans un petit Illiers-sur-Bosphore. L'oncle Jules avait été marqué par ses voyages en Algérie, au point de construire un hammam donnant sur le jardin, légèrement incongru dans la Beauce de la fin du XIXe siècle. Cet original ne dédaignait pas non plus de fumer le narguilé dans son « salon oriental » et avait remplacé les bardeaux caractéristiques de la façade par des losanges de faience jaunes, verts et bleus très Marrakech-sur-Loir. Voilà qui a dû marquer le lecteur assidu des contes des *Mille et une nuits* que deviendra Proust…

DU CÔTÉ DE MÉSÉGLISE

L'oncle Jules avait eu une autre lubie : aménager, à l'autre bout du village, un parc arboré, baptisé le Pré Catelan. Pour y parvenir, on traverse le Loir, modèle de la Vivonne, où le courant fait toujours ondoyer légèrement ces nénuphars dont Proust nous décrit méticuleusement le « pédoncule »… En pénétrant dans ce Pré Catelan, petit Giverny beauceron, on entre aussi dans le complexe travail de recréation du souvenir proustien. Ce parc deviendra en effet le jardin de Swann dans la *Recherche*. « Pour créer ses décors, Proust mélangeait toujours plusieurs lieux des alentours d'Illiers et, pour compliquer le tout, leur donnait le nom d'un lieu-dit puisé en Normandie, comme il l'a fait pour "Guermantes", par exemple », explique Mireille Naturel, secrétaire générale de l'Association des amis de Marcel Proust, dont le siège se trouve à Illiers. Ainsi, pour voir la propriété de Charles Swann, il faut rouler quelques kilomètres vers Tansonville et son château, somptueux manoir « chic et de bon goût ».

Une chose est sûre : au Pré Catelan, nous sommes clairement du « côté de Méséglise ». On en veut pour preuve la fameuse « haie d'aubépines » où le Narrateur bouleversé apercevra pour la première fois la jeune Gilberte Swann. Alors, on longe religieusement cette haie aux feuilles « festonnées », devant laquelle Luchino Visconti lui-même était venu se recueillir, en 1970, lors de repérages pour son projet d'adaptation de la *Recherche*, qui ne vit jamais le jour.

Au-delà commence la vaste plaine céréalière de la Beauce, dont Adrien Proust disait qu'elle tirait sa puissance de sa monotonie. Et comme le remarquait le Narrateur, où que l'on se place, on aperçoit, au loin, la silhouette effilée de l'église d'Illiers qui semble veiller sur les maisons alen-

La somptueuse forteresse de Villebon, modèle du château des Guermantes et, en dessous, l'inquiétant manoir de Mirougrain : c'est à travers cette haie que le Narrateur observera les ébats lesbiens de Mlle Vinteuil.

tour comme une bergère sur ses moutons. Mais le petit Marcel ne s'éloignait guère du village, le viaduc du chemin de fer marquant pour lui la limite des « pays chrétiens ». Tout juste s'est-il aventuré un jour du côté de Mirougrain, qui deviendra le sulfureux Montjouvain de la *Recherche*. C'est, on s'en souvient, devant ce manoir qu'il fait la découverte du « sadisme », en observant à la dérobée, par une fenêtre entrouverte, les voluptés saphiques de Mlle Vinteuil et d'une sienne amie. Et l'on comprend, lorsque l'on se rapproche aujourd'hui de cette bâtisse inquiétante, qu'elle ait pu impressionner un garçonnet sensible : la poétesse Juliette Joinville d'Artois, fantasque propriétaire des lieux à la fin du XIXe siècle, avait fait recouvrir la totalité de la façade de gigantesques roches mégalithiques. On est entre le conte de Grimm et la grotte des plaisirs interdits…

DU CÔTÉ DE GUERMANTES

En revanche, le petit Marcel n'a jamais atteint les terres tant fantasmées des Guermantes, qui lui paraissaient aussi éloignées que « la ligne de l'équateur » ou le « pôle ». Cet équateur beauceron n'est jamais qu'à une douzaine de kilomètres d'Illiers, au lieu-dit Villebon. D'ailleurs, dans certains manuscrits de la *Recherche*, le château de Guermantes s'appelle encore le « château de Villebon ». Et quel château ! Une formidable forteresse médiévale, toute en tours et créneaux, isolée par des douves et un pont-levis ! Ancienne propriété du bon Sully, le ministre d'Henri IV, ses teintes mauves sont associées, dans l'esprit du Narrateur, à la duchesse de Guermantes et à toute une mythologie « mérovingienne ».

Bien sûr, dans les rues étroites d'Illiers, au Pré Catelan ou au château de Tansonville, on est avant tout dans une géographie du souvenir. Peut-être aussi – et cela mérite d'être souligné, tant l'anxiété et la jalousie envahiront progressivement la vie du Narrateur – dans une géographie du bonheur. « C'est surtout comme à des gisements profonds de mon sol mental, comme aux terrains résistants sur lesquels je m'appuie encore, que je dois penser au côté de Méséglise et au côté de Guermantes », se souvient-il dans *Du côté de chez Swann*. Il suffira d'un peu de thé et d'une madeleine pour faire resurgir le parc de Swann, les nymphéas de la Vivonne, l'église et la duchesse de Guermantes, bref « tout Combray ». Pardon, tout Illiers-Combray…

JÉRÔME DUPUIS

PARIS EST UN SONGE

D'AUTEUIL À LA RUE HAMELIN, OÙ LA MALADIE AURA RAISON DE LUI, PROUST A TOUJOURS HANTÉ SA VILLE NATALE. LES LIEUX HABITÉS ONT, HÉLAS, TOUS DISPARU. MAIS, POUR LE « PROUSTOLÂTRE », RESTENT LES QUARTIERS CHICS OÙ L'ÉCRIVAIN AIMAIT SE PROMENER ET, SURTOUT, GRÂCE À QUELQUES AUDACES GÉOGRAPHIQUES, QUANTITÉ D'ENDROITS TRANSFORMÉS PAR LA GRÂCE DE L'ÉCRITURE. ET SI PARIS, COMME COMBRAY OU BALBEC, ÉTAIT UN « PERSONNAGE » DE LA *RECHERCHE* ?

En forçant un peu le trait, on pourrait dire du Paris de Marcel Proust qu'il n'existe plus et que celui de la *Recherche* est imaginaire. On déduira la première assertion des déceptions répétées qui saisissent le « proustolâtre » lancé à la recherche des lieux de vie du grand petit homme. Ainsi, de la maison natale, à Auteuil, il ne reste rien. La grande et belle demeure de l'oncle Louis Weil – vingt-neuf fenêtres, deux étages, plus combles aménagés, au milieu d'un jardin tout en longueur, annexes, écurie et remise pour deux voitures en sus – a été détruite en 1897. Le percement de l'avenue Mozart a eu raison de cette « campagne » cossue et, aujourd'hui, il faut fermer les yeux devant la façade du 96, rue La Fontaine, pour tenter de reconstituer l'atmosphère champêtre qui fut celle des premières années du jeune Marcel.

Si l'on se rend ensuite au 102, boulevard Haussmann, immeuble qu'occupe Marcel Proust de décembre 1906 à juin 1919, c'est à un grand effort d'imagination qu'il faut se livrer pour retrouver l'esprit du lieu où la *Recherche* fut conçue. L'immeuble, en effet, date de… 1920 !

La signature de l'architecte, en façade, l'atteste. A cette époque, le nouveau propriétaire, la banque Varin-Bernier, a remodelé l'édifice et l'on se demande ce qu'il peut bien y rester de l'appartement de Marcel. Le CIC a racheté la banque et, de l'appartement situé au deuxième étage du 102, boulevard Haussmann, il ne reste qu'une pièce, désormais impossible à visiter. Il faut donc reconstituer par la pensée le palier, le vestibule, deviner le salon et, surtout, ne pas trop attendre de l'émotion qui est censée vous étreindre à la découverte de la fameuse chambre. Car, hormis le plancher et la cheminée, d'époque, hormis les panneaux de liège pieusement réinstallés, hormis une reproduction photographique en noir et blanc du portrait de Marcel Proust par Jacques-Emile Blanche, hormis, enfin, un autre portrait d'un certain G. Chargys, on ne saurait dire que la présence de l'écrivain hante les lieux.

Ultime obstacle à toute tentative de fétichisation des lieux proustiens, le 44, rue Hamelin. C'est la dernière adresse de Marcel Proust. Il meurt là, le 18 novembre 1922, au cinquième étage, dans un appartement glacial car Proust ne « chauffe » pas. Il ne supporte pas les poussières dégagées par quelque moyen de chauffage que ce soit. Voudra-t-on alors s'y rendre pour s'y recueillir ? Las, il y a bien toujours un cinquième étage mais il n'y a plus d'appartement car l'immeuble est aujourd'hui un hôtel dit de charme et, en tout cas, doté de trois étoiles.

LA CLÉ DES CHAMPS

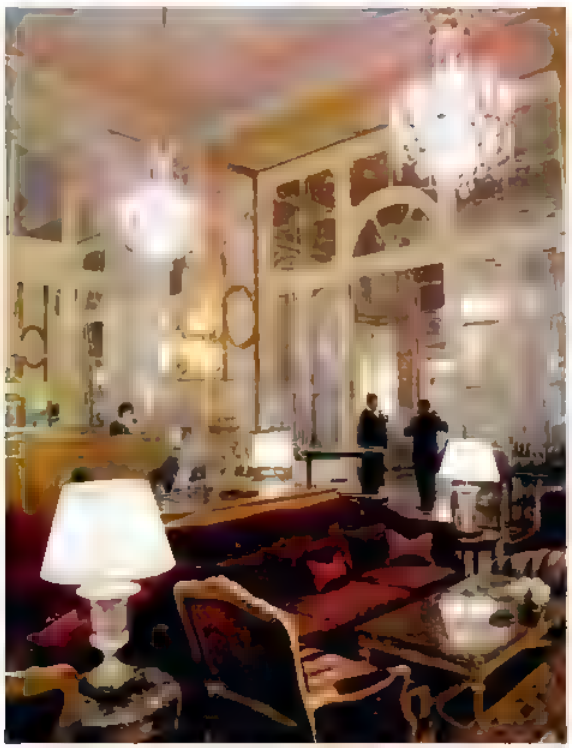
Si les lieux, champêtres, de naissance, ceux, claustrés, de la création et ceux, glacés, du trépas ont cette particularité d'avoir disparu, il en existe d'autres où se replier. Il reste assez d'endroits ayant connu Proust bambin (les jardins des Champs-Elysées), lycéen (à Condorcet) ou promeneur infatigable : l'avenue du Bois, devenue l'avenue Foch, le bois de Boulogne, son Pré Catelan, son île des Cygnes… D'autres encore qui l'ont vu gourmand, rue Royale chez Ladurée.

Rue La Fontaine, à Auteuil : la belle demeure champêtre de l'oncle Louis Weil, où naquit Proust, a disparu en 1897.

Le proustolâtre pourra même établir une correspondance piquante avec un épisode de la *Recherche* et se rendre à l'hôtel Marigny, 11, rue de l'Arcade, dans le VIII[e] arrondissement. C'est là qu'Albert Le Cuziat, ami de Marcel Proust (avec qui il partage sa fascination pour l'aristocratie), valet homosexuel du comte Orloff, du duc de Rohan et autres princes, installe, en 1917, une maison de plaisir pour homosexuels. Ce claque spécialisé sera en partie meublé avec des fauteuils, des canapés, des tapis des parents de Proust, qui était généreux, et surtout qui ne savait qu'en faire et les avait jusque-là mis au garde-meuble. C'est le même service que rend le Narrateur à Jupien – dont Albert est une des clés – lorsque celui-ci ouvre le bordel où Charlus vieillissant vient se faire fouetter.

Et puis, il y a le Ritz, bien sûr. « Il écrivait dans sa chambre de liège, mais il venait vivre au Ritz. » « On n'est pas bousculé et j'y ai mes habitudes », disait Proust. « Le Proust du Ritz », écrit George D. Painter, c'est une de « ses dernières incarnations ». Le biographe ajoute : « Le grand hôtel devint son second domicile, un substitut des palaces de Cabourg, de Venise et d'Evian, qu'il ne devait plus revoir, et aussi des salons du Faubourg dispersés par la guerre. »

Si le Ritz est à la fois dans la *Recherche* et dans le monde réel de Marcel Proust, on ne déduira cependant pas que tout le Paris de la *Recherche* est réel. Certes, l'évocation par le Narrateur de la ville, de ses rues, de ses toits, de ses perspectives, de ses lumières, de ses couleurs (« le soleil tombant sur



La chambre de Proust boulevard Haussmann (en haut), reconstituée à l'emplacement exact dans les locaux d'une banque, ne se visite plus. Ci-dessus, les salons du Ritz, où l'écrivain dînait souvent.

devoir nous informer qu'il a « toujours à la portée de sa main un plan de Paris qui, parce qu'on pouvait y distinguer la rue où habitaient M. et Mme Swann, me semblait contenir un trésor ». Il s'étonne encore que les admirables arcs XVII[e] des portes Saint Martin et Saint Denis soient entourés de bâtisses si médiocres. Il nous confie soudain, tout à trac : « Il faut savoir qu'autrefois mon grand-père habitait 40 bis, boulevard Malesherbes. »

UN FAUBOURG SANS FRONTIÈRES

Il arrive aussi que la topographie parisienne constitue la matière d'un bon mot d'Oriane de Guermantes : « Les Iéna ? Ah oui, ceux qui ont un nom de pont. » Le « chic » d'un quartier, enfin, occupe la petite cervelle d'Odette qui « ne comprenait pas que Swann habitât l'hôtel du quai d'Orléans que, sans oser lui avouer, elle trouvait indigne de lui » Mais, en regard de ces localisations précises et « réalistes », que de flous artistiques, de lieux sans adresse, de décors imaginés. Et d'abord, le Faubourg, le fameux faubourg Saint-Germain. Déprenons-nous de cette idée qu'il serait tout entier contenu sur la rive gauche et qu'il correspondrait, grosso modo, à nos actuels VI[e] et VII[e] arrondissements. Lorsque le Narrateur, dans un même mouvement, nous parle de l'hôtel du quai Malaquais, des salons de la rue de Tournon, de la rue de la Chaise et… du faubourg Saint-Honoré, on a compris que le faubourg Saint-Germain a passé le pont. De cette audace géographique, Proust n'est d'ailleurs pas l'inventeur insouciant. Balzac, dans *La Duchesse de Langeais*, nous avait déjà prévenus : « Ce que l'on nomme en France le faubourg Saint-Germain n'est ni un quartier, ni une secte, ni une institution, ni rien qui se puisse nettement exprimer. La place Royale, le faubourg Saint-Honoré, la chaussée d'Antin possèdent également des hôtels où se respire l'air du faubourg Saint-Germain. » Donc le faubourg Saint-Germain n'a pas de frontières et l'hôtel de Guermantes n'a pas d'adresse. Très difficile à situer, l'hôtel de Guermantes. Il y a bien des Guermantes de « la rue de la Chaise » et des Guermantes de « la rue de Varenne » mais ce ne sont pas les bons ! Et si l'on se fie à la description que donne le Narrateur du point de vue que l'on a lorsque l'on se tient « au haut de la maison », alors on est perdu. Car, d'où diable peut-on bien, à Paris, « embrass[er] les pentes accidentées par où l'on monte jusqu'à l'hôtel de Bréquigny et qui sont gaiement décorées à l'italienne par le rose campanile de la renuse appartenant au marquis de Frécourt » ?

Le lecteur l'a compris : Paris, comme Combray ou Balbec, est un « personnage » de la *Recherche*. Il est « vrai » de sa composition imaginaire. Il vit au prisme de la remémoration du Narrateur qui en fait, en ces termes, l'aveu : « Aller aux Champs-Elysées me fut insupportable. Si seulement Bergotte les eût décrits dans un de ses livres, sans doute j'aurais désiré de les connaître, comme toutes les choses dont on avait commencé par mettre le "double" dans mon imagination. » Paris, dans la *Recherche*, est aussi un songe. MARC [illegible]

FRANCK COURTÈS POUR "LIRE"

AU GRAND HÔTEL DE BALBEC

« DEPUIS QUE JE SUIS ICI, JE PENSE ME LEVER ET SORTIR TOUS LES JOURS... » EN 1907, MARCEL PROUST EST MALADE ET C'EST À CABOURG, SUR LA CÔTE NORMANDE, QU'IL PASSERA L'ÉTÉ. UN RENDEZ-VOUS RECOMMENCÉ DE SES « ANNÉES DE MER ».

Balbec : ironique pied de nez proustien à l'antique Héliopolis, cette Ville du Soleil que les envahisseurs arabes rebaptisèrent Balbek ? Possible, après tout, lorsque l'on se penche sur le degré de pluviométrie et d'humidité de la Côte fleurie, peu recommandée aux asthmatiques. Hypothèse audacieuse, mais exposée en catimini : je ne voudrais pas me fâcher avec les adorateurs de la secte Proust et ses grands prêtres, affirmant que, pour recréer le Cabourg de la *Recherche*, l'écrivain s'inspira d'une petite ville de Haute-Normandie appelée Bolbec. Ce Cabourg et « son air pur » découverts par le petit Marcel à l'âge de dix ans, avec sa grand-mère, qui a en tête de soigner son asthme. Vingt-quatre ans plus tard, Proust en fera l'un de ses ports d'attache, suivant l'exemple du Tout-Paris convié à l'inauguration d'un paquebot en pierre qui tient de la pâtisserie badigeonnée au jaune d'œuf, dressé comme l'ultime avant-poste de la terre ferme. Il s'agit, bien sûr, du Grand Hôtel de Cabourg scrutant la Manche épaisse et froide.

Inauguré en 1907 et bâti dans un style « italien », évoquant davantage les immeubles parisiens afin de ne pas dépayser les visiteurs à moustaches en guidon de vélo et leurs épouses ou maîtresses en somptueuses robes de chez Worth. Marcel Proust a été un peu hâtivement assimilé par ses innombrables thuriféraires à une sorte de passéiste en pelisse de loutre congelé dans les glaces d'un temps aboli. Son engouement pour le Grand Hôtel dément cette image tenace car cet établissement fut, lors de son lancement, l'un des plus modernes de son temps. Il était, entre autres merveilles, doté d'un chauffage central, de l'électricité à toute heure grâce à sa centrale souterraine, de l'eau chaude à profusion, d'un ascenseur à manivelle et d'un bar américain où l'on pouvait goûter aux toutes nouvelles créations alcoolisées en vogue outre-Atlantique... Tout ce – ou presque – dont pouvait rêver un grand frileux habitué aux longues plages d'hibernation comme une tortue blottie sous sa carapace. Dans une lettre datée d'août 1907 et adressée à Mme de Caraman-Chimay, il écrit : « Ayant appris qu'il y avait à Cabourg un hôtel, le plus confortable de toute la côte, j'y suis allé. Depuis que je suis ici, je pense me lever et sortir tous les jours, ce qui ne m'était pas arrivé depuis six ans. » Le Grand Hôtel était, en somme, l'équivalent aujourd'hui d'un palace fonctionnant aux énergies nouvelles et à la domotique ultrapointue.

Marcel Proust aimait le confort moderne qui lui permettait de scruter du bout de sa plume les rives du passé. De sa chambre, il voyait la mer toujours recommencée avec ses paysages mouvants : « Au fur et à mesure que la saison s'avança, changea le tableau que j'y trouvais dans la fenêtre. D'abord, il faisait grand jour, et sombre seulement s'il faisait mauvais temps ; alors, dans le verre glauque et qu'elle boursouflait de ses vagues profondes, la mer, sertie entre les montants de fer de ma croisée, comme dans les plombs d'un vitrail, effilochait sur toute la profonde bordure rocheuse de la baie des triangles empennés [...]. » Marcel Proust choisira toujours, lors des huit séjours qu'il effectuera jusqu'en 1914, une chambre au quatrième et dernier étage car, écrivant la nuit, il avait horreur d'entendre les pas des fêtards titubant ou des incontinents pressés au-dessus de sa tête. Il lui arriva aussi fréquemment de réserver une chambre de chaque côté de la sienne dont il se servait comme de sas antibruit. On sait qu'il aimait séjourner dans l'aile droite de l'hôtel, transformée depuis longtemps en résidence privée.

Gérard Sagnes, le très accueillant directeur de l'hôtel, veut bien perdre quelques minutes de son temps pour partir à la recherche de l'un des fantômes les plus pistés de la littérature. Nous voici chambre 414, un chiffre de dériveur ou de modèle Peugeot derrière lequel se cache peut-être

A Cabourg, le Grand Hôtel, qui fut lors de son lancement l'un des plus modernes de son temps, a retrouvé depuis peu son style « italien ». Proust y séjournait dans l'aile droite, face à la mer, sur la promenade qui porte aujourd'hui son nom.

Il réservait toujours une chambre au quatrième et dernier étage. La 414, baptisée « Souvenirs Marcel Proust », avec sa *Vue de Delft* et ses ouvrages – partitions de Fauré et les *Mélodies* de Hahn –, est un succédané de celle de son célèbre habitué. Seule « la mer sertie entre les montants de fer de ma croisée » perdure…

l'esprit du grand homme. Qui sait ? La chambre 414 possède un autre nom inscrit sur une plaque de cuivre : « Souvenirs Marcel Proust ». Pourtant, celle-ci ne renferme aucune relique, pas plus qu'elle n'a vraisemblablement été habitée par l'écrivain. Les meubles sans intérêt esthétique ont été assemblés ici il y a une douzaine d'années afin de donner une ambiance « Du côté de chez Marcel » des plus approximatives. Une reproduction de la *Vue de Delft* avec petit pan de mur jaune garanti monte la garde à la droite du lit. Et les fleurs d'une orchidée blanche n'attendent que d'être épinglées à la boutonnière d'un manteau. Les plus beaux éléments, à mes yeux, sont les lavabos et bidets d'époque, sans oublier la mer qu'on voit danser derrière la fenêtre et qui, parions-le, n'a pas trop changé depuis le début du siècle passé. Quelques Pléiade au garde-à-vous, côtoyant les partitions du *Requiem* de Fauré et des *Mélodies* de Reynaldo Hahn, attendent de pied ferme le proustien de Transnistrie, de Zambie, ou d'ailleurs.

Et ils sont légion à faire le pèlerinage à Balbec, à retenir la chambre 414 aux murs gris perle, à réserver la table dans le coin à droite en pénétrant dans la salle à manger reconstituée tout récemment « à l'identique ». A repenser à cette scène où le Narrateur imagine les badauds agglutinés dehors contre les vitres comme des animaux marins, mollusques, crustacés, etc., contemplant dans sa déroutante étrangeté le rituel empesé de ce dandy à la pâleur de mort vivant à peine descendu de ses limbes, en train de se faire servir à table une sole meunière accompagnée d'un café brûlant. Ils sont nombreux à arpenter les quatre kilomètres du bord de mer, baptisés promenade Marcel-Proust, cherchant au loin, de l'autre côté de la digue, les silhouettes, tremblantes comme des mirages, de la « petite bande » des jeunes filles en fleurs. A confronter les points de vue et les couleurs du ciel avec ceux du peintre Elstir. A entr'apercevoir l'ombre trompeuse d'un Charlus égaré parmi des adeptes musculeux de la planche à voile… Ou, pourquoi pas, un sosie de l'actrice Lucy Gérard, dont Proust nous raconte dans son style inimitable la rencontre : « C'était un soir ravissant où le coucher du soleil n'avait oublié qu'une couleur : le rose. Or sa robe était toute rose et de très loin mettait sur le ciel orangé la couleur complémentaire du crépuscule. Je suis resté bien longtemps à regarder cette fine tache rose, et je suis rentré, enrhumé, quand je l'ai vue se confondre avec l'horizon à l'extrémité duquel elle fuyait comme une voile enchantée. »

Balbec est Cabourg et ne l'est pas. La « vraie » ville n'est pas que l'endroit du décor ou l'envers du rêve proustien. C'est en revanche, comme Combray, et pour toujours, un abcès de fixation sur la mémoire, ses pièges, ses miracles et son merveilleux pouvoir de conjuguer le passé au présent, le présent au passé et de le conduire dans un futur éternel qui est celui dans lequel s'installent les grands créateurs. Une chambre 414 qui aurait l'amplitude d'une antichambre céleste.

FABRICE GAIGNAULT

FRANCK CHARTIER POUR LIRE

LA BIBLE D'AMIENS

« JE VOUDRAIS DONNER AU LECTEUR LE DÉSIR ET LE MOYEN D'ALLER PASSER UNE JOURNÉE À AMIENS… » EN TRADUISANT JOHN RUSKIN, PROUST A DÉCOUVERT LA PICARDIE, AIMÉ SA CAPITALE ET, À TRAVERS L'OBSERVATION MINUTIEUSE DE L'ART GOTHIQUE LE PLUS PUR, S'EST ÉMERVEILLÉ DANS LA PLUS GRANDE CATHÉDRALE DE FRANCE.

Comment ne pas obéir à Marcel Proust lorsqu'il se fait si insistant : « Je n'en espère pas moins que vous irez à Amiens après m'avoir lu. » Il le rappelle au fil des pages, cette ville fut un jour la « Venise de France » – mieux, « la Reine des Eaux ». Il nous souhaite d'avoir, comme lui, la chance de voir la cathédrale « qui de loin ne semble qu'en pierres, se transfigurer tout à coup »… Il nous conseille aussi de chercher, « près des abattoirs, le point de vue d'où est prise la gravure *Amiens, le jour des trépassés* [de Ruskin] ».

Ce pèlerinage, Proust le raconte dans un article publié par le *Mercure de France* en avril 1900 : « Ruskin à Notre-Dame d'Amiens ». Comme le précise son biographe Jean-Yves Tadié, « il est inhabituel qu'un traducteur veuille voir ou revoir tous les sites dont parle son auteur et qu'il les raconte dans sa traduction ». La présence à Amiens du romancier en devenir trouvera donc un écho dans les pages de la *Recherche* : la Vierge dorée, entre autres, se « réincarnera dans l'église de Combray et à Saint-Germain-des-Champs », avec la même « parure exquise et simple d'aubépines en fleur ». Comparée à la Joconde, la Madone amiénoise prendra, enfin, le visage de la « mélancolie d'un souvenir ».

Le lecteur aurait tort de ne pas céder à l'enthousiasme proustien. Bâti sur les rives de la Somme, le quartier médiéval de la capitale picarde recèle des trésors insoupçonnés, parmi lesquels ses bucoliques hortillonnages, ses canaux et ses maisons de tanneurs à pans de bois. Hélas, les abattoirs ne sont plus. Et le « point de vue » tant admiré par le traducteur donne désormais sur un alignement d'immeubles. Le chemin de halage dessiné par Ruskin a laissé la place à une piste cyclable, une banque a remplacé l'ancien théâtre et des pâtisseries recommandées par le « maître en beauté », seule subsiste Le Petit Poucet, refaite à neuf…

En revanche, huit siècles après son édification, Notre-Dame d'Amiens veille toujours sur la plaine, la « jolie petite madone française » n'a pas perdu son sourire et les saints – sculptés dans la pierre des porches avec tant de finesse qu'on les croirait vivants – tiennent encore, bien fermement, un livre à la main.

Il n'est pas rare de croiser sur le parvis de pieux proustiens en pèlerinage, *Bible* en poche, venus admirer, après en avoir lu les descriptions, les portails flamboyants, les nobles proportions de la nef et, protégé par les grilles du chœur, un chef-d'œuvre de menuiserie : « vingt stalles avec des sujets historiques, des dossiers hauts, des dais pyramidaux », sculptées en 1508 et riches de leurs quatre mille personnages.

Pour parvenir à la cathédrale, le lecteur mettra ses pas dans ceux de Proust, qui lui-même suivit scrupuleusement l'itinéraire recommandé par Ruskin à l'attention de l'« intelligent voyageur anglais » venu en train depuis Paris : « monter à pied la rue des Trois-Cailloux », s'arrêter un moment en chemin pour se « tenir en bonne humeur », « acheter quelques tartes et bonbons dans une des charmantes boutiques de pâtissier », prendre à droite et « monter droit au transept sud qui a vraiment en soi de quoi plaire à tout le monde »

Alors laissons-nous guider dans la Venise française par les deux esthètes, stylistes érudits qui ne forment plus qu'un quand on lit « leur » *Bible*. TRISTAN SAVIN

> « Sortie sans doute des carrières voisines d'Amiens, n'ayant accompli dans sa jeunesse qu'un voyage, pour venir au porche Saint-Honoré, n'ayant plus bougé depuis, s'étant peu à peu hâlée à ce vent humide de la Venise du Nord qui au-dessus d'elle a courbé la flèche, regardant depuis tant de siècles les habitants de cette ville dont elle est le plus ancien et le plus sédentaire habitant, elle [la Vierge dorée] est vraiment une Amiénoise. »

FRANCK COURTÈS POUR LIRE

« La journée était splendide et j'étais arrivé à l'heure où le soleil fait, à cette époque, sa visite quotidienne à la Vierge jadis dorée et que seul il dore aujourd'hui pendant les instants où il lui restitue, les jours où il brille, comme un éclat différent, fugitif et plus doux. Il n'est pas d'ailleurs un saint que le soleil ne visite, donnant aux épaules de celui-ci un manteau de chaleur, au front de celui-là une auréole de lumière. Il n'achève jamais sa journée sans avoir fait le tour de l'immense cathédrale. C'était l'heure de sa visite à la Vierge, et c'était à sa caresse momentanée qu'elle semblait adresser son sourire séculaire, ce sourire que Ruskin trouve, vous l'avez vu, celui d'une soubrette à laquelle il préfère les Reines, d'un art plus naïf et plus grave, du porche royal de Chartres. »

« Avant même de savoir si je l'y trouverais, c'est l'âme de Ruskin que j'y allais chercher et qu'il a imprimée aussi profondément aux pierres d'Amiens qu'y avaient imprimé la leur ceux qui les sculptèrent, car les paroles du génie peuvent aussi bien que le ciseau donner aux choses une forme immortelle. La littérature aussi est une "lampe du sacrifice" qui se consume pour éclairer les descendants. »

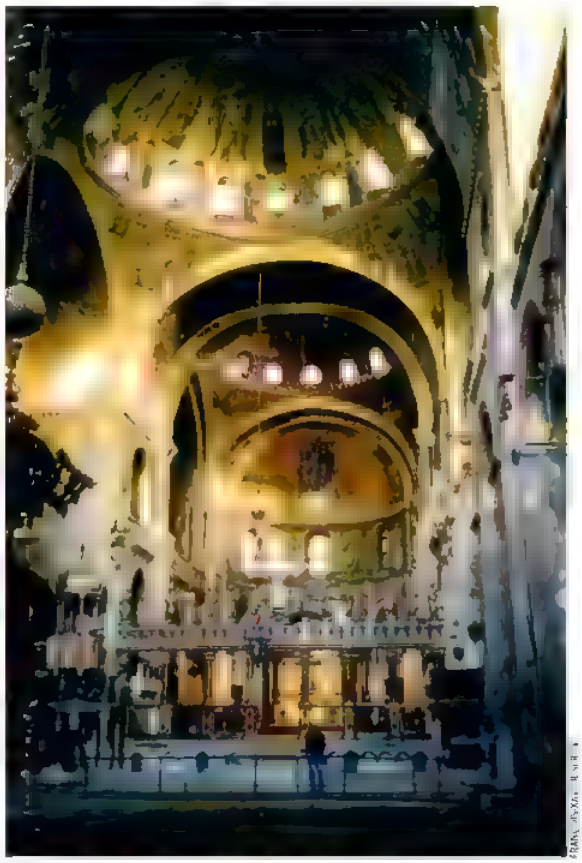
« Sculpter le bois est la joie du Picard depuis sa jeunesse et autant que je sache jamais rien d'aussi merveilleux n'a été taillé dans les bons arbres d'aucun pays du monde entier. C'est un bois doux, à jeune grain ; du chêne choisi et façonné pour un tel travail et qui résonne maintenant de la même manière qu'il y a quatre cents ans. Sous la main du sculpteur, il semble s'être modelé comme de l'argile, s'être plié comme de la soie, avoir poussé comme des branches vivantes, avoir jailli comme de la flamme vivante. Les dais couronnant les dais, les clochetons jaillissant des clochetons, cela s'élance, s'entrelace et se ramifie en une clairière enchantée, inextricable, impérissable, plus pleine de feuillage qu'aucune forêt et plus pleine d'histoire qu'aucun livre. »

« Mais il est temps d'arriver à ce que Ruskin appelle plus particulièrement la Bible d'Amiens, au Porche Occidental. Bible est pris ici au sens propre, non au sens figuré. Le porche d'Amiens n'est pas seulement, dans le sens vague où l'aurait pris Victor Hugo, un livre de pierre, une Bible de pierre : c'est "la Bible" en pierre. »

Citations extraites de *Préface, traduction et notes à La Bible d'Amiens de John Ruskin*, Marcel Proust, éditions Bartillat.

LES MYSTÈRES DE VENISE

PROUST S'EST RENDU À DEUX REPRISES DANS LA SÉRÉNISSIME. UNE PREMIÈRE FOIS EN COMPAGNIE DE SA MÈRE, EN 1899, LA SECONDE EN 1900, PROBABLEMENT SEUL. INITIÉ À TRAVERS LES LIVRES DE JOHN RUSKIN, IL FUT ENVOÛTÉ PAR LA BEAUTÉ DE L'ARCHITECTURE, LA FINESSE DES PEINTURES ET S'ABANDONNA À LA POÉSIE D'UNE VILLE QUI SOMBRE, PAREIL AU HÉROS DE *LA MORT À VENISE*. IL SE SOUVIENDRA DES PAVÉS DE SAINT-MARC DANS LA RÉVÉLATION ULTIME DU *TEMPS RETROUVÉ*.



A gauche, une femme drapée dans son deuil lui rappelle sa mère (*Légende de sainte Ursule* de Carpaccio). Ci-dessus, le chœur de la basilique Saint-Marc.

« Les canaux de Venise sont noirs comme l'encre, c'est l'encre de Jean-Jacques, de Chateaubriand, de Barrès, de Proust », écrit Paul Morand dans *Venises*, ajoutant : « Venise, que Proust appelait "haut lieu de la religion de la Beauté". Proust [...] avait vu Venise à travers Ruskin, mais déjà il se rendait compte de ce que cette religion de la Beauté a d'exigeant. »

Ouvrages inclassables – on a parlé de « catalogue irraisonné », de « palimpseste » –, *Les Pierres de Venise* et *Le Repos de saint Marc*, de Ruskin, ont causé sur son admirateur et traducteur un « plaisir esthétique très vif » Le dandy anglais transmet à Proust sa fascination pour les veines du marbre, les ombres fines, les bas-reliefs et la sculpture réduite au dessin. Dans ses articles pour le *Mercure de France*, Proust justifiait ses « pèlerinages » dans une forme de manifeste : « Il faut aller le chercher [l'objet de la pensée ruskinienne] là où il se trouve, à Pise, à Florence, à Venise... » Cependant, il écarte vite Florence, par crainte de la « fièvre des fonts et des fleurs ».

Marcel, alors en pleine traduction de *La Bible d'Amiens*, se rend à Venise car Ruskin a établi un lien entre la capitale picarde, « Venise de la France », et la Cité des Doges, édifiée à la même date, au Vᵉ siècle. Proust l'écrit clairement : « [...] dans une circonstance où je croyais mes jours comptés ; je partis pour Venise afin d'avoir pu, avant de mourir, approcher, toucher, voir incarnées, en des palais défaillants mais encore debout et roses, les idées de Ruskin sur l'architecture domestique au Moyen Age. » Le biographe Jean-Yves Tadié poursuit le récit : « Bardé d'une bibliothèque ruskinienne [...] il s'installe avec sa mère à l'hôtel Europe, alors dans le palazzo Giustiniani. » Mais les biographies ont leurs limites : selon Painter, Proust serait descendu au Danieli, comme Sand et Musset – ce dernier étant régulièrement cité par le Narrateur de la *Recherche*...

Plusieurs mystères demeurent concernant Proust et Venise. Quelle était la nature de sa relation avec l'artiste Marie

« Presque impossible à fixer », l'ange d'or du campanile de Saint-Marc.

Nordlinger, qui se réfugie avec lui dans la basilique Saint-Marc un jour d'orage et le couvrira de cadeaux à leur retour à Paris ? Pourquoi déclara-t-elle qu'il logeait à l'hôtel Danieli ? Enfin, le père de Marcel s'est-il rendu à Venise en 1900 comme l'indique la légende d'une photo de lui prise place Saint Marc ?

Quant au second voyage de l'écrivain, « nous ne saurons jamais quels plaisirs Marcel a cherchés, ou trouvés, à Venise, en octobre 1900 », annonce Tadié. Un rendez-vous avec un ami, les « humbles ouvrières » de rencontre ou la « jeunesse » qu'il déclarait aimer ? Un passage sans témoins mais non sans trace : Proust aurait signé le registre du monastère arménien de San Lazzaro, rapporte Philippe Sollers.

Nous nous contenterons du premier séjour vénitien, productif et studieux puisque Proust emporte sa traduction en cours. A Venise, il retrouve son ami Reynaldo Hahn et sa cousine anglaise Marie Nordlinger. Celle-ci lui traduit des passages de *The Stones of Venice*. Elle évoquera plus tard « Mme Proust restée les attendre au balcon de l'hôtel, les glaces dégustées l'après-midi au Florian, les pigeons, que Marcel appelait les "lilas du règne des oiseaux", les soirées en gondole sur la lagune, Reynaldo chantant au fil de l'eau ». Pendant trois semaines, ils abordent à toutes les églises, précise Tadié, « étudient chaque chapiteau dessiné par Ruskin, demandent une échelle pour distinguer un relief dont Ruskin nous signale l'importance ». Avec Reynaldo, Proust se rend à Padoue, ville voisine de Vénétie, pour admirer les fresques de Giotto – escapade à l'origine de l'obsessionnelle présence des Vices et des Vertus dans la *Recherche*.

Lorsque le Narrateur se souvient de la « fraîche pénombre » de la basilique Saint-Marc, il revoit sa mère à ses côtés, en toilette de deuil, avec la ferveur respectueuse d'une femme âgée observée dans un tableau de Carpaccio. Mais pourquoi évoque-t-il ses « nerfs excités par le printemps vénitien » avant d'écrire : « [...] le désir de ne pas perdre à jamais certaines femmes, bien plus que certaines places, entretenait chez moi à Venise une agitation qui devint fébrile le jour où ma mère avait décidé que nous partirions » ?

Quand il évoque la Venise de Proust (allant jusqu'à affirmer : « Tous les chemins de la vie de Proust mènent à Venise »), Philippe Sollers a raison d'insister sur la présence de la mère lors du premier séjour. Dans les nombreux passages d'*Albertine disparue* et du *Temps retrouvé* consacrés à la Sérénissime, la douce silhouette prend l'apparence d'un fantôme : « [...] derrière ses balustres de marbre de diverses couleurs, maman lisait en m'attendant, le visage contenu dans une voilette en tulle d'un blanc aussi déchirant que celui de ses cheveux [...], dès que de la gondole je l'appelais elle envoyait vers moi, du fond de son cœur, son amour qui ne s'arrêtait que là où il n'y avait plus de matière pour le souvenir ».

Le Combray de l'enfance et la Venise du trentenaire sous surveillance maternelle se rejoignent dans la mémoire du Narrateur : « [...] ce rôle de maisons projetant un peu d'ombre à leur pied était, à Venise, confié à des palais de porphyre et de jaspe [...]. Sur la piazza l'ombre qu'eussent développée à Combray la toile du magasin de nouveautés et l'enseigne du coiffeur, c'étaient les petites fleurs bleues que sème à ses pieds sur le désert du dallage ensoleillé le relief d'une façade Renaissance. »

Proust le dira à Gide : « Venise ne s'en est pas moins inscrite en moi et je goûte encore, à me souvenir d'elle, un plaisir prorogé. » Quand son narrateur ne s'y rend pas – il ne cesse de reporter le voyage –, ce sont la plupart de ses amis, de Swann à Mme Verdurin.

L'attente, si longue, sera propice à la révélation… Comme Stendhal saisi d'extase, à Florence, devant la « beauté sublime » des Sibylles, Marcel Proust est touché par la grâce dans la basilique Saint Marc – que l'on pourrait presque rebaptiser Saint-Marcel. La foi en l'écriture date peut-être de cet instant magique, parmi les mosaïques byzantines : « Et presque tout de suite je la reconnus, c'était Venise, dont mes efforts pour la décrire et les prétendus instantanés pris par ma mémoire ne m'avaient jamais rien dit et que la sensation que j'avais ressentie jadis sur deux dalles inégales du baptistère de Saint-Marc m'avait rendue avec toutes les autres sensations jointes ce jour-là à cette sensation-là, et qui étaient restées dans l'attente, à leur rang, d'où un brusque hasard les avait impérieusement fait sortir, dans la série des jours oubliés. »

Et son biographe de conclure : « Le roman qui contient les moments essentiels du séjour à Venise paraîtra vingt-sept ans plus tard. » Entre-temps, le souvenir de la sensation ressentie dans le baptistère, comme celle de la petite madeleine, lui aura rendu la mort indifférente. TRISTAN SAVIN

A lire *Dictionnaire amoureux de Venise* par Philippe Sollers (Plon). *Venises* par Paul Morand (Gallimard)

Du côté des philosophes

❖

L'ŒUVRE DE PROUST N'EST PAS LA TRANSPOSITION ROMANESQUE D'UNE PHILOSOPHIE DE L'EXISTENCE. MAIS ELLE VÉHICULE UNE RELATION ORIGINALE À LA VÉRITÉ. QUÊTE À TRAVERS L'APPRENTISSAGE DES SIGNES POUR GILLES DELEUZE, PHILOSOPHIE DE L'ART POUR ANNE HENRY ET DÉPASSEMENT DU DOGME SOLIPSISTE POUR GABRIEL TARDE. TROIS PRISMES PHILOSOPHIQUES QUI INVITENT À RELIRE LA *RECHERCHE*.

Nombre de lecteurs français ont fait connaissance avec l'auteur de la *Recherche* en classe de philosophie au détour de développements sur la mémoire – la fameuse madeleine servant de cheval de Troie à des distinctions de style bergsonien entre la mémoire habitude et la mémoire souvenir –, sur la théorie du temps vécu, sur les théories esthétiques méditées par le Narrateur dans *Le Temps retrouvé*, sur la genèse des passions et des désirs ou sur les rapports avec autrui à la lorgnette des codes de l'univers mondain. L'œuvre proustienne fournulle ainsi de réflexions plus ou moins originales dont les professeurs de philosophie auraient bien tort de ne pas se servir. Cependant la question des rapports de Proust avec la philosophie ne se réduit pas à ces usages pédagogiques. On peut l'envisager de bien des manières. D'abord sous l'angle de la formation philosophique de Proust : que « doit » Proust écrivain à la philosophie ? Ensuite, sous celui des idées ou des doctrines philosophiques que Proust a développées dans son œuvre, en se gardant d'identifier les conceptions philosophiques des personnages (et au premier chef celles du Narrateur de la *Recherche*) à celles de Proust lui-même – dans une lettre à Jacques Rivière, Proust rappelle qu'un romancier peut être amené, pour caractériser ses personnages, à leur faire dire des erreurs. Enfin, sous l'angle des interprétations philosophiques qu'elle a occasionnées.

> « Chaque jour, j'attache moins de prix à l'intelligence »

CE QUE PROUST DOIT À ALPHONSE DARLU

Proust a été initié à la philosophie par Alphonse Darlu, son professeur en classe de terminale. Il a voué une admiration, non feinte, à celui dont « la parole inspirée, plus sûre de durer qu'un écrit, a, en [lui] comme en tant d'autres, engendré la pensée » (dédicace des *Plaisirs et les Jours*). Puis, pour passer sa licence de philosophie, pendant laquelle il suivit avec intérêt les cours d'Emile Boutroux, Proust s'attacha les services du même Darlu comme répétiteur privé. Dans *Jean Santeuil*, enfin, Darlu est dépeint, à peine transposé, sous les traits de M. Beulier. Bien qu'ayant fort peu écrit, Darlu est loin d'être un inconnu. Ayant participé à la fondation de la *Revue de métaphysique et de morale*, il fut un représentant assez typique du courant kantien français centré sur la psychologie réflexive et point d'appui de la morale républicaine. La *Recherche* comporte ainsi un certain nombre d'allusions à l'idéalisme subjectif kantien tel que Proust avait pu s'en faire une idée auprès de ses maîtres. Une lettre à Darlu (du 2 octobre 1888), alors qu'il vient de suivre ses premiers cours, atteste que le jeune lycéen a très tôt été travaillé par les questions philosophiques et plus spécialement par le phénomène du dédoublement du moi. Il le constatait en lui et avait trouvé une première mise en forme conceptuelle dans l'enseignement de Darlu. Ainsi, l'idée le tourmentait que la réflexion intellectuelle pouvait en quelque manière suspendre le cours spontané de la vie et venir en gâter la jouissance. Cette idée qu'on retrouve dans les réflexions du Narrateur de la *Recherche* vient donc de loin. Même si, en 1908, Proust est revenu sur cet enthousiasme initial en affirmant « qu'aucun homme n'a jamais eu d'influence sur [lui] (que Darlu et [il l'a] reconnue mauvaise) » (*Le Carnet de 1908*), la rigueur de la philosophie, sinon l'influence de Darlu, a eu pour effet positif de contrebalancer chez le jeune Proust un certain esthétisme fin de siècle teinté de dandysme. Aussi n'est-on pas autrement surpris de voir le Narrateur de la *Recherche*, notamment dans le soliloque du *Temps retrouvé*, affirmer être en quête de lois et de règles, promettre des « vérités mystérieuses », parler de sa « démonstration » et signaler les risques qu'un excès d'intellectualisme fait encourir à l'œuvre vivante qui germe en lui : « Une œuvre où il y a des théories est comme un objet sur lequel on laisse la marque du prix » (*Le Temps retrouvé*). Au fond, travaillé par la philosophie, Proust se défendait de l'abstraction philosophique, conscient que « ce n'est pas par une méthode philosophique, c'est par une sorte de puissance instinctive que *Macbeth* est à sa manière, une philosophie ».

UNE MADELEINE SI PEU BERGSONIENNE…

Parce qu'ils la tenaient pour une menace sur la spontanéité de la vie, quand ce n'est pas pour une cause d'affaiblissement de la volonté, un bon nombre d'écrivains de l'époque où Proust s'est formé se méfiaient de l'intelligence dans et pour

Photo de la classe de philosophie de M. Darlu, au lycée Condorcet à Paris, 1888-1889. Marcel Proust figure au deuxième rang à gauche.

ce qu'elle avait, à leurs yeux, d'abstrait. C'est un des leitmotive de la pensée de Bergson, dont on a rapproché celle de Proust, que de plaider pour les droits d'une intelligence intuitive, pure saisie de la durée concrète, contre l'intelligence spatialisante et abstraite qui divise et classe en catégories pour les nécessités de l'action. Proust semble partager ce type de critique de l'entendement philosophique : « Chaque jour, j'attache moins de prix à l'intelligence. Chaque jour, je me rends mieux compte que ce n'est qu'en dehors d'elle que l'écrivain peut ressaisir quelque chose de nos impressions passées, c'est-à-dire quelque chose de lui-même et la seule matière de l'art. » Bien qu'ayant aussi en commun avec Bergson de placer le temps au cœur de sa réflexion, les conceptions proustiennes du temps et de la mémoire ne recoupent pas celles de son cousin par alliance. La distinction proustienne de la mémoire volontaire et de la mémoire involontaire, dont la fonction est expérimentale plutôt que théorique, n'est aucunement superposable à celle, bergsonienne, de la « mémoire pure » et de la « mémoire habitude ». Les résurrections involontaires de pans de passé ressaisis dans une sorte d'éternité « extratemporelle » et suscitées fortuitement par une impression sensible, dont l'épisode de la trop fameuse madeleine fournit chez Proust le prototype, diffèrent profondément des « souvenirs purs » bergsoniens – qui prétendent eux aussi valoir comme des restitutions intégrales du passé. C'est que le « réel » proustien n'est en rien celui de Bergson. Tout en assumant certaines des exigences de la pensée philosophique, notamment en se proposant de ressaisir le réel véritable par-delà celui qui ne cesse de s'effondrer dans la nuit de l'oubli, Proust tient que la « vraie vie » ne saurait se saisir que dans la coïncidence merveilleuse et fortuite d'une impression sensible et d'un souvenir, à la fois dans le présent et dans le passé. C'est pourquoi le Narrateur de la *Recherche* fait davantage confiance à l'art qu'à la théorie philosophique pour faire sortir de la pénombre ces expériences singulières. Plus généralement, il a fermement conscience – gageons que Proust partage cette conviction avec le Narrateur – que son œuvre ne saurait être la transposition romanesque d'une philosophie de l'existence qui pourrait tenir en principes et en concepts abstraits détachés de toute dimension affective. Cette distance qui sépare Proust de Bergson se marque notamment dans le fait que le porte-parole de Bergson dans la *Recherche* est incarné par la figure un peu empruntée et presque falote du « philosophe norvégien ».

DES « IDÉES PHILOSOPHIQUES » PROUSTIENNES ?

Cette apparente volatilisation de la réalité dans les méandres d'une subjectivité qui ne peut se rencontrer qu'au prix d'un hasard « hors de portée de l'intelligence » a souvent été reprochée à Proust par les philosophes soucieux d'étreindre un réel qui s'offrait à eux sous forme d'histoire à interpréter ou d'expérience existentielle à relater. C'est dans cette perspective que, dans un célèbre article de la *NRF* sur l'intentionnalité dans la phénoménologie husserlienne, Sartre a pu s'exclamer « Nous voilà délivrés de Proust ! » Le nom de Proust renvoyait dans son esprit à toute une psychologie philosophique, à ses yeux surannée, marquée par l'introspection et dont il se sentait délivré par la méthode de Husserl qui, MG

elle, promettait d'aller « droit aux choses mêmes ». Pourtant, penser que Proust se serait retranché en lui-même pour observer son monde intérieur est un contresens assez grossier et l'on doit bien plutôt faire sien l'avis de Kundera s'exclamant : « Quelles superbes "descriptions phénoménologiques" chez Proust qui n'a connu aucun phénoménologue ! » (*L'Art du roman*). À y regarder d'un peu plus près, les « idées » de Proust, les « philosophèmes » proustiens, qu'ils soient ou non empruntés, n'ont peut-être justement pas l'importance qu'on leur prête. Car ce qui est profondément philosophique chez l'auteur de la *Recherche*, c'est la manière dont ces réflexions sont spécifiquement communiquées à travers le prisme de la conscience narrative qui, mieux que bien des analyses philosophiques, illustre concrètement la manière dont se forme la pensée de chacun dans la trame concrète de son existence. Aussi les réflexions du Narrateur sur la nature de la réalité et sur le rôle de la mémoire dans la constitution même de son rapport aux choses et aux êtres prennent-elles le statut de pensées philosophiques, dans la mesure où Proust met en scène une manière concrète d'expliciter la vie, intérieure et extérieure, celle-ci nourrissant celle-là. Ce n'est donc pas en isolant les « idées » ou les interpolations à tonalité philosophique qui jalonnent la *Recherche* qu'on saisit les « philosophèmes » proustiens dans ce qu'ils ont de spécifique. Si les réflexions sur le mécanisme de la réminiscence et de la mémoire involontaire étaient bien connues, à travers les analyses de Schelling, et celles de Ribot – on peut même dire qu'elles étaient des lieux communs de l'époque –, les discours du Narrateur sur la vocation artistique et sur le statut de l'œuvre d'art ne témoignent pas toujours non plus d'une originalité absolue. La patte de Proust philosophe tient essentiellement dans la manière dont il retrace la genèse des conceptions de son Narrateur et les effets pratiques qu'elles ont sur la vie de ce dernier, autrement dit, dans la manière dont ces pensées par le jeu de leur révélation progressive opèrent sur le Narrateur un « renouvellement spirituel ». Il s'agit donc moins de théories sur l'œuvre d'art, la vie ou le commerce avec ses semblables que de la prise de conscience des effets que produisent sur la vie du Narrateur des événements qui, du point de vue extérieur, pouvaient apparaître insignifiants : propos vides, gesticulations vaines, agitations pathétiques, etc. Cet effet de révélation vaut aussi et peut-être avant tout pour le lecteur qui, résultat singulier de cette maïeutique proustienne, est comme réformé dans sa manière même de voir le réel par la lecture sans pour autant adopter les « idées » de Proust ou du Narrateur : « En réalité, chaque lecteur est quand il lit le propre lecteur de soi-même » (*Le Temps retrouvé*). Ce pouvoir de transformer le lecteur en le révélant à lui-même ne pouvait qu'éveiller l'intérêt des philosophes.

> « La *Recherche* rivalise avec la philosophie »

PROUST AU PRISME DES PHILOSOPHES

Les lectures philosophiques de l'œuvre de Proust sont ainsi presque toutes parties du fait que se jouait dans cette œuvre une relation originale à la vérité. Ce fut le cas de Gilles Deleuze qui conçoit la *Recherche* comme une quête de la vérité à travers l'apprentissage des signes – signes du temps passé, signes mondains (ceux du clan Verdurin n'ont pas cours chez les Guermantes), signes amoureux (toujours trompeurs), etc., signes dont le Narrateur finit par trouver la clé ultime dans ceux de l'art qui les éclairent tous : « Tous les signes convergent vers l'art, tous les apprentissages, par les voies les plus diverses, sont déjà des apprentissages inconscients de l'art lui-même » (*Proust et les signes*). À la sémiologie deleuzienne qui affirme que la *Recherche* « rivalise avec la philosophie », il faudrait ajouter deux interprétations majeures. Dans ses travaux, Anne Henry tente de montrer qu'on ne doit pas considérer l'œuvre de Proust comme proprement romanesque dans la mesure où la fiction transpose une philosophie de l'art que Proust a constituée tout au long de sa vie, où domineraient la figure de Schelling médiatisée par Séailles et, pour la dimension sociale, celle de Gabriel Tarde. La structure du roman procéderait ainsi d'un traité d'esthétique, bref la philosophie aurait engendré le roman. Dans une perspective différente, Vincent Descombes soutient dans son *Proust* que, tout comme le tableau du peintre Elstir va plus loin qu'Elstir théoricien, la *Recherche* peut être conçue comme un moyen d'éclaircir les propositions parfois obscures, parfois contradictoires (sans doute à cause des interférences que des sources opposées pouvaient produire en lui), de Proust théoricien. Le roman proposerait un « vocabulaire d'une pensée des affaires humaines » qui impose à Proust romancier de dépasser le dogme solipsiste de Proust théoricien, selon lequel chaque conscience est enfermée dans ses représentations et ne peut jamais rencontrer en autrui que des projections d'elle-même. En bref, le romancier saisit mieux que bien des écrivains réalistes ce qui se passe entre les êtres.

Trois lectures, trois interprétations qui sont autant d'invitations à lire ou à relire la *Recherche* comme un ouvrage authentiquement philosophique.

JEAN MONTENOT

Gilles Deleuze : une lecture schizoïdique de la *Recherche*.

HÉLÈNE BAMBERGER/COSMOS

LA BOURSE OU LA VIE

DANDY RENTIER, PROUST AIME BOURSICOTER, DAVANTAGE CHARMÉ PAR LA CHARGE POÉTIQUE DES TITRES QUE PAR L'ANALYSE ÉCONOMIQUE OU FINANCIÈRE. LORSQU'IL TERMINE LA *RECHERCHE*, IL EST RUINÉ…

Marcel Proust était un homme de lettres, mais, on le sait moins, il fut aussi un homme de chiffres. Précisons tout de suite : immense littérateur, mais bien piètre financier. Ces deux activités furent pourtant inextricablement liées dans sa vie : sans l'immense fortune dont il hérita, Proust n'aurait pu mener cette confortable existence de rentier et se consacrer tout entier à son œuvre. Mais lorsqu'il met un point final à la *Recherche du temps perdu*, peu avant de mourir, il est ruiné.

A la mort de sa mère, en 1905, il a pourtant fait un très bel héritage : 1 204 000 francs en capital et 142 000 en parts de l'immeuble familial du boulevard Haussmann, ce qui lui assure un revenu annuel de 50 000 francs. Soit, converti en 2009, un capital de 5 millions d'euros et une rente annuelle d'environ 180 000 euros. Proust va confier cette petite fortune à deux banques : Rothschild, mais également Warburg – le représentant à Paris de cet austère établissement hambourgeois n'est autre que son cousin, Lionel Hauser.

Proust va littéralement le bombarder de lettres, lui demandant son avis sur des « tuyaux » boursiers souvent « percés ». Un exemple parmi cent, le 23 janvier 1910 : « Que dirais-tu des nouvelles obligations appelées je crois De Minas à Victoria qui sont à 5 % au-dessous du pair […] ? Je vois aussi qu'on vante (dans les journaux) un emprunt de la Province de San Juan (Argentine) 5 % et des obligations 5 % du Crédit Foncier du Brésil… » A toutes ces fiévreuses missives, le placide Hauser, qui sait que son cousin Marcel a la fâcheuse habitude d'acheter à la hausse et de vendre à la baisse, oppose une prudence impavide.

Depuis le fond de son lit, Proust lance des « Achetez ! » ou des « Vendez ! » à une armée de financiers – on a compté jusqu'à trois banquiers et autant de coulissiers, sans parler d'intermédiaires occasionnels. Comme un petit épargnant, Proust épluche la rubrique Bourse d'Armand Yvel dans *Le Figaro*. Le voilà donc qui spécule sur du Royal Dutch ou du Rio Tinto, conserve au chaud ses De Beers, perd des sommes folles sur du pétrole caucasien… « As-tu bonne opinion d'affaires qu'on vante appelées Les Tramways de Mexico ? » demande-t-il, insatiable, à son cousin Hauser.

A sa manière, Proust aura aussi beaucoup fait pour le développement du chemin de fer aux Etats-Unis. Fasciné par les trains – on se souvient du petit « tortillard de Balbec » –, il investit massivement dans des obligations de la Missouri Pacific Railway Company ou de la Louisville and Nashville Railroad…

Pour son plus grand malheur, boursicoter et rêver ne font souvent qu'un pour lui. « A l'heure qu'il est, mon esprit subtil que le roulis caresse voyage entre les mines d'or d'Australie et le chemin de fer du Tanganyika et se posera sur quelque mine d'or qui j'espère méritera vraiment son nom », écrit-il à son ami Reynaldo Hahn, en octobre 1908. N'ayons pas peur des mots : Proust est un boursicoteur cratyléen. Cette théorie platonicienne, qui pose que la vérité des êtres et des choses est contenue dans leur nom même, figure au centre de la *Recherche* – que l'on songe aux rêveries sur les sonorités de « Guermantes » ou à la partie de *Du côté de chez Swann* intitulée « Nom de pays : le nom ». Ce qui séduit Proust dans la Bourse, ce n'est pas l'analyse économique ou financière, mais la charge poétique des titres : Malacca Rubber Plantations, Chicago Burlington, North Caucasian and Ural Caspian…

On s'en doute, le *Cratyle* de Platon n'est pas le meilleur manuel d'investissement en Bourse. La guerre de 1914 va porter un rude coup aux économies de Proust, déjà malmenées par ses investissements erratiques. Si l'on y ajoute sa passion pour le baccara, un train de maison dispendieux, sa manie des pourboires exorbitants et des cadeaux à ses « bons amis » – il ira jusqu'à offrir un avion à Agostinelli ! –, on ne s'étonnera pas de le voir « ruiné » à la fin de sa vie. Petite consolation pour les « proustiens » : ses déboires boursiers récurrents avec ses actions de la De Beers ne seront pas étrangers à la trame générale de ses célèbres *Pastiches*. *L'affaire Lemoine* naît de la débâcle boursière des fameux diamants sud-africains…

JÉRÔME DUPUIS

JEAN-YVONE/KHARBINE-TAPABOR

LEEMAGE

Une journée avec Monsieur Proust

❖

À PARTIR DE 1908 ET DU DÉBUT DE LA RÉDACTION DE LA *RECHERCHE*, PROUST VIT QUASIMENT EN RECLUS DANS SON APPARTEMENT DU 102, BOULEVARD HAUSSMANN (PUIS AU 44 DE LA RUE HAMELIN). SES JOURNÉES OBÉISSENT À UN RITUEL MILLIMÉTRÉ, RASSURANT ET EFFICACE QUI SE RÉPÉTERA IMMUABLEMENT JUSQU'À SA MORT. DU RÉVEIL AU COUCHER, VOICI À QUOI RESSEMBLAIT UNE JOURNÉE TYPE DE L'ÉCRIVAIN AU TOUT DÉBUT DE LA GUERRE.

FRANCK COURTÈS POUR LIRE

Témoin de l'obsession du temps, la montre gousset de l'auteur. Elle figure sur la table de nuit de sa chambre (musée Carnavalet).

16 heures
RÉVEIL

Oppressé par son asthme, Proust s'empare d'un petit carré de papier blanc – pas question d'utiliser une allumette qui dégagerait une odeur de soufre ! –, l'allume à la bougie disposée à cet effet dans le couloir jouxtant sa chambre, verse deux ou trois pincées de poudre gris-noir Legras dans une soucoupe et l'enflamme. Les fumigations commencent. Pendant de longues minutes, il penche son visage pâle vers la fumée, qui envahit progressivement la chambre.

16 heures 30
PETIT DÉJEUNER

Proust appuie sur la petite sonnette à côté de son lit. Sa fidèle domestique Céleste lui apporte, sur un grand plateau d'argent, une cafetière de café Corcellet, un bol, du lait livré le matin même par une crémerie du quartier, un croissant et le sucrier. Il la remercie d'un petit geste de la main et prend son petit-déjeuner dans son lit. Puis, toujours sans prononcer le moindre mot, il lui tend un petit papier sur lequel est écrit : « Pouvez-vous allumer le feu ? » Céleste dépose quelques bûches dans la grande cheminée et les flammes chassent progressivement les effluves des fumigations (il n'est pas question d'ouvrir les fenêtres).

17 heures
JOURNAUX ET COURRIER

Céleste tend à Proust un petit plateau en argent avec le courrier du jour. Par crainte des microbes, il enfile des gants et passe chaque lettre dans une machine spéciale qui diffuse du formol. Puis il examine les enveloppes, tentant de deviner leurs auteurs, et les ouvre. Il prononce alors ses premiers mots de la journée : « Ah, Céleste ! Comme Robert de Montesquiou est perfide ! » Ou : « Tiens, je vais inviter la comtesse de Noailles avec Reynaldo… » Puis Proust jette un coup d'œil au *Figaro*, ne ratant jamais le dessin de Forain, au *Journal des débats* et à *L'Action française*. Parfois, il commente : « Ce Léon Daudet a vraiment un talent fou, mais comme il est excessif ! »

17 heures 30
LES RAGOTS DE LE CUZIAT

Albert Le Cuziat, qui tient une maison de passe rue de l'Arcade – Proust lui a même offert quelques meubles de famille pour décorer son établissement… – est introduit. En quelques minutes, en échange d'un billet, il livre quelques ragots, qui serviront de matériaux au *Temps retrouvé*.

18 heures
ÉCRITURE

Après avoir glissé deux bouillottes sous ses draps et improvisé un oreiller avec un amas de tricots, il s'empare d'un épais cahier relié de toile, rangé dans sa table de nuit, d'un porte-plume Sergent Major et continue *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Il écrit vite, sur ses genoux, sans la moindre écritoire, plus allongé qu'assis. De temps en temps, il hèle Céleste : « Pouvez-vous me donner le cahier n° 20, s'il vous plaît ? », faisant allusion aux trente-deux cahiers de moleskine noire, matrice de la *Recherche*, qui sont empilés sur la commode de la chambre. Ou : « Apportez-moi le Bottin du gotha, il faut que je vérifie une ascendance… »

19 heures 30
SOLE

Céleste fait frire une sole achetée à la poissonnerie du Félix Potin de la place Saint-Augustin et la lui apporte dans un grand plat en porcelaine sur une serviette damassée. Proust la picore.

20 heures
ÉCRITURE

Proust reprend son cahier. Il veut compléter un passage sur les jeunes filles de la digue de Cabourg, mais la page de son cahier est déjà pleine. Il écrit sur une feuille volante et la colle dans son cahier. Un « becquet » de plus !

21 heures
VISITE DE REYNALDO HAHN

Compositeur – certaines de ses partitions figurent dans *Les Plaisirs et les Jours* – et ami intime de Proust, Reynaldo Hahn est le seul visiteur qui n'a pas besoin de s'annoncer. Il connaît le chemin de la chambre. Il s'installe dans le fauteuil et les deux hommes évoquent leur amie commune Marie Nordlinger, leurs souvenirs de Venise ou les dernières rumeurs du faubourg Saint-Germain. Reynaldo file aussi vite qu'il est arrivé.

21 heures 30
ÉCRITURE

23 heures
DÎNER AU RITZ

François, coiffeur du boulevard Malesherbes, est convoqué pour venir tailler la barbe de Proust. Celui-ci se prépare ensuite dans son cabinet de toilette, enfile une veste, récupère ses gants et mouchoirs sur la commode de l'entrée, passe sa pelisse, prend son chapeau et sa canne. Son chauffeur l'attend au pied de l'ascenseur. « Au Ritz, s'il vous plaît ! » Arrivé à l'hôtel de la place Vendôme, le maître d'hôtel Olivier Dabescat l'accueille. Parmi ses invités, la princesse Soutzo, Paul Morand et Mme de Polignac. Au café, il leur lit le portrait de Norpois.

2 heures
MONOLOGUE NOCTURNE

De retour boulevard Haussmann, une fois débarrassé de sa tenue, Proust fait, dans le petit salon, le récit de sa soirée à Céleste. En racontant, en mimant, en ironisant à voix haute, il cherche en fait à « roder » et à mémoriser certaines scènes à venir de la *Recherche*. « Vous savez, le duc de Gramont, avec l'argent de sa seconde épouse – une Rothschild naturellement ! –, s'est laissé construire un énorme château à Mortefontaine… » Ou encore, faussement offusqué : « Devinez ce que Cocteau a fait en me voyant arriver ? Il s'est mis à courir sur les tables en criant : "C'est Marcel ! C'est Marcel !" Il y a longtemps que je ne m'étais senti aussi gêné… »

BNF

Carnets de notes (1908-1918). Le plus ancien contient des esquisses de *Contre Sainte-Beuve*.

4 heures
ÉCRITURE

Bien installé dans son lit, Proust reprend le cahier n° 13, complète un passage sur Albertine, se lance dans une description de la jetée de Cabourg, biffe, corrige, va chercher un cahier de moleskine sur la commode, ajoute un becquet. Cette nuit, la *Recherche* s'est encore étoffée de trois pages.

8 heures
COUCHER

Proust se couche (de bonne heure).

JÉRÔME DUPUIS

(Sources : *Monsieur Proust* par Céleste Albaret, Robert Laffont, 1973 ; *Marcel Proust* par Jean-Yves Tadie, Gallimard, 1996 ; *Proust. Correspondance*, Plammarion, 2007.)

UN CHRONIQUEUR MONDAIN

On ne conseillera pas de découvrir Marcel Proust par ses chroniques mondaines. Son goût pour les énumérations interminables s'y exprime immodérément et sa fascination pour le « beau monde » n'a pas encore été transfigurée par sa philosophie du « temps perdu ». Le passage reproduit ci-contre est extrait d'un article qui paraît dans *Le Gaulois* du 31 mai 1894. Il est signé du pseudonyme insolite Tout-Paris. Heureux d'être publié, Marcel Proust est néanmoins mécontent car... on a coupé son texte ! « Quelle déception ce matin ! [...] Quelle main tardive, imprévue, mystérieuse et maladroite a corrigé cet article ?... Nombre de descriptions de robes ont disparu : celle de Mme Potocka, celle de Mme de Brantes, etc. » Nous savons donc à quoi nous avons échappé !

Les cinq articles sur les salons, signés Dominique ou Horatio, sont plus intéressants. Ils paraissent dans *Le Figaro* en 1903 et 1904. Marcel Proust excursionne chez la princesse Mathilde, une nièce de Napoléon, amie des arts, chez Madeleine Lemaire, célèbre pour la délicatesse de ses peintures florales, chez la princesse de Polignac, née Singer – les machines à coudre –, chez les comtesses d'Haussonville et Potocka – celle dont il regrettait que la description de la robe ait disparu au bouclage ! N'échappant pas aux afféteries qui font le ridicule du genre, la lecture aujourd'hui de ces textes reste amusante, ne serait-ce que parce qu'on y trouve nombre de personnages, de scènes et de bons mots qui seront réutilisés dans la *Recherche*. M.R.

La réception de Jean Béraud, condisciple de Marcel Proust au lycée Condorcet.

Une fête littéraire à Versailles

La salle est remplie. Et quelle salle ! Quel « Tout-Paris » !
Mme la comtesse Greffulhe, délicieusement habillée : la robe est de soie lilas rosé, semée d'orchidées, et recouverte de mousseline de soie de même nuance, le chapeau fleuri d'orchidées et tout entouré de gaze lilas ; Mlle Geneviève de Caraman-Chimay, la comtesse de Fitz-James, popeline noire et blanche, ombrelle bleue, incrustée de turquoises, jabot Louis XV ; la comtesse de Pourtalès, taffetas gris perle, parsemé de fleurs foncées, les parements clairs, le chapeau surmonté d'une aigrette jaune ; le duc de Luynes, la comtesse Amery de La Rochefoucauld, crêpe de Chine héliotrope avec ruche noire, chapeau héliotrope ; la marquise d'Hervey de Saint-Denis, crêpe blanc, chapeau de paille de riz blanc avec plumes blanches, pèlerine en alpaga blanc avec broderie grise ; la comtesse Pierre de Brissac en robe rayée de blanc et jaune, chapeau noir avec des roses ; la duchesse de Gramont, la comtesse Adhéaume de Chevigné, Mme Arthur Baignères et M. Baignères, Mme Henri Baignères, la princesse de Chimay, robe de drap brodé de violettes et de mimosas, chapeau noir avec des nœuds héliotrope ; Mlles de Heredia, robe de mousseline rose ; la comtesse Louis de Montesquiou, en noir ; la vicomtesse de Kergariou, crêpe de Chine gris avec des nœuds hortensia bleu, chapeau noir avec nœuds d'hortensia ; la marquise de Lubersac, pèlerine d'hermine sur une robe noire et blanche ; comtesse Potocka, Mme de Brantes, la princesse de Wagram, la comtesse de Brigode, la marquise de Biencourt, la princesse de Brancovan, en robe rayée ; Mme Austin Lee, la princesse de Broglie, la comtesse Jean de Montebello, la comtesse de Périgord, gris argenté, chapeau iris ; Mme Arcos, la marquise de Massa, la duchesse d'Albuféra, le baron et la baronne Denys Cochin, M. Paul Deschanel, le comte et la comtesse de Lambertye, le comte et la comtesse de Ganay, le comte de Ravignan, la baronne de Poilly, le comte et la comtesse de Janzé, la princesse de Poix, le prince de Sagan, venu en voiture à vapeur avec le comte de Dion ; le comte et la comtesse d'Aramon, le comte de Saint-Phalle, le comte de Gabriac, le comte et la comtesse Bertrand de Montesquiou, le marquis du Lau, Mme Madeleine Lemaire, bengaline prune, blouse pompadour, chapeau mauve ; Mlle [Suzette] Lemaire, mousseline blanche et satin jaune, chapeau noir semé de roses ; le prince de Lucinge, la vicomtesse de Trédern, le comte et la comtesse de Guerne, la comtesse de Chaponay, la princesse Bibesco, la comtesse de Kersaint, la comtesse de Chevigné, la comtesse de Berkheim, le comte et la comtesse de Chandieu, la marquise de Lur-Saluces, le marquis et la marquise d'Adelsward, le marquis et la marquise de Ganay, M. Joubert, la marquise de Balleroy, le baron de Saint-Amand, le comte de Castellane, M. Charles Ephrussi, M. et Mme Jules Claretie, M. et Mme Francis Magnard, M. et Mme Ganderax, M. et Mme Gervex, M. Rodenbach, M. et Mme Maurice Barrès, Mme Alphonse Daudet ; M. et Mme Léon Daudet, M. et Mme Duez, M. et Mme Helleu, Mme Jeanniot, M. et Mme Roger-Jourdain, M. et Mme Jacques Saint-Cère, M. Emile Blavet, M. et Mme Aldolphe Aderer, M. Jean Béraud, Mlle Louise Abbéma, M. et Mme Pozzi, M. Henry Simond, MM. Boldini, Tissot, Haraucourt, Henri de Régnier, Mme Judith Gautier, M. et Mme de La Gandara, M. et Mme Dubufe, M. Aurélien Scholl, M. et Mme Detelbach, M. Dieulafoy, M. de Heredia, le comte de Saussine.
Tout-Paris (alias Marcel Proust)

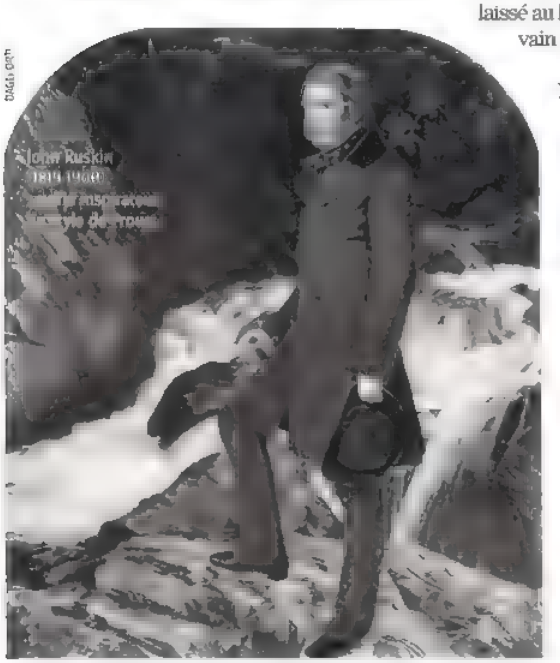
LES FONDATIONS D'UNE CATHÉDRALE LITTÉRAIRE

ADMIRATIF DU GÉNIE DE JOHN RUSKIN, MARCEL PROUST A CONSACRÉ DIX ANS À LE TRADUIRE. UN TRAVAIL D'ÉRUDIT, D'ANALYSTE, ANNONCIATEUR DE SON PROPRE STYLE. SUR LES TRACES DE « L'INTELLIGENCE DU MOYEN ÂGE » DE CE DOUBLE BRITANNIQUE, IL ÉDIFIE LA *RECHERCHE*.

Un traducteur qui connaît à peine l'anglais, cela prête à sourire. Pourtant, en 1896, lassé de son image d'écrivain de salon, Marcel Proust s'est attelé à une tâche qui l'occupera dix ans : traduire en français deux ouvrages de l'esthète britannique John Ruskin, critique d'art alors très réputé, disparu en 1900. Le premier, *La Bible d'Amiens*, paraît en 1904 au Mercure de France. Le second, *Sésame et les lys*, en 1906.

Comment le dandy parisien, anglophile mais pas anglophone, s'y est-il pris ? Il confie d'abord à sa mère, parfaitement bilingue, la mission de traduire mot à mot. Conservés à la Bibliothèque nationale, les cahiers d'écolier qu'elle remplissait, annotés de la main de son fils, montrent l'effacement de cette mère, qui laissait toute liberté au traducteur « officiel ». Pour les termes techniques, les idiomes, Marcel s'est fait aider par la cousine de son ami Reynaldo Hahn, Marie Nordlinger, puis par le traducteur du *Livre de la jungle* de Kipling, Robert d'Humières. L'adaptation de la traduction – pour ne pas dire la re-création – ne lui suffit pas : il compose de longues préfaces, annote la traduction (certaines notes font plusieurs pages), accomplissant ainsi un véritable travail d'érudition.

Pour certains spécialistes, l'influence de ces années, au contact d'une pensée exigeante est prépondérante. « Si, grâce à Ruskin, Proust apprend à décrire, il apprend aussi à voir », écrit Gaston d'Angelis en 1965. Auteur de deux essais consacrés à Proust et maître d'œuvre d'une réédition de *La Bible d'Amiens* (Bartillat), Yves-Michel Ergal va plus loin : « Cette entreprise précède et annonce la conception d'*A la recherche du temps perdu*.[...] Ce livre étrange et foisonnant *[La Bible d'Amiens]* nous introduit au cœur même du laboratoire proustien. » Selon lui, en traduisant Ruskin, en analysant sa pensée, en se laissant influencer par son style, le critique est devenu créateur. Dans ses traductions, note encore Ergal, « rien n'est laissé au hasard, c'est toute sa vie d'écrivain qu'il met alors en jeu ».



Pour Proust, l'œuvre de Ruskin est de la poésie, de la pure littérature. D'abord admiratif du « génie », il s'intéresse ensuite à sa biographie et, à force de le fréquenter par les textes, finit par le considérer comme son double. Entre le « prophète de Brantwood » – historien de l'art, guide touristique élitiste – et le dandy d'Auteuil, les simultudes sont nombreuses : Ruskin est un millionnaire excentrique doublé d'un écrivain prolifique (ses œuvres posthumes occupent trente-neuf volumes) mais hypocondriaque, enfant unique protégé par sa mère. Héritiers du romantisme, Werther en herbe, les deux esthètes se rejoignent dans une passion pour l'art et une admiration sans bornes pour le spectacle de la nature. Proust s'initie à travers les descriptions des églises gothiques, l'analyse minutieuse de l'architecture vénitienne et les envolées lyriques sur la Renaissance italienne. Son « professeur de beauté » lui a enseigné, de manière posthume, l'art du détail – et la recherche de trésors invisibles aux non-initiés. Il appliquera les conseils à la lettre, lors d'un pèlerinage ruskinien, en quête de l'« intelligence du Moyen Age », dans les hauts lieux du gothique français : Vézelay, Lisieux, Rouen… La majesté des cathédrales, la simplicité de leurs lignes auront une influence profonde sur son style.

Proust a 33 ans quand paraît sa traduction de *La Bible d'Amiens*. Son père décède pendant qu'il corrige les épreuves : il modifie la dédicace pour lui dédier son livre. Sa mère disparaît un an plus tard, quelques mois avant la parution de *Sésame et les lys*. Désormais orphelin, Proust va entreprendre une œuvre pareille à une cathédrale. D'une ambition folle, comparable dans son intention au mausolée d'Agra : « J'avais voulu donner à chaque partie de mon livre le titre . Porche, Vitraux de l'abside, etc., pour répondre d'avance à la critique stupide qu'on me fait de manquer de construction… »

A la lecture de *La Bible d'Amiens*, on peut l'imaginer remonter la nef des souvenirs d'enfance, disposant les chapitres à venir comme autant de chapelles, accrocher des portraits aux murs…

L'édification de sa *Recherche* occupera le restant de ses jours, mais ses fondations, grâce aux recommandations de Ruskin, pourront vaincre l'usure du temps.

TRISTAN SAVIN

L'AUTRE PROUST

Illustration pour *Les Plaisirs et les Jours* de Marce Proust, par Madeleine Lemaire (1845-1928). On reconnaît Robert de Montesquiou à gauche de l'auteur.

PREMIER ROMAN, RECUEIL, ESSAIS... EN DEHORS DE LA *RECHERCHE*, LES AUTRES TEXTES DE PROUST, PUBLIÉS DE SON VIVANT OU APRÈS SA MORT, RÉVÈLENT UNE ŒUVRE EN GESTATION.

Si Proust est devenu l'un des tout premiers écrivains de l'histoire de la littérature mondiale, il le doit avant tout à la *Recherche*. Sans la lumière projetée par cette dernière sur ses autres écrits, il est probable qu'on ne les lirait plus guère. Pourtant son œuvre littéraire ne se limite pas à la *Recherche*. Proust est à bien des égards déjà Proust dans ces « hors-d'œuvre » que sont *Les Plaisirs et les Jours*, *Jean Santeuil* ou *Contre Sainte Beuve*. Jusque dans ses articles de jeunesse, écrits pour différentes revues (voir page 92), on voit poindre ses talents d'observateur, son sens du détail et parfois même son style propre.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

Il ne faut certes pas céder à l'illusion rétrospective : le premier livre publié de Proust, *Les Plaisirs et les Jours* (1896), ne s'est vendu qu'à deux cents exemplaires ! Bien que son titre soit démarqué des *Travaux et des Jours* d'Hésiode, Proust ne s'adressait pas aux rudes bergers grecs, mais aux mondains de son temps. L'ouvrage est une sorte de pot-pourri rassemblant en un volume une bonne partie des textes que Proust avait rédigés depuis sa sortie du lycée et dont un bon nombre avaient déjà paru. Il comprend des nouvelles, des évocations de paysages sous forme de poèmes en prose d'inspiration baudelairienne, des portraits de peintres et de musiciens en bouts-rimés, des réflexions morales et psychologiques où l'on sent l'empreinte de La Bruyère et de La Rochefoucauld, des pastiches aussi, comme celui de Flaubert dans « Mondanité et mélomanie de Bouvard et Pécuchet ». On aurait cependant tort de ne voir là qu'un ouvrage fourre-tout ou composite. L'ordre « circulaire » des nouvelles – la dernière, « La fin de la jalousie », répond à la première, « La mort de Baldassare Silvande » – et le jeu de l'alternance des genres attestent d'un souci de la composition qui annonce celui de la *Recherche*. Anatole France vise juste quand il parle, dans sa préface, d'un jeune écrivain se plaisant « à décrire la splendeur désolée du soleil couchant et les vanités agitées d'une âme *snob* ».

JEAN SANTEUIL ET *CONTRE SAINTE-BEUVE*

Jean Santeuil est publié bien après la mort de Marcel Proust à partir des liasses manuscrites qu'il a laissées. L'impression de dilettantisme mondain « fin de siècle » que pouvait éprouver le lecteur des *Plaisirs* laisse la place au sentiment d'avoir affaire à un authentique écrivain, dont le sens psychologique tranche avec la production ordinaire de son temps. Même si l'agencement de *Jean Santeuil* est le fait d'éditeurs qui ont rabouté et collé, en suivant les étapes de la vie du héros, cette ébauche de roman se tient. On y trouve des scènes reprises dans la *Recherche*, comme celle, inaugurale et célébrissime, du cérémonial du coucher du Narrateur dont *Jean Santeuil* donne une première version, mais située à Auteuil et non à Combray.

Quant à l'ouvrage intitulé *Contre Sainte-Beuve*, tiré de feuillets rédigés en 1908, il n'a pas non plus été publié du vivant de Proust. Mêlant fiction démonstrative et critique littéraire, il constitue une des matrices directes de la *Recherche*. L'auteur y livre sa conception de la mémoire involontaire, même si la fameuse petite madeleine n'y est encore qu'une tartine de pain grillé ! Il s'en prend au critique littéraire Sainte-Beuve, qui soutenait qu'on pouvait juger des fruits par l'arbre, autrement dit d'une œuvre littéraire par la connaissance de la vie de son auteur. Proust y esquisse les idées esthétiques développées par le Narrateur dans *Le Temps retrouvé*. Cet ensemble hybride, moitié roman, moitié essai, est enfin l'occasion d'évoquer les souvenirs de Combray, de Paris, de la côte normande ou de Venise, d'ébaucher certaines figures du roman à venir comme les Guermantes, Françoise, Swann ou les jeunes filles, ainsi que d'aborder le thème de l'homosexualité.

LA CORRESPONDANCE ET LES *PASTICHES ET MÉLANGES*

On ne saurait enfin évoquer les *parerga* proustiens sans parler de sa correspondance. On y trouve en gestation le style de Proust et elle permet d'entrer dans certains aspects de la psychologie de « l'homme le plus compliqué de Paris » (dixit Bernard Grasset) et – revanche posthume de Sainte-Beuve ? – au détour de circonlocutions, de références à son état de santé ou d'arabesques mondaines, de suivre la genèse de la *Recherche*. Proust y fait preuve de son talent à imiter autrui comme en témoigne aussi le petit recueil intitulé *Pastiches et Mélanges* (1919) dans lequel il joue de sa virtuosité en racontant un même fait divers « à la manière de » différents auteurs. Procédé plaisant dont il ne faut pas sous-estimer l'importance dans la mesure où, pour Proust, le pastiche conscient est un exercice nécessaire et salutaire par lequel un auteur peut éviter d'en pasticher un autre sans s'en rendre compte.

JEAN MONTENOT

ROGER VIOLLET

1910. Proust est dans sa maturité. Trop souvent qualifié de snob oisif, il se prépare à conquérir le monde littéraire.

UN AUTEUR ENNUYEUX ?

ET SI L'ENNUI TENAIT À L'ENTREPRISE PROUSTIENNE ELLE-MÊME ? ROMAN DE L'ILLUSION ET DE LA VANITÉ, *LE CÔTÉ DE GUERMANTES* EST UNE ÉTAPE OBLIGÉE POUR VENIR À BOUT DE LA *RECHERCHE*.

Ne traitons pas trop vite de prétentieux ou de snobs ceux qui nous disent qu'ils vont employer leurs prochaines vacances, selon une formule consacrée, à relire Proust. Car il est probable que la plupart d'entre eux entendent tout simplement – et très humblement – par là qu'ils envisagent de repartir à l'assaut du monument, autrement dit qu'ils n'en sont pas venus à bout lors des précédentes tentatives. Qui leur jetterait la pierre ? Certainement pas Anatole France, pour qui « la vie est trop courte, et Proust est trop long », ni Céline qui, agacé par « ces phrases qui se mordent la queue après d'infinis tortillages », estimait que « trois cents pages pour faire comprendre que Tutur encule Tatave, c'est trop ». Bref, pour le dire de manière moins crue, il arrive à Proust d'être mortellement ennuyeux. Ce dont conviennent même certains de ses lecteurs les mieux disposés à son endroit, tel son traducteur allemand, le philosophe Walter Benjamin, qui suggérait que ce caractère « ennuyeux » de l'œuvre de Proust, loin d'être un trait accidentel, pourrait bien, en un sens, tenir à l'entreprise proustienne elle-même.

Si s'ennuyer, c'est trouver le temps long, en éprouver la vacuité, cette expérience n'est en effet sans doute pas étrangère au projet proustien de recréer pour ainsi dire le temps par la littérature, d'en ressaisir la forme pure – laquelle « nous reste habituellement invisible ». Il n'est donc au fond pas si surprenant que l'ennui puisse affecter le temps de la lecture lui-même. Or ce sentiment n'est nulle part si prégnant que dans *Le Côté de Guermantes*, « la partie la plus miroitante et la plus superficielle de la *Recherche* », selon une formule de Julien Gracq ; et précisément celui des volumes de la *Recherche* sur lequel bute le plus souvent le lecteur – comme vous le confirmeront les libraires, les bibliothécaires et probablement plus d'un de vos amis. Comment expliquer cette difficulté spécifique à passer le cap du *Côté de Guermantes* ?

Comme le note Proust en 1920, dans une lettre à Gaston Gallimard, *Le Côté de Guermantes* est, de tous les volumes de la *Recherche*, celui qui comporte le moins de ces morceaux de bravoure – tels que la madeleine trempée dans le tilleul de *Du côté de chez Swann* – susceptibles d'être isolés et lus indépendamment de l'ensemble. Outre qu'il offre moins de passages saillants que les autres, et qu'il est l'un des livres les plus longs de la *Recherche*, l'un de ceux dont la lecture demande le plus de temps, *Le Côté de Guermantes* nous plonge dans un monde dont un des traits caractéristiques est précisément que l'on s'y ennuie. Ce que le Narrateur – et le lecteur avec lui – découvre dans les salons de Mme de Guermantes ou de Mme de Villeparisis, c'est la vanité des mondanités qui constituent le divertissement quotidien des personnages que l'on y croise.

Le Côté de Guermantes est, en ce sens, le roman du désenchantement et de la découverte de la comédie du monde. L'univers de la grande aristocratie dont les noms faisaient rêver le Narrateur et dans lequel il avait tant souhaité être admis s'avère être celui de l'illusion et de la vanité. Le faubourg Saint-Germain cesse d'être ce monde enchanté, dès lors que ces personnages, jadis imaginés « menant une inconcevable vie », sont reconnus « maintenant pareils aux autres hommes et aux autres femmes »

Nous quittons par conséquent, avec *Le Côté de Guermantes*, le monde de l'enfance et de ses illusions, ce qui confère du même coup au roman une tout autre tonalité que celle des livres précédents. Confronté à la mort – dont celle de sa grand-mère –, le Narrateur prend conscience qu'en chaque instant de notre vie nous ne faisons que mourir, et que tout espoir est dans le passé. Il est sur le long chemin qui le conduira ultérieurement à l'écriture. D'une manière analogue, le lecteur, une fois passé *Guermantes*, entre enfin de plain-pied dans *A la recherche du temps perdu*. Autrement dit, il faut peut-être avoir éprouvé soi-même l'ennui du monde des salons pour saisir la vérité profonde de Proust, à savoir que les paradis sont ceux que l'on a perdus et que seule la littérature est à même de les sauver.

JEAN BLAIN

> « Ces phrases qui se mordent la queue après d'infinis tortillages »
> CÉLINE

Céline : « Trois cents pages pour faire comprendre que Tutur encule Tatave, c'est trop. »

OFFRE DÉCOUVERTE à LIRE:

Le magazine des livres et des écrivains

MA VOCATION D'ÉCRIVAIN, PAR SALMAN RUSHDIE
LIRE
BEAUX LIVRES LE CHOIX DE LIRE
LES 20 MEILLEURS LIVRES DE L'ANNÉE
RENTRÉE 2013 : EXTRAITS INÉDITS
Yasmina Reza, Andreï Makine, Patrick Rambaud, Julian Barnes...
Entretien avec Robert Misrahi : Qu'est-ce que le bonheur ?

Soit + de 30 € d'économie !

Abonnez-vous 1 an

29 €

au lieu de ~~60,20 €~~

Chaque mois, **LIRE** *vous aide à vous orienter dans le dédale de l'actualité éditoriale, et vous guide dans tous les domaines :*
littérature, histoire, science, BD,...

AG15753

BULLETIN D'ABONNEMENT

à renvoyer accompagné de votre règlement à : LIRE - Service Abonnements
17, route des Boulangers 78926 Yvelines Cedex 9

LIHSPR13

OUI, je désire bénéficier de votre offre découverte :
1 an d'abonnement (10 numéros) à LIRE pour 29 €
seulement au lieu de ~~60,20~~ €, **soit + de 30 € d'économie**

Nom :.....
Prénom :.....
Adresse :.....
.....
Code Postal : |_|_|_|_|_|
Ville :.....
e-mail : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|
@ |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Ci-joint mon règlement par :

❒ Chèque à l'ordre de LIRE

❒ Carte bancaire

N°: |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Clé* |_|_| **Expire fin :** |_|_| |_|_| |_|_|

Date et signature obligatoires :

* Les 3 derniers chiffres figurant au dos de votre carte bancaire (pour sécuriser votre paiement).

Délai de livraison : dans le mois suivant la réception de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/09/2013 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE. Conformément à la loi "informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ❒.

Groupe Express-ROULARTA Sa au capital de 47 150 040 € - Siège social : 29, rue de châteaudun - 75308 paris cedex 09 - rcs 552 018 681 paris

KIOSQUE.FR

PETITE BIBLIOGRAPHIE PROUSTIENNE

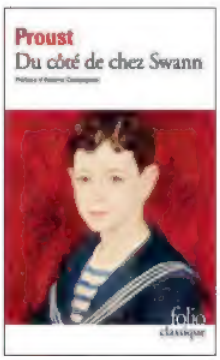
À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU est disponible en quatre volumes dans la Bibliothèque de la Pléiade et en sept volumes en Folio Classique, comprenant : *Du côté de chez Swann, A l'ombre des jeunes filles en fleurs, Le Côté de Guermantes, Sodome et Gomorrhe, La Prisonnière, Albertine disparue* et *Le Temps retrouvé*. L'intégralité de l'œuvre est disponible librement au téléchargement, sous format ebook. Elle existe en livre audio, aux Editions Thélème, réunie en 111 CD et 11 coffrets.

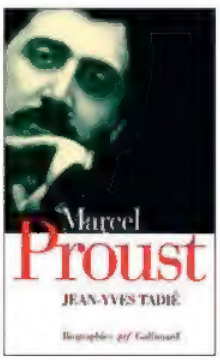
AUTRES ŒUVRES Egalement en Folio : *Un Amour de Swann; Les Plaisirs et les Jours*, suivi de *L'Indifférent; L'Affaire Lemoine; La Fin de la jalousie et autres textes; Contre Sainte-Beuve; Essais et Articles*. Le roman inachevé *Jean Santeuil* est à découvrir en Quarto. Une sélection de sa *Correspondance* a été éditée en poche GF, de même que ses *Ecrits sur l'art*. Quant au *Mensuel retrouvé*, il est désormais disponible aux Editions des Busclats.
La traduction par Proust de *La Bible d'Amiens* de John Ruskin est disponible chez Bartillat, mais celle de *Sésame et les lys*, aux Editions Complexe, n'a pas été rééditée depuis 1999. Signalons également l'adaptation de la *Recherche* en BD, chez Delcourt, dont six tomes ont déjà paru.

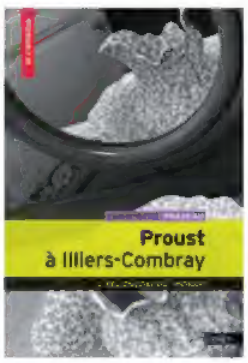
MARCEL PROUST par Jean-Yves Tadié, deux tomes, 960 p., Gallimard, 33 €. La biographie la plus complète à ce jour nous plonge dans l'enfance, les turpitudes amoureuses, les deuils et les voyages de l'écrivain, sans oublier la vie quotidienne dans les années 1910 et 1920. Disponible en grand format et en Folio (deux volumes). Jean-Yves Tadié a également publié un essai, *Proust et le roman* (Gallimard/Tel).

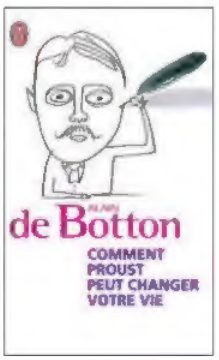
PROUST À ILLIERS-COMBRAY par Christophe Pradeau, 104 p., Belin, 12 €. Plus que la seule maison de la tante Léonie, l'auteur explore dans ce bref essai le génie des lieux qui règne sur le village d'Illiers, devenu en 1971 Illiers-Combray. Un théâtre de mémoire où s'amorce un pèlerinage littéraire sans pareil, truffé de correspondances entre réalité et fiction.

COMMENT PROUST PEUT CHANGER VOTRE VIE par Alain de Botton, 218 p., J'ai lu, 6,30 €. Relecture audacieuse et pleine d'humour de l'œuvre proustienne, cet ouvrage inclassable célèbre avec malice, mais non sans érudition, les leçons de vie puisées dans la *Recherche*, de « comment exprimer ses émotions » à « comment perdre son temps ».









CRÉDITS PHOTO : AKG (COUVERTURE ET P. 30), FRANCK COURTÈS POUR LIRE (P. 6-7), BNF (P. 14-15 ET 27), ADAGP, BANQUE D'IMAGES, PARIS 2009 (P. 53), HULTON ARCHIVE/GETTY IMAGES (P. 61 ET 95).

REMERCIEMENTS À : Jean-Yves Tadié; Bruno Brouchiquan et Denis Sarazin, du CIC; Jean-Marie Bruson, du musée Carnavalet; Mireille Naturel et la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray; Gérard Sagnes, directeur du Grand Hôtel de Cabourg et le service culturel de la cathédrale d'Amiens.

LIRE : fondé en 1975 par Bernard Pivot et Jean-Louis Servan-Schreiber - 29, rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 09. Téléphone : 01 75 55 10 00 **Directeur de la rédaction :** François Busnel. **Directeur adjoint de la rédaction :** Philippe Delaroche. **Coordination du hors-série :** Julien Bisson. **Assistante de la rédaction :** Sabine Dard (44 42). **Ont collaboré à ce numéro :** Vanessa Aubert, Julien Bisson, Jean Blain, Philippe Coste, Jérôme Dupuis, Christine Ferniot, Fabrice Gaignault, Estelle Lenartowicz, Ludovic Janin, Jean Montenot, Marc Riglet, Jérôme Serri. **Secrétariat de rédaction :** Véronique Fuvel, Véronique Matrat (première SR), Sophie Ionesco. **Révision :** Elisabeth Bonvarlet, Bérangère Cournut, Nathalie Kristy, Mireille Lesecque. **Iconographie :** Sophie Gibeau (responsable du service photo), Géraldine Lafont. **Conception graphique :** Sarah Cohen Albaret (lilebulla). **Maquette :** Stéphanie Capitolin Deleau. **Management** Directeur général adjoint : Eric Matton. Editeur : Tristan Thomas. Publicité : Valérie Salomon, directrice commerciale; publicité littéraire : Orélie de Conty, directrice de publicité (4411). Directeur technique et production : Pascal Delépine. Fabrication : Priscilla Sannie. Prépresse : Groupe Express Roularta. Exécution : Marie-Christine Tritschler. Gestion : Yvane Perchat. Abonnements : Bertrand de Saint Germain avec Vanessa Mogavero. Abonnements : 17, rue des Boulangers, 78926 Yvelines Cedex 9. Tél. : 01 70 37 31 54, abonnements@lire.fr. Ventes au numéro : Sophie Guerouazel avec Marie-France Rasori. N° vert : 0800 42 32 22.

Société éditrice : Groupe Express-Roularta. SA de 47 150 040 €. Siège social : 29, rue de Châteaudun, 75009 Paris. Tél. : 01 75 55 10 00.
RCS 552 018 681 Paris. Conseil d'administration : Rik De Nolf (président), Francis Balle (vice-président), Philippe Bidalon, Jean-Antoine Bouchez, Xavier Bouckaert, Monique Canto-Sperber, Brigitte Gauthier-Darcet, Jan Staelens, Maxime de Jenlis, baron Hugo Vandamme. Président-directeur général : Rik De Nolf. Directeurs généraux délégués : Corinne Pitavy, Christophe Barbier. Directeur de la publication : Christophe Barbier.

Publication mensuelle éditée par GROUPE EXPRESS-ROULARTA. Siège social : 29, rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 08. Principal actionnaire : Roularta Media France. Président du conseil d'administration : Rik De Nolf. Directeur de la publication : Rik De Nolf.
© GROUPE EXPRESS-ROULARTA N°
Commission paritaire : 0614 K 85621. Dépôt légal : mois en cours. ISSN n° 0338-50-19. Second Class Postage paid at Long Island City N.Y. Dif. Presstalis.
OJD PRESSE PAYANTE Diffusion Certifiée 2012

RETROUVEZ VOTRE MAGAZINE
SUR LE SITE INTERNET LIRE.FR

> Les dernières actus
> Les critiques de nos journalistes
> Les chroniques vidéos

Pour accéder au site flashez le code

Téléchargez l'application I-Nigma pour pouvoir lire ce code

AG15767

voyagez au cœur de l'œuvre de Voltaire grâce à Orange et à la BnF

Orange et la BnF proposent une version numérique et enrichie de Candide

Chez Orange, nous nous engageons à mettre notre savoir-faire au service de la culture, avec la conviction que le numérique est une formidable opportunité de favoriser l'accès au savoir et au patrimoine. L'application « Candide, l'édition enrichie » est le premier volet d'une collection commune Orange / Bibliothèque nationale de France. Découvrez le manuscrit original de Voltaire, une lecture audio de Denis Podalydès, l'édition critique de la Voltaire Foundation et des contenus enrichis exclusifs pour une nouvelle expérience de lecture.

la culture change avec Orange

téléchargez gratuitement sur votre iPad
l'application Candide, l'édition enrichie

Vf (BnF Bibliothèque nationale de France

la vie change avec orange™